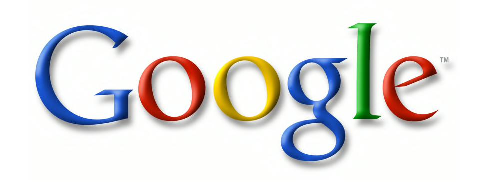
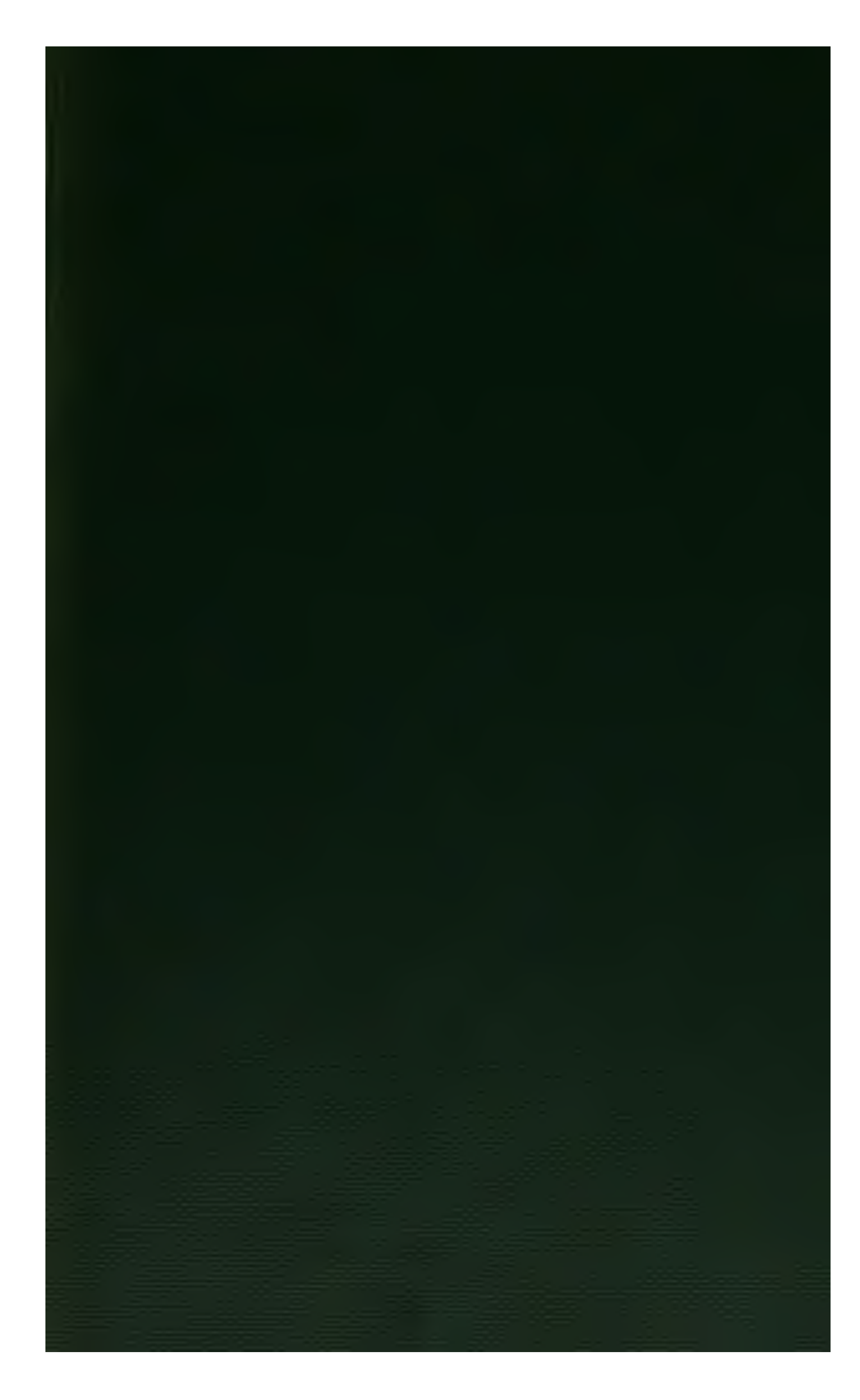





TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU
MINA TIO MEA

LES

MATINÉES DU LOUVRE

PARADOXES ET RÊVERIES

PARIS. — TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON,
IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
8, rue Garancière.

I

LES MATINÉES
DU LOUVRE

II

PARADOXES ET RÊVERIES

PAR MÉRY

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, No 14

1856



LES

MATINÉES DU LOUVRE

INTRODUCTION.

Encore quelques années, et les chaînons vivants qui lient les histoires du siècle dernier à l'époque actuelle seront brisés. Il ne restera plus que les histoires écrites, toutes pleines de contradictions, de systèmes, de passions opposées, de vérités et d'erreurs confuses, toutes écrites par l'esprit de parti, sous un point de vue exclusif, toutes préparant ainsi de graves embarras d'appréciation aux lecteurs futurs, qui n'auront, eux, ni les passions, ni les haines, ni les rancunes de ces temps si orageux. Ceux qui vivent aujourd'hui ont pu jouir du précieux privilége de corriger l'histoire écrite avec l'histoire vivante; ils ont eu l'occasion heureuse de rencontrer dans le monde de sages vieillards, acteurs ou spectateurs des vieux drames révolutionnaires; ils ont interrogé ces Nestors de 89, comme des arbitres suprêmes, pour obtenir d'eux un rayon de vérité, une opinion impartiale sur les hommes et sur les choses ensevelis dans la brume d'un chaos sanglant. Ces voix vénérables s'éteignent chaque jour; les plus nobles et les plus justes se faisaient encore entendre, il y a dix ans, sous les lambris du Louvre, et nous les écoutions avec un soin religieux, comme si elles fussent sorties miraculeusement de la tombe pour nous donner des leçons que l'histoire ne donne pas toujours.

Afin d'adoucir la teinte un peu grave de ce début, et avant d'entamer une série d'anecdotes et de portraits historiques, je dois mentionner ici la circonstance singulière qui me ménagea l'autorisation de publier ce travail.

Dans l'été de 1836, je m'étais donné la fonction gratuite d'in-

specteur honoraire des vieux faubourgs de Paris. C'était un but de promenade quotidienne et de vagabondage observateur. On est à son aise dans les pays inconnus; on regarde tout, et rien ne vous regarde; on ne rencontre aucune main amie ou ennemie qui serre la vôtre avec une égale vigueur, aucun visage connu qui tourmente votre chapeau, aucun oisif curieux qui vous demande : « Comment vous portez-vous? » La zone du boulevard italien est inhabitable pour l'homme paisible et observateur : ce n'est pas une promenade, c'est un salon; les mains et les chapeaux y sont très-tourmentés; votre libre arbitre y est à chaque pas tyrannisé par une foule d'amis inconnus qui vous ont offert du feu au bout d'un cigare, sur un paquebot du Rhône ou d'Italie, en 1832, et qui ont ainsi acquis le droit de vous arracher à la contemplation devant les gravures d'Hauser ou les primeurs de Potel. C'est que Paris est la plus petite ville du monde : ses limites naturelles sont, à l'est, le coin du faubourg Montmartre; à l'ouest, les bains Chinois. Le monde parisien qui vit, marche, parle, discute, écrit, pérore, s'assoit, se lève, s'arrête, se groupe, se démène, s'interpelle, tout ce monde fébrile, agité, agitant, est là. Au delà des deux limites, la province commence; il y a des passants taciturnes, comme partout; on se coudoie sans se connaître; c'est un monde nouveau.

Ayant admis ce système comme vrai, je me préparais bien des tourments pour mes promenades de cet été de 1836.

Un jour, comme je regardais la boutique d'un ébéniste, au bout du monde, rue de Charonne, le maître de la maison s'avance, un outil à la main, et me salue, en prononçant avec une euphonie italienne les quatre lettres de mon nom. Je m'inclinai et passai outre, en me disant : « Où donc ai-je connu cet ébéniste? » Ce premier souci ne dura qu'un instant. Je me dirigeai vers le pont d'Austerlitz; je le traversai; et une heure après, me trouvant devant une boutique d'épiceries de la rue des Fossés-Saint-Victor, l'épicier sortit, me serra violemment la main en prononçant mon nom, et s'informa de ma santé. L'épicier m'était inconnu comme l'ébéniste; mais sa figure

rayonnait d'une bienveillance si naïve, il paraissait si heureux de rencontrer un ami si fidèle, que je n'eus pas le courage de lui demander son nom. Nous nous séparâmes enchantés tous les deux.

Quelques jours après, à la barrière Fontainebleau, j'examinais dans ses détails très-soignés un lièvre posé en pal, admirablement peint sur le panneau d'un salon de 120 couverts. Une figure fraîche et ronde tressaillit derrière une vitre du rez-de-chaussée de l'établissement; la fenêtre s'ouvrit, une main m'enleva la mienne; on m'invita à déjeuner; les garçons accoururent; je me défendis contre l'invitation en homme qui redoute les lièvres, et je me sauvai en exprimant ma reconnaissance par une pantomime télégraphique dont le sens avait l'air d'exister. L'énigme se compliquait d'une façon alarmante; je venais donc de découvrir en quelques jours trois amis dont les mains robustes avaient laissé sur les miennes de vives traces d'effusion. Quels sont ces trois hommes? Je m'adressai cette question empruntée aux romans de Ducray-Duminil, et je ne répondis pas.

Ce n'était que le prélude d'une série de perplexités irritantes. Si l'énigme se fût bornée à un ébéniste, un épicier et un restaurateur, j'aurais pu au besoin me donner une de ces explications lénitives dont on se fait volontiers dupe pour conserver la tranquillité d'esprit; mais il me fut réservé, dans cette belle saison de 1836, d'épuiser toutes les professions de boutique aux confins des faubourgs, et de trouver les mêmes serrements de mains, les mêmes visages radieux, les mêmes invitations à déjeuner ou à dîner dans les rues lointaines qui descendent au Gros-Caillou, montent à Sainte-Geneviève, serpentent autour du jardin zoologique, escaladent les flancs de Montmartre, descendent vers Bercy et Charenton. Tous les faubourgs extrêmes étaient peuplés de mes amis, et, de peur d'en humilier un seul, j'aimais mieux souffrir la névralgie de l'énigme que de demander à un seul : « Voyons, monsieur, comment me connaissez-vous? » Ils avaient tous l'air de tant me connaître, que l'interro-

gation la plus polie eût été une blessure poignante faite à leur amour-propre par ma fierté. Il fallut donc me résigner. Mais un jour je pris un parti excellent, quoique trop tardif : j'abandonnai les faubourgs, la province parisienne, les boulevards de la circonférence, et je rentrai au cœur de la capitale ; là au moins je connaissais tous les visages, tous les chapeaux, toutes les mains. Cette détermination fut prise à la suite d'une rencontre plus irritante que de coutume. Me promenant par le 52ᵉ degré de latitude nord au pied de

La colline qui, vers le pôle,
Borne nos fertiles marais,

comme dit Lebrun-Pindare dans son ode sur Paris, j'avisai une porte ouverte, un mur vêtu de lierre, un arrosoir couché sur un râteau entre deux vases de géranium. J'aime beaucoup ces petits tableaux d'intérieur rustique, au coucher du soleil. Rassuré par le silence absolu des chiens, ces inévitables destructeurs de la rêverie agreste, je franchis le seuil de ce jardin, et j'aperçus, assis sur un banc d'opéra-comique villageois, un homme en costume d'horticulteur pépiniériste. J'allais me retirer en saluant, lorsque cet homme, qui m'était complétement inconnu, se leva, lui et son bras droit, en poussant un cri joyeux mêlé à mon nom. Puis son bras retomba sur ma main, et je fus étourdi d'une éruption de politesse qui me consterna comme la chute d'un malheur. C'était bien le centième inconnu qui me foudroyait ainsi de son amitié sur la circonférence de l'horizon de Paris. Le nombre commençait à me paraître exorbitant. Toutefois, à cause de la latitude septentrionale où je me trouvais cette fois, j'étais aussi étonné d'entendre prononcer mon nom et de me voir serrer la main par cet horticulteur inconnu, que si j'eusse rencontré, après un naufrage au détroit de Magellan, un Patagon isolé me criant mon nom et me serrant avec effusion dans ses bras tatoués.

Ce fut donc là ma dernière aventure, et je me réfugiai dans la foule comme dans un désert hospitalier.

On a beau vouloir secouer le poids d'une énigme insoluble et chercher des distractions dans le tumulte, l'énigme est toujours là qui vous crie : *Œdipe, devine-moi, ou je te dévore!* En effet, l'énigme tue. Charenton est peuplé d'Œdipes bourgeois depuis le grand Pascal. Je ne trouvais, moi, que des palliatifs, jamais un remède. Le *mot* est le seul remède de l'énigme, et je n'avais pas le mot. Si j'allais chercher une distraction dans les théâtres, je voyais en scène des ébénistes, des épiciers, des jardiniers, des pépiniéristes, des restaurateurs de 120 couverts, des confiseurs, des bonnetiers, des lampistes, qui tous ressemblaient à mes amis inconnus, et je sortais du théâtre en repoussant la contre-marque offerte par l'honnête contrôleur.

Maintenant, si je terminais là ce chapitre, sans donner le mot de cette énigme, toutes les générations que l'éternelle Clio du journalisme peut convier à la lecture de ces lignes ne trouveraient jamais ce mot; et pourtant vous allez voir comme il était facile à trouver, avec un peu de bonheur et d'inspiration. Le hasard seul me servit. Jamais hasard ne reçut plus de bénédictions.

En ce temps-là je déjeunais régulièrement au Louvre quatre fois par semaine, chez l'excellent duc de Choiseul, le plus charmant des hommes et le plus noble des grands seigneurs. Il y avait toujours bonne et nombreuse compagnie à ces délicieux repas du matin; trois convives n'y manquaient jamais, hommes aimables, s'il en fut : M. Parmentier, aide de camp du duc de Choiseul, aujourd'hui gouverneur du château de Meudon; M. Duperray, et M. le marquis de Giambone. On n'invitait pas les amis à ces déjeuners; les amis arrivaient à onze heures et se mettaient à table au coup de l'horloge de Lepaute. Chacun avait son invitation à perpétuité. Je citerai parmi les plus exacts M. de Jouy, M. le duc de Marmier, M. Paër, M. de Pradt, archevêque de Malines, M. Habeneck, M. Foyatier, le célèbre statuaire; M. Court, le célèbre peintre; M. Meyerbeer, M. Tulou et quelques autres intimes dont les noms n'arrivent pas sous ma plume en ce moment. Le duc de Choiseul ne manquait jamais

d'inviter à ses déjeuners les deux officiers de la garde nationale du poste du Louvre. Il était impossible de voir deux hommes plus heureux. Ces officiers, appartenant presque tous au commerce, à l'industrie ou à la bourgeoisie rentière de Paris, paraissaient enchantés d'être en compagnie de table avec de grands artistes, des ducs et des écrivains. Le déjeuner fini, on les invitait souvent à faire trois parties de billard; ceux qui ne jouaient pas causaient jusqu'à deux heures dans le salon. M. le duc de Choiseul avait fixé lui-même ma place inamovible à ces déjeuners : j'étais assis entre les deux officiers du poste du Louvre; je m'efforçais de répondre à toutes leurs questions pour leur être agréable, et presque toujours je jouais au billard avec eux. Si par hasard, après le dessert, je me souvenais d'un bon mot d'un ami ou d'une pointe d'un couplet de vaudeville, je les citais à propos, comme miens, aux deux officiers, et alors c'était de leur part une jubilation incroyable; ils me demandaient la permission d'écrire le bon mot ou la pointe sur un calepin, et nous nous séparions les meilleurs amis du monde. Ils boutonnaient le haut de leurs uniformes, ajustaient leur hausse-col, se coiffaient du gigantesque bonnet à poil, et rentraient au poste d'un pas joyeux.

Un jour, jour mémorable, c'était le 10 août 1836, j'étais assis entre deux officiers du poste du Louvre, selon l'usage; on servait le filet d'un chevreuil tué à Houécourt, dans les bois de M. de Choiseul. L'officier de gauche me donne un léger coup sur la main et me dit en souriant : « Ce déjeuner vaut mieux que celui que je vous ai offert chez moi. »

Je regarde l'officier, et je crois, à travers les rayons du hausse-col et l'auréole de l'uniforme, reconnaître un visage de la barrière de Fontainebleau. Une idée m'illumine, un accès de joie me saisit; je lui adresse à la fois vingt questions... C'était le propriétaire du restaurant de 120 couverts; nous avions déjeuné à la même table en juin 1835! Ce fut plus que jamais le cas de me dire : *Ab uno disce omnes*. Le mot de l'énigme était enfin trouvé. Tous ces officiers qui défilaient ainsi chaque jour

devant moi, une fourchette et une queue de billard à la main, ne se doutaient pas qu'ils devenaient méconnaisseables pour moi lorsqu'ils déposaient l'uniforme et le bonnet à poil, et qu'ils reprenaient le costume de leurs professions. Il leur était bien plus facile à eux de me reconnaître : aussi me reconnaissaient-ils tous. M. le duc de Choiseul, dont l'œil ne perdait rien des mouvements de ses convives, remarqua une certaine manifestation de joie de notre côté ; il voulut en savoir la cause, et je lui contai alors l'histoire irritante de notre énigme, depuis la première rencontre jusqu'à l'heureux dénoûment.

« Il faut écrire cela un jour, me dit M. Duperray.

— Il faudrait écrire tous les déjeuners de M. le duc, » dit M. de Jouy.

M. Parmentier dirigea de mon côté un sourire d'approbation.

Personne ne se doutait en ce moment que le Louvre allait voir une scène touchante qui donnait bien plus raison à la parole de M. de Jouy que l'histoire de mes officiers.

Un domestique venait d'entrer dans la salle et parlait à l'oreille de M. de Choiseul. On ne remarqua pas cet incident, assez ordinaire d'ailleurs aux déjeuners du Louvre. Le noble duc était à cette époque le point de mire de tous les solliciteurs, et *la garde qui veille aux barrières du Louvre* avait ordre de laisser passer toutes les pétitions et même tous les importuns.

Cette fois, la chose me parut plus grave que de coutume, car le duc se leva en nous disant : « Messieurs, continuez ; je suis à vous. » Sa voix tremblait en disant cela.

Un quart d'heure s'écoula ; c'était beaucoup. Le duc de Choiseul rentra dans la salle et s'assit. Je remarquai qu'il fit passer adroitement un coin de sa serviette sur ses yeux.

En ce moment, M. Duperray, l'homme fait histoire, racontait un épisode du 10 août avec un charme et une verve dont aucune histoire écrite n'a le secret. Au reste, comme ce nom reviendra souvent dans mes récits, je ne dirai rien de plus aujourd'hui sur M. Duperray.

L'attention qu'on accordait au brillant narrateur, témoin oculaire de tous les drames de 93, permit au duc de Choiseul de se remettre de l'émotion mystérieuse qui venait de l'agiter.

Le déjeuner fini, on passa dans la salle de billard. Je profitai de la mêlée des convives pour m'approcher du duc de Choiseul, et je pris le détour le moins gauche possible pour lui dire que j'avais vu sur sa figure une grande émotion, et qu'à coup sûr il y avait du noir sur le tapis vert de la politique. Le duc me répondit par un sourire négatif et me dit : « Il ne s'agit ni de M. Thiers, ni de M. Guizot, ni de M. Molé. Tranquillisez-vous. »

Ce fut pour moi une raison de plus d'insister. La bienveillance dont m'a toujours honoré le duc de Choiseul me permettait une curiosité importune dans ces sortes d'occasions.

Il me prit par la main et me conduisit dans le salon le plus reculé du rez-de-chaussée du Louvre, à l'angle du corps de logis où est le pavillon de l'Horloge. Cette scène et cette confidence ne sortiront jamais de mon souvenir.

« Tout à l'heure, me dit le duc, vous racontiez l'histoire de ces officiers de la garde nationale que vous ne pouviez reconnaître sous leurs habits bourgeois. La même chose vient de m'arriver; j'ai eu bien de la peine à reconnaître un de mes anciens dragons sous la veste de paysan. Écoutez ce qui vient de m'arriver; mais ne l'écrivez pas; au reste, n'écrivez rien encore de tout ce que vous voyez et entendez au Louvre. Attendez dix ans après ma mort. »

Ce temps est expiré.

« Vous savez, continua le duc de Choiseul, vous savez toute la part que j'ai prise à l'évasion de Louis XVI, à l'époque de la catastrophe de Varennes. Il y eut ce jour-là bien des fautes commises; n'en parlons plus, la Providence a décidé. Le roi était donc arrêté et gardé à vue dans une petite maison de Varennes; j'avais obtenu la faveur de rester auprès de lui, quoique très-suspect au peuple en ma qualité de colonel des dragons Choiseul. Le tableau que j'avais sous les yeux était lamentable. Le

fils et la fille de Louis XVI étaient couchés sur deux grabats; la reine, assise sur une chaise basse, paraissait abîmée dans sa douleur; le roi, toujours calme, se promenait d'un angle à l'autre et s'arrêtait brusquement par intervalles, comme pour prêter l'oreille aux bruits du dehors.

« Je me tenais debout, moi, dans le cadre de la porte, attendant les ordres de Louis XVI, et prêt à tout, avec l'ardeur et la témérité de mon grade et de mes trente ans.

« Un bruit de pas contenus se fit entendre sur l'escalier; je me retournai avec lenteur et sans affectation, et je vis dans la demi-teinte une main qui me faisait un signe. Je descendis quelques marches à reculons, et je plaçai mon oreille à côté d'une bouche qui brûlait de me parler très-confidentiellement.

« C'était le plus brave et le plus intelligent de nos dragons; il se nommait Alexis Bénier.

« Colonel, me dit-il, on affirme que le marquis de Bouillé « marche sur Varennes au secours du roi; on ajoute qu'il n'est « plus qu'à vingt minutes. D'un autre côté, moi, je vous affirme « que les meneurs sont exaspérés, qu'ils veulent s'emparer vio- « lemment du roi, et que la maison va être attaquée. Cet escalier « en colimaçon est fort étroit; nous sommes quatre, et vous, co- « lonel, pour le défendre, et c'est suffisant. Nous tiendrons tête « à tous ces furieux jusqu'à l'arrivée du marquis de Bouillé. »

« Je serrai la main de mon brave soldat pour lui exprimer mon approbation, et je rentrai dans la chambre pour communiquer ce plan au roi et prendre ses ordres.

« Le roi parut d'abord très-touché de cette proposition chevaleresque; il regarda le ciel comme pour lui demander un conseil, puis il regarda ses enfants avec une expression ineffable de tristesse, et me prenant la main affectueusement :

« Mon cher Choiseul, me dit-il à voix très-basse, je remercie « ces braves gens, ce sont de nobles cœurs. Si j'étais seul ici, « j'accepterais ce dévouement; mais... »

« Des larmes mouillèrent les yeux du roi, et sa main me montra ses enfants endormis.

« C'est impossible ! c'est impossible ! ajouta-t-il. Je ne permets « pas, je défends de nous sauver ! »

« Il appuya énergiquement sur ces derniers mots ; et, levant ses yeux au ciel, il dit : *Fiat voluntas tua !*

« Quarante-quatre ans se sont écoulés depuis, presque un demi-siècle. Aujourd'hui, 10 août 1836, mon valet de chambre vient me dire tout bas à l'oreille : « Un vieux paysan demande à par-« ler à M. le duc. »

« Un singulier pressentiment m'a troublé. J'ai compris vaguement qu'il y avait toute une vieille histoire sous cette annonce si modeste. C'est la première fois qu'un *vieux paysan* se fait annoncer au Louvre. « Allons voir ! me suis-je dit, comme ferait « Henri IV s'il occupait encore mes appartements. Noblesse « oblige, surtout envers la charrue. »

« Le vieux paysan avait été introduit au salon ; l'intelligence de mes domestiques lui avait épargné l'antichambre. Des domestiques qui agissent ainsi méritent de passer maîtres, n'est-ce pas ?

« Vous avez déjà compris que le vieux paysan est mon brave dragon de Varennes. Nous avons été bien émus, je vous l'assure. Je l'ai reconnu difficilement, comme vous pensez bien ; quarante-quatre ans ravagent les paysans et les ducs.

« Il est venu à Paris exprès pour voir son ancien colonel ; il repart demain pour la Drôme. Je me suis informé avec délicatesse de sa position ; il ne m'a formulé aucune plainte ; mais son costume n'annonce pas l'aisance de la ferme. Je crains bien qu'il n'ait dépensé toutes ses économies pour son voyage de Paris. Il m'a bien promis de me faire une dernière visite demain avant son départ. Nous causerons de Varennes ; nous nous rajeunirons de quarante-quatre ans. Ce soir, j'en parlerai au roi ; il m'accordera une petite pension pour mon vieux soldat.

« Et maintenant, dit le duc de Choiseul en me montrant la salle de billard, allez entamer quelque discussion littéraire avec M. de Jouy ou quelque discussion politique avec M. Duperray. Ne parlons plus de Varennes, cela fait trop de mal. Vingt minutes ! !... Le marquis de Bouillé !... Le roi délivré !... plus de 21 jan-

vier !... A quoi tiennent les événements? à vingt minutes de plus ou de moins. »

Lorsque j'eus quitté M. le duc de Choiseul, son valet de chambre m'arrêta dans le vestibule et me dit : « M. le duc vous a tout conté, mais je sùr qu'il a oublié quelque chose... Ceci est un secret... Il m'a fait remettre trois grands billets de banque au vieux paysan. »

Je promis de garder ce secret; mais je n'ai plus de secrets du Louvre à garder aujourd'hui.

I.

Voilà ce qui a existé une dizaine d'années environ au centre de Paris, et dans son plus beau palais : une réunion quotidienne d'hommes historiques, présidée en quelque sorte par le duc de Choiseul, et dont toutes les séances, tenues autour d'une table de déjeuner très-bien servie, étaient des pages de chroniques détachées du souvenir de tous. En racontant les plus curieuses, avec l'aide d'une mémoire qui garde toujours bien ce qu'elle aime, je ne suivrai aucun plan logique; je conserverai à ces petits drames intimes leurs allures désordonnées : ce sont toujours des interlocuteurs qui parlent d'un ton sérieux ou badin et sans souci du sténographe, dans la salle du festin ou du billard. Ceux qui vivent ne me démentiront pas.

C'est là que j'ai vu, assis à la même table, trois hommes qui représentaient à mes yeux trois histoires : le général Allard, arrivé de Lahore comme un Alexandre sans armée; sir Williams Bentinck, arrivé de Calcutta où il gouvernait l'Inde, et traversant Paris pour se rendre à Londres, en passant par le salon du duc de Choiseul et une loge des Italiens; M. Duperray, le secrétaire de Mirabeau, l'ami hostile de Robespierre, le *Moniteur* vivant de la Révolution. Ces trois convives du Louvre sont morts; heureux ceux qui les ont écoutés ! ils peuvent remplir des lacunes laissées par les historiens.

Le général Allard, compatriote du bailli de Suffren, est cet héroïque aventurier qui réalisa, sans le secours d'une flotte ou d'une armée, le rêve d'Alexandre le Grand et de Bonaparte. Son arrivée à Paris défraya les entretiens d'une soirée, dans les cer-

cles politiques; on n'en parlait plus le lendemain. L'époque était tout à la politique, et le général Allard n'appartenait à aucune opinion de droite, de gauche, de centre, d'extrême droite, d'extrême gauche, de centre droit, de tiers parti. Le général Allard avait fait du roi de Lahore un allié de la France; il venait de donner aux soldats sikes le drapeau tricolore; il les avait exercés à l'européenne, et ses efforts merveilleux conjuraient vingt ans à l'avance l'invasion anglaise et les victoires décisives du général Gilbert dans l'empire des Cinq-Rivières. Vous voyez donc qu'Allard n'était pas digne de fixer l'attention des hommes d'État parlementaires. On le questionnait sur le catéchisme du 1er mars et du 11 octobre, et l'écolier de Lahore restait muet et ébahi : il avait oublié cette belle langue française des crises ministérielles; il ne parlait que l'anglo-indien; il ne connaissait que le dictionnaire asiatique de Boze; il voyait le terrain politique là où Bonaparte l'avait vu, en 1799, du haut du mont Thabor, dans les horizons de l'avenir illuminés par la main de Dieu. On fit au général Allard l'honneur d'admirer son costume oriental, sa barbe abrahamique, son turban de Cachemire; on accepta même les médailles d'Alexandre qu'il apportait comme cadeaux : mais tout se borna là. Le général hasarda quelques mots pour développer ses plans, mais on se trouvait comme toujours à la veille d'une élection. Les correspondances des préfets annonçaient que les maîtres de poste, les aubergistes, les postillons, les logeurs à pied et à cheval, tous les électeurs routiers enfin, tous menacés par de vagues projets de chemins de fer, voteraient pour les candidats de l'opposition, et les hautes têtes parlementaires, saisies de vertiges électoraux et d'épilepsies ministérielles, fermaient leurs oreilles à toutes les langues qui ne parlaient pas le patois du jour, et ne proposaient pas une mesure pour détruire le rêve insensé des chemins de fer et des colonisations, et ramener dans les vieilles ornières ministérielles les postillons, les maîtres de poste et les aubergistes des grands chemins électoraux.

Le général Allard prenait alors devant Duperray l'attitude effarée d'un homme qui tomberait des nues comme un aérolithe.

« Vous ne lisez pas assez les journaux, général, lui disait le vieillard de 89, avec un sourire inconnu du pinceau.

— Et vous, disait le général Allard, vous qui lisez les journaux, que pensez-vous de tout ceci?

— Oh! moi, répondait le jeune vieillard en mettant du bleu à son *procédé* pour faire un carambolage, laissez-moi finir ma partie avec de Giambone, et je vous dirai ce que j'en pense. »

Au milieu de ces débats, le duc de Choiseul, gouverneur du Louvre, gardait une neutralité intelligente, et, debout dans une épaisse embrasure du salon de billard, il disait à Habeneck :

« Mon cher maître, toutes les fois que je vois jouer *Robert le Diable*, je regrette la suppression du tournoi. M. Meyerbeer m'a joué au piano cette grande scène; elle est admirable. On dit que cela faisait longueur; le beau n'est jamais long.

— Hélas! disait Habeneck, c'est un fait accompli!

— Voilà le grand mot! ajoutait mélancoliquement le noble duc; je n'aurai jamais ma scène du tournoi!

— Général, disait Duperray en essuyant ses mains noircies par les carambolages, je suis à vous maintenant. Laissons le duc causer du prince de Grenade avec Habeneck. Voici mon opinion sur toutes ces petites finasseries électorales et départementales qui absorbent nos hommes d'État et les empêchent de voir le minaret de Lahore, les pyramides d'Égypte, la tour de Nankin, la pagode de Jagrenat, et la colonne Vendôme qui leur crève les yeux. Écoutez un vieillard de quatre-vingt-quatre ans, je vous prie. J'ai vu 89 et la Bastille, 92 et le 2 septembre, 93 et ses trois guillotines en fonction. J'ai tutoyé et rudoyé tous les rois absolus de la république sanglante; je les ai tous vus de près comme je vous vois; je les ai tous connus *intus et in cute;* je leur ai payé à tous un déjeuner au café de la terrasse des Feuillants, et j'ai gardé ma tête sur mes épaules, ma tête pleine de leurs secrets! J'ai connu tous les hommes de la Restauration, de l'Empire, de Charles X, du règne actuel. Ce matin, à dix heures, je causais avec M. Guizot, qui est mon ami et me tolère comme paradoxal. J'ai assisté à toutes les séances mémorables

des assemblées parlementaires, depuis la séance de l'église Saint-Louis, où j'étais secrétaire de Mirabeau, jusqu'à la séance des députés d'avant-hier; eh bien! de toutes ces hauteurs des histoires anciennes et modernes, je suis descendu ou je suis monté à cette maxime gouvernementale qui est la mienne, et sans laquelle il n'y a point de salut : *Le sabre tempéré par la croix.* Pour aboutir à cette conséquence, il faut avoir tout vu et réfléchi sur toute chose pendant soixante ans. Ainsi, général, lorsque cette devise inconstitutionnelle sera écrite sur la porte du Louvre, quittez une seconde fois Lahore, faites en palanquin les quatre cents lieues qui séparent cette ville de Calcutta; embarquez-vous encore aux bouches du Gange; traversez deux océans, débarquez au Havre, et venez causer de Lahore avec un ministre qui ne sera pas ahuri chaque matin par quatre-vingt-quatre préfets qui lui envoient quatre-vingt-quatre épées de Damoclès électoraux pour couronner son front administratif. »

A ces paroles, le général Allard répondait par un soupir et caressait sa barbe avec indolence, comme un lion qui s'amuse avec sa crinière quand sa griffe a manqué un ennemi.

Cependant M. de Giambone racontait à M. de Jouy la première représentation d'*Irène*, à laquelle il avait assisté. M. de Jouy, alors bibliothécaire du Louvre, soutenait que les vers lus ce soir-là au Théâtre-Français étaient de M. de Saint-Marc. Duperray, qui avait une oreille pour tous les recoins causeurs du Louvre, se retourna brusquement et dit au général Allard :

« Tenez, voilà mon ami, le marquis de Giambone, un homme d'esprit, un homme charmant, qui n'a pas voulu faire un pas depuis 1778; il en est encore à *Irène!* C'est un de ces royalistes dévoués qui donneraient la dernière goutte de leur sang pour leur roi, un jour de péril, mais qui ont crié le soir d'*Irène*, en pleine Comédie-Française : *Vive la Henriade! vive Candide! vive la Pucelle!* trois cris insérés dans les gazettes du temps...

— Mais certainement, interrompit M. de Giambone, nous avons tous crié cela...

— Vous le voyez! ajouta Duperray en riant; je ne le lui fais

pas dire! il l'avoue! et il le crierait encore aujourd'hui, et il souscrirait encore à l'*Encyclopédie*, et il applaudirait le *Mariage de Figaro!* Eh bien, général, voilà notre France. D'un côté, des royalistes qui demandent l'ancien régime pour renverser encore un roi à leur insu; de l'autre, des libéraux qui détruisent la liberté en le sachant. Voilà tout ce que vous rapporterez de nous à Lahore pour contre-balancer l'influence des Anglais. »

Le duc de Choiseul sortit de l'embrasure, et, prenant la main de Duperray, il lui dit, sur un ton de reproche modifié par un sourire :

« Ah! monsieur Duperray, ce n'est pas bien; vous avez jeté une pierre dans mon jardin de Chanteloup!

— Bon! dit Duperray en mordant sa lèvre; le duc nous écoutait! Je le croyais en Sicile avec le prince de Grenade.

— Mais, dit le duc, vous parlez si haut quand vous faites une confidence, que les statues du Louvre vous entendent.

— Alors, mon cher duc, dit Duperray en s'inclinant, je vous fais mille excuses, et je retire ma pierre de votre jardin.

— Non, laissez-la. C'est une pierre tumulaire, et je la respecte tout le premier; même je veux vous raconter, en faisant ma part héréditaire de *mea culpa*, notre soirée du *Mariage de Figaro* à notre château de Chanteloup. »

A cette annonce du noble duc, toutes les conversations partielles furent suspendues. Ce fut un moment plein d'émotion. Nous comprenions tous l'immense faveur qui nous était faite d'entendre parler de la soirée révolutionnaire de Chanteloup, dans un salon du Louvre, par un illustre vieillard dont le nom de famille s'associait à cet événement.

« Messieurs, nous dit M. de Choiseul, nous n'avons pas fait la première faute, nous. On avait publié, il y avait bien longtemps, à Paris, *à l'usage du Dauphin* (*ad usum Delphini*) et à l'usage de tous les jeunes gens, un livre populaire où se trouvent ces deux vers :

Notre ennemi, c'est notre maître;
Je vous le dis en bon français.

« M. Lebègue, censeur royal, avait lu cette maxime, et, la trouvant juste, il avait donné son permis d'imprimer, *avec privilége du roi*. Depuis ce moment, tous les enfants bégayent ce principe d'insurrection et croient, par équivoque, faire un acte de *bon Français*. Ainsi, la phrase de M. de la Fayette sur *le plus saint des devoirs* est la conséquence directe d'une maxime approuvée par Louis XIV, roi absolu. On marche aux révolutions toujours avec un mot.

« Voici un autre mot que j'ai entendu à Versailles, et qui n'est pas tombé dans le bassin de Latone; on l'a ramassé sur le marbre, et il a rebondi partout le lendemain. Les historiens seuls ne l'ont pas recueilli.

« On venait de jouer le *Devin de village* et le *Tableau parlant* de Grétry au théâtre de la cour. La salle était remplie de spectateurs, mais tous appartenant à un ordre de noblesse inférieure; on y voyait surtout beaucoup de familles de robins. Madame la duchesse de..., je ne veux pas vous dire son nom, entre dans les appartements de la reine, un peu avant le coucher, et Sa Majesté lui demande s'il y avait du monde au théâtre. *Il n'y avait personne*, répondit la duchesse, et elle parla d'autre chose. Vous jugez comment fut accueilli ce mortifiant *personne* par les nobles spectateurs, le lendemain. Les grandes dames du parlement surtout jurèrent, sur la tête de leurs maris, de ne jamais oublier ce *personne*, et quand vinrent les édits de l'impôt territorial et de l'impôt du timbre, elles se souvinrent trop de leurs serments.

« L'histoire est trop grave pour s'occuper de ces détails; mais l'oubli des détails tue les gouvernements.

« Quand un carrosse passait devant le grand commun, ou dans la rue du Réservoir, et qu'un noble piéton demandait par la portière aux femmes du carrosse : « Où allez-vous, mesdames? « — Nous allons à Versailles, » lui répondait-on. Savez-vous où il était alors, ce Versailles? Il était à notre château de Chanteloup. Ainsi, une grande partie de la noblesse avait destitué Versailles; on allait faire la cour à M. le duc de Choiseul. On allait voir

écraser la noblesse par un barbier dans le *Mariage de Figaro. L'ennemi était le maître* pour les hautes classes; le peuple s'instruisait et apprenait d'elles le *bon français.* »

Après une pause, le duc continua en souriant : « J'étais bien jeune alors, et je ne comprenais rien à ce qui se passait autour de moi. Au reste, personne, parmi les plus éclairés de notre maison, ne préjugeait la portée d'une rébellion qui ressemblait à une taquinerie innocente. La grande soirée était venue; on avait construit un théâtre dans l'orangerie, et les répétitions faites sur la terrasse et sous les *grands marronniers* avaient eu un succès énorme. Les familles de robins abondaient au parterre; il y avait aussi beaucoup de nobles *verriers.* Jamais vous ne retrouverez au théâtre l'enthousiasme qui a salué chaque ligne du pamphlet dramatique de Figaro dans le théâtre bourgeois de Chanteloup. Lorsque le barbier dit qu'un gentilhomme *se donne la peine de naître*, les gentilshommes présents firent éclater tant de bravos, que le spectacle fut interrompu. Au dehors, bon nombre d'oreilles roturières se tenaient collées sur les fissures du théâtre; ainsi rien n'était perdu pour l'édification du public extérieur et du tiers état absent. Le pauvre comte Almaviva, représentant de la noblesse, affecta une mine piteuse pendant toute la représentation; il ressemblait à un bouc émissaire en manteau castillan. Je dois dire, pour être vrai, que le lendemain le duc de Choiseul manifesta en famille les plus vifs regrets; il croyait faire une chose d'art, il faisait un acte révolutionnaire. Certes, ce n'était point là son intention; mais, hélas! dans notre France, les choses se passent toujours ainsi: l'étourderie de la veille crée la catastrophe du lendemain. »

Quand le duc cessa de parler, personne n'osa prendre la parole. Ce silence était triste, et, pour faire diversion, M. de Choiseul se tourna vers le général Allard et lui dit avec sa grâce charmante :

« Eh bien, général, contez-nous maintenant un chapitre de vos mille et un jours. Votre histoire est plus fabuleuse que la fiction. »

II.

Parmi les auditeurs qui se pressaient autour du général Allard, nous remarquions avec attendrissement M. Jacquemont, officier supérieur d'artillerie et frère du célèbre voyageur qui visita Lahore et mourut dans l'Inde, martyr de la science. Il est utile, dans notre pays trop oublieux, de remettre par intervalles en mémoire quelques-uns de ces glorieux noms qui se recommandent par des victoires pacifiques, et signent des œuvres merveilleuses que les catacombes des bibliothèques absorbent trop souvent.

Narrateur, ami des détails et des digressions, comme les Arabes et les méridionaux, le général Allard nous fit un récit dont le puissant intérêt abrégea la longueur. Ce jour-là, nous dînâmes tous au Louvre : à six heures l'odyssée arrivait à son dernier vers, et chacun pensait tout bas ce que Didon exprimait si bien à sa sœur, après le récit du héros troyen : *Quel hôte s'est assis à nos foyers! quelles choses inouïes il nous a dites!* M. Duperray, qui ne manquait jamais une occasion de lancer une épigramme aux mœurs parlementaires de l'époque, dit en se levant : « Aujourd'hui la chambre a fini son quinzième jour de discussion de l'adresse. On a reprononcé aux mêmes heures, avec les mêmes orateurs, les mêmes discours de l'an dernier. Nous avons mieux employé notre temps, nous. »

Et s'adressant au général Allard :

« Général, lui dit-il, vous nous avez fait un cours admirable de politique, sans vous en douter.

— Il me semble, dit Allard, qu'il n'y a pas un mot de politique dans tout ce que j'ai dit.

— Vous faites erreur, général, la vraie politique n'est que là; en dehors il n'y a que des mots, des phrases, des *non-sens*, comme disent les Anglais. Lorsque mon parent et ami, le brave

Jacquemont, partit pour l'Inde, je lui dis : « Tu es jeune et intré-
« pide; tu as beaucoup d'instruction et d'esprit : ton voyage sera « utile à la France. Nous ne voyageons pas, nous Français, dans « l'Inde, et les Anglais y voyagent tant, qu'une opinion étrange « est accréditée en Asie : on y croit que l'Europe appartient aux « Anglais. Quelle influence pouvons-nous avoir ensuite dans ces « pays! Les Anglais sont extrêmement adroits : ils ont inventé « deux chambres parlementaires qui parlent beaucoup et n'agis-« sent pas, et une compagnie anglaise qui ne parle pas et agit « beaucoup. Les Anglais savaient bien qu'avec notre rage d'imi-« tation constitutionnelle nous prendrions leurs chambres; et, « en effet, nous les avons prises, comme le whist, le frac noir, « les gants et le thé; mais, comme il ne nous a pas été aussi aisé « de prendre une compagnie française dans l'Inde, nous péris-« sons par la parole oiseuse et nous nous usons dans de stériles « débats. Ainsi, mon cher Victor, ajoutai-je à Jacquemont, va « parler beaucoup de la France à tous ces peuples qui ne con-« naissent que l'Angleterre; fais-toi chez eux un atelier nomade; « dessine, peins, écris, herborise au milieu d'eux pour leur don-« ner une idée de l'intelligence française. Sois notre missionnaire « artiste; d'autres viendront après toi et continueront ton œuvre; « il ne s'agit plus de tirer des coups de canon aux Anglais; ce « n'est certes pas moi qui donnerais ce conseil; j'aime les An-« glais, et ma femme est Anglaise : il s'agit d'établir pacifique-« ment notre influence à côté de l'influence anglaise; la terre « n'appartient qu'à Dieu, et nous sommes tous ses locataires, et « nous avons tous le droit d'exploiter, dans ce grand domaine « territorial, toutes les jachères, tous les déserts, toutes les « landes que les bêtes ou les hommes fauves ont usurpés au « profit du néant. Pour nous forcer à voyager, nous Français « sédentaires, trop amoureux de nos boulevards, de nos théâ-« tres, de nos salons, de nos chambres, il faut qu'on nous fasse « les voyages faciles.

« Alors nos missionnaires d'influence française ne manqueront « pas. Il faut qu'on perce la grande ligne de Paris à la Méditer-

« ranée, et qu'on nous construise des paquebots; mais quand « les aurons-nous, ces paquebots et ces chemins? Voilà un mois « que les chambres sont assemblées! que s'est-il fait? rien. On a « nommé des bureaux et la commission de l'adresse. Puis la dis- « cussion sur l'adresse a commencé; elle durera vingt jours. « L'adresse votée, il y aura une crise ministérielle et un long « temps d'arrêt; si bien que l'inexorable budget arrivant avec « ses exigences annuelles, et menaçant de dévorer l'été des dé- « putés châtelains ou champêtres, rien d'important ne s'accom- « plira dans cette session, et la prochaine nous ramènera dans « la même ornière, et toujours ainsi jusqu'au jugement dernier « des députés. Rien ne marche, excepté les discours.

« A Toulon, nous avons sur le chantier du Mourillon cinq « vaisseaux en germe, qui pourrissent avant d'être nés; nous « avons depuis quinze ans, dans l'arsenal, le vaisseau *le Fonte- « noy*, sous cale couverte, comme un bijou de cheminée sous « cloche; et j'entends dire, du côté de l'Angleterre, que la flotte « de lord Elliot va exploiter les côtes de la Chine : ce qui n'em- « pêche pas les députés des communes de faire des discours de « six heures sur la plus futile question.

« Voilà donc, mon cher Jacquemont, ajoutai-je, toute la con- « currence que nous pouvons opposer à nos voisins pour le mo- « ment : c'est ton voyage dans l'Inde, le voyage d'un homme « isolé, qui va parcourir l'Inde en traversant les galions de la « compagnie anglaise, les armées de cipayes commandées par « des habits rouges, et les vaisseaux de guerre de sa métropole; « n'importe! marche toujours, missionnaire isolé; *forward!* « marche, et dix mille te suivront quand on ne parlera plus et « qu'il y aura des chemins. »

Duperray s'exprimait toujours avec cette véhémence juvénile, et tout ce que je pourrai rapporter de lui, en le décolorant, ne donnera qu'une idée affaiblie de cet esprit si vigoureux et si original. Il manquera toujours aussi à ses paroles transcrites les gestes animés et le regard fulgurant qui les accompagnaient, comme l'orchestre accompagne un air d'opéra.

Cette sortie du vieillard avait été provoquée par le récit du général Allard. Ici l'ordre de cette matinée du Louvre sera interverti : je donnerai le récit après, mais en le résumant et en me faisant moi-même narrateur. Il m'est doux, après tant d'années, de retirer de l'oubli ces choses héroïques, afin que ce passé merveilleux soit le conseiller de l'avenir, aujourd'hui qu'un discours parlementaire ne peut plus neutraliser l'action.

Allard, né sur les bords de cette mer qui vit arriver à Hyères saint Louis de Saint-Jean-d'Acre, éprouva tout jeune une bien vive émotion ; il vit, à son tour, arriver sur la frégate *Muiron* le jeune vainqueur des Pyramides, Bonaparte, dans l'auréole orientale de ses trente ans ; on disait sur le môle de Toulon, parmi les vieux marins compagnons du bailli de Suffren, du comte de Forbin, du comte d'Estaing, on disait que Bonaparte, abandonné par le Directoire comme Annibal par le sénat de Carthage, n'avait pu réaliser un plan admirable : il lui manquait dix mille hommes pour prendre Saint-Jean-d'Acre et suivre la trace d'Alexandre jusqu'à Lahore, dans l'empire indien.

Une mémoire du Midi n'oublie jamais ces fortes émotions de la première jeunesse ; elles pénètrent au fond du cœur avec des bruits de mer, des rayons de soleil, des chants de matelots, des parfums de rivage, avec toutes les joies de la nature. Ce n'est plus un souvenir, c'est un tableau qui se grave et ne s'efface plus.

En 1815, Allard servait avec le grade de chef de bataillon dans l'état-major du maréchal Brune, à Avignon. Lorsque le vainqueur de la Hollande tomba sous les coups d'un assassin, Allard, honteux d'un crime qui semblait alors laisser une souillure sur tout le Midi, résolut de s'expatrier, comme un coupable qui se condamnerait à son propre tribunal. Il ceignit ses reins, prit un bâton de pèlerinage et partit.

Chemin faisant, il vit Toulon et la frégate d'Aboukir ancrée dans le port ; il vit la jolie ville d'Hyères et l'église où saint Louis et le sire de Joinville avaient prié après les batailles de Damiette et de Mansourah. Tout était bien changé depuis, hor-

mis deux choses : la mer et le soleil, ces éternels conseillers des voyages d'Orient.

« Allons où elle nous conduit, allons où il se lève, » dit Allard.

Depuis le pêcheur du lac de Génésareth, qui partit seul, un bâton à la main, *alte cinctus*, pour conquérir Rome, jamais plus héroïque piéton n'avait été rencontré par les caravanes. Le chemin d'Allard a tant d'illustrations sur la carte du monde, qu'il suffit d'en rappeler les principales étapes. Le pèlerin suivait Alexandre à travers l'empire de Darius. Plus heureux que Bonaparte, il avait eu le bonheur, en quittant Ptolémaïs, de continuer sa route vers l'Orient. Il se reposa une heure sur les ruines de Palmyre, comme sur un débris de borne milliaire offert à la fatigue du pèlerin; il traversa Bagdad et Bassora; il but les eaux saintes du Tigre et de l'Euphrate; il s'arrêta dans les hôtelleries de Shouster, d'Ispahan, de Trirnam, pénétra dans les froides vallées du Caboul, et découvrit enfin du haut des monts Soliman les fertiles plaines de Lahore et l'Indus, ce beau fleuve qui fécondera un jour le plus beau pays de la terre, depuis Gandjotri, au pied de l'Himalaya, jusqu'à Hydrabad, aux bords du golfe d'Arabie, dans un immense parcours où la plaine de Cachemire se déroule au soleil, avec ses fleurs, comme le châle d'une almée.

L'infatigable voyageur s'arrêta, comme Alexandre, à Leia, et trouva bientôt les pyramides que le héros macédonien a élevées sur la rive de l'Indus, comme les colonnes d'un autre Hercule. Là, comme un enfant insoucieux qui cherche des hochets un jour de promenade, Allard se mit à fouiller des ruines et trouva les augustes médailles du vainqueur de Porus dans des tombeaux de dimension colossale, ainsi creusés tout exprès pour donner le change aux siècles futurs et leur faire croire qu'Alexandre conduisait une armée de géants.

« Il a été réservé à peu d'hommes, dit le général Allard, d'éprouver des émotions pareilles. » Voilà un jeune soldat de Napoléon qui entend résonner encore à son oreille le fracas de l'émeute avignonnaise et le râle d'agonie du maréchal Brune, et qui, pour

ainsi dire deux jours après, se trouve seul dans un désert, devant les tombeaux des soldats d'Arbelles, et recevant comme salaire de ses fatigues un trésor de médailles déposé par la main d'Alexandre le Grand sur les rives fabuleuses de l'Indus. Allard commençait ainsi sa fortune; largement payé à sa dernière étape, il suivit le conseil du prophète-roi : il but de l'eau du fleuve dans son chemin, et releva la tête[1]. Lahore n'était pas loin.

Un soir, un peu avant le coucher du soleil, Allard, joyeux et leste comme à son premier jour de pèlerinage, côtoyait les berges verdoyantes du Ravi, une des cinq rivières du Penjab. Les paysans sikes, les musiciens ambulants, les batteurs de riz qui rentraient en ville, regardaient avec une stupéfaction muette ce jeune étranger aux fières allures, qui fredonnait : *Veillons au salut de l'empire!* et se marquait la mesure en frappant de son bâton le pavé de briques du grand chemin. Allard était en négligé du matin d'officier de cavalerie : large pantalon gris semé de boutons; veste à la hussarde; bonnet de police incliné sur l'oreille; croix d'honneur à la boutonnière, cocarde tricolore au bonnet. Pour ce soldat, qui avait vu Austerlitz, Wagram, la Moskowa, ces trois sommités de la longue bataille impériale, ce qu'il faisait en ce moment était une chose vulgaire, une expédition sans péril. Entré dans Moscou avec une armée, il lui paraissait un événement bien simple d'entrer à Lahore tout seul. Personne d'ailleurs ne lui barrait le passage; les descendants de Darius et de Porus lui faisaient partout un accueil hospitalier; il avait pour lui le charme de la jeunesse, la grâce de la tournure militaire, un visage empreint de loyauté sympathique, des traits fiers où l'audace se tempérait avec la douceur du regard. Ces signes particuliers sont un passe-port universel que tous les yeux peuvent lire et qui donne accès libre dans les pays les moins civilisés.

Ce pèlerin de France, que les peuples regardaient passer avec respect, gardait secrètement sous son insouciance une idée su-

1. De torrente in via bibet, propterea exaltabit caput.

blime : il allait seul se venger de Waterloo, non pas sur la Loire, mais sur l'Indus. L'époque justifiait ces vengeances; et si alors, quand la blessure saignait au cœur du pays, dix mille soldats, échelonnés un à un, eussent suivi Allard vers Lahore, Waterloo était vengé. Mais en France, lorsqu'on songe à se venger, on songe tout de suite aux limites du Rhin.

Trois ans jour pour jour après son entrée à Moscou, péristyle de l'Asie, Allard vit monter devant lui, à l'extrémité d'une chaussée de briques, les minarets de Lahore, la ville de Nour-Jéhan, cette reine guerrière qui, pour remettre son fils sur le trône, livra une bataille à l'usurpateur, et, assise sur le dernier de ses éléphants, épuisa les flèches de dix carquois.

Le jour tombait; Allard s'arrêta au caravansérail et paya sa nuit et son repas d'arrivée avec la monnaie d'Alexandre. On aurait dit que le roi de Macédoine avait tout exprès déposé un mois de solde dans une crevasse du chemin pour payer un officier de Napoléon qui continuait seul le rêve macédonien. Le pèlerin dormit cette première nuit aussi tranquillement qu'au bivouac de la Moskowa. Son plan était arrêté; le lendemain même il devait se présenter au roi.

Un hasard heureux, appelé Providence par les athées du hasard, vint en aide merveilleusement au soldat de Napoléon arrivé à Lahore. Les peuples de l'Afghanistan, limitrophes du royaume de Lahore, sont des voisins toujours inquiets et turbulents. Ce sont eux qui ont donné naguère encore de mortels déplaisirs aux Anglais, dans cette mémorable et désastreuse campagne où l'intrépide lady Sale se couvrit de gloire, et mit en réalité historique les fables de Clélie, de Camille, d'Antiope et des héroïnes du Thermodon. Or, bien avant cette époque de la retraite de Jellalabad, les soldats de l'Afghanistan descendirent la rivière de Caboul, qui se perd dans l'Indus, devant la ville d'Aftock, et, campés entre Cachemire et Lahore, ils menacèrent ces deux villes saintes. Un messager apporta la nouvelle au roi des Sikes au moment même où Allard était introduit à la cour du *Lion de la plaine*, Rundjet-Sing.

Allard venait de présenter au roi un portrait de Napoléon et une gravure sur bois très-grossière, ayant la prétention de peindre la bataille de la Moskowa. Le roi sike, enthousiaste de Napoléon, ne se lassait pas de regarder la miniature de cet empereur si populaire dans l'Inde, et Allard, s'étant emparé d'un fusil anglais à longue baïonnette, exécutait la charge en douze temps précipités, avec une admirable adresse, pour donner au roi le secret des victoires françaises. Il ne pouvait y avoir aucun doute. Cet Européen, qui maniait si bien un fusil et expliquait les manœuvres mieux qu'un sergent télégraphique anglais, n'était pas un aventurier et un imposteur, et il ne mentait pas lorsque, désignant du doigt la gravure de la bataille et ramenant ce doigt sur sa poitrine, il disait par ce signe : « J'ai combattu à la Moskowa. » Quelle bonne fortune pour le roi sike au moment où il se voyait menacé par les soldats du Caboul! La promotion ne traîna point en longueur dans les bureaux du ministre de la guerre de Lahore; le soldat de Napoléon fut nommé général et reçut les insignes de son grade sur-le-champ.

Maintenant commence une vie qui est toute une histoire et ne sera jamais écrite. Nous vivons, nous, septentrionaux, sur un vieux fonds d'histoires monotones, avec lesquelles nous faisons notre éducation d'écolier et notre érudition politique, sans nous douter qu'entre les monts Himalaya et le cap de Ceylan, depuis la conquête de l'Inde par les Turcs, en 997, il y a une histoire immense, éclairée par le soleil, encadrée par deux océans, et toute retentissante de batailles furieuses, de chutes d'empires, d'écroulements de pagodes, d'ouragans de feu, d'échos de temples souterrains, de chocs de cavaleries d'éléphants. Modestes dans notre érudition de collége et de Sorbonne, nous nous estimons heureux de lire une douzième histoire de Cromwell ou de la guerre de Sept ans. L'histoire du général Allard ira donc se confondre avec un million d'admirables chroniques indiennes, dans les cryptes ténébreuses d'Élora, où les savants ne descendent jamais, de peur de réveiller un tigre endormi ou le serpent cobra-cappel.

Le soir de ce jour, le duc de Choiseul nous fit les honneurs de sa grande loge d'avant-scène aux Italiens. On jouait *Semiramide*. C'était le beau temps de la grande musique et des divines voix. Grisi jouait la reine de Babylone, Tamburini Assur, Ivanoff le roi des Indes, Brambilla Arsace. Le général Allard occupait le devant de la loge, et on eût dit que c'était pour lui qu'Ivanoff, arrivé *del Gange*, prodiguait dans le temple de Bélus toutes les pierreries de Golconde et les notes de Rossini. Après le grand finale, qui est comme l'écho de la destruction de Ninive, la toile tomba, et le général Allard me dit en langue provençale :

« Voilà un opéra superbe qui sera joué à Babylone. Ne dites pas cela aux voisins; ils me croiraient fou. »

Moi, j'ouvris de grands yeux, et je demandai au général s'il y avait par hasard un théâtre italien sur les rives de l'Euphrate.

« Attendez, me répondit-il en souriant, attendez... Quand j'ai parcouru à pied ces déserts où Zénobie, Ninus et Sémiramis ont régné, je me suis dit : « Il est impossible que tous ces beaux empires ne ressuscitent pas. » Ce matin, en voyant vos rues de la Tixeranderie, Guérin-Boisseau, Saint-Pierre-aux-Bœufs, et beaucoup d'autres où l'air et la lumière manquent à de pauvres chrétiens civilisés, j'ai pensé aux vastes domaines de Sémiramis et de Zénobie, à ces immenses plaines arrosées par de beaux fleuves et habitées aujourd'hui par le néant. Est-il sensé que des hommes s'étouffent sur un point, lorsque sur un autre il y a tant de place au soleil? Quand vos députés parleront moins et agiront plus, vous mettrez les ruines de Palmyre et de Babylone à vingt pas de la France, au moyen de quelques morceaux de fer. Alors, j'en suis sûr, tout l'Orient désert se repeuplera. Dieu n'a pas fait les plus beaux pays pour les chacals et les lézards. Là où tant de millions d'hommes ont trouvé autrefois la vie opulente, le luxe des arts, les générosités de l'agriculture, les bienfaits du soleil, d'autres millions d'hommes doivent retrouver les mêmes choses. Ce n'est qu'une question de temps. La terre va devenir si habitable avec les chemins de fer, que chacun y cultivera son arpent de blé ou de riz......

« Si Dieu me prête vie, je veux faire de l'empire de Lahore une seconde France indienne. Quel admirable pays! et quel désert! que de trésors en friche! que de belles eaux perdues! quel paradis terrestre abandonné! Eh bien! si mes démarches réussissent, je veux mettre cet Éden aux portes de la France. De Marseille à Suez, il n'y a qu'une promenade. Établissez ensuite un service de paquebots pour descendre la mer Rouge, le golfe d'Aden, et remonter dans la mer d'Arabie, vous arrivez en peu de jours aux bouches de l'Indus et à Hydrabad, *vous êtes chez moi.* »

Ces derniers mots me firent tressaillir; celui qui les disait portait un magnifique costume indo-perse, et j'étais disposé en ce moment à le croire sur parole, s'il eût ajouté, comme Assur de *Semiramide* :

Il sangue di Belo scorre nelle mie vene.
Le sang de Bélus coule dans mes veines.

Un descendant de Bélus parlant le provençal était d'ailleurs moins merveilleux à voir qu'un soldat de Napoléon devenu général des armées de Lahore, balançant l'influence anglaise dans l'Inde, et regardant l'empire de l'Indus comme sa propriété, dont le mur de clôture était l'Himalaya.

III.

La conversation a des arabesques, des caprices, des méandres qui lui donnent un charme particulier et la rendent préférable au discours tout d'une pièce, qui se croit obligé, par la rhétorique, d'être fidèle à son point de départ, de garder son unité virginale et de dire à la fin, en d'autres termes, ce qu'il a dit au commencement; selon le précepte d'Horace :

Qualis ab incepto processerit, et sibi constet.

En général, le discours, même le plus beau, est saupoudré, çà et là, d'une dose d'ennui assez forte. Le jeune Spurius Métellus a été surpris bâillant à la première Catilinaire; cela ne m'étonne point, et nul n'admire pourtant plus que moi le génie et la langue de Marcus Tullius Cicéron. Les hommes écoutent les longs discours pour prouver à un voisin qu'ils sont graves; un auditeur isolé s'endormirait après l'exorde. Nous ne sommes pas nés pour entendre des monologues de quatre kilomètres; notre vie est trop courte. Nous sommes nés pour le drame découpé, la causerie intime et la conversation.

La plus précieuse qualité de la conversation est celle-ci : ne jamais laisser soupçonner aux plus habiles ce qu'elle pourra devenir; son point de départ le plus simple va faire éclater, au moyen de quelques ricochets imprévus, des péripéties fabuleuses. La conversation peut se comparer à la Tamise, qui gazouille avec des gouttes d'eau, comme une naïade qui bégaye, dans les roseaux de Richmond, et qui, après une heure de vagabondage, ébranle les arches de Westminster, se hérisse comme une cataracte devant le pont de Londres, soulève trois mille vaisseaux à l'ancre, et se marie avec l'Océan, avec un fracas d'épithalame qui agite les rives de Gravesend, comme l'explosion d'un volcan sous-marin.

Un matin donc, pour suivre ce préambule, on déjeunait à la table ronde du Louvre, lorsque M. de Jouy, un des plus assidus habitués, entra et s'assit à côté du duc de Choiseul.

M. de Jouy était un homme charmant, un beau vieillard plein de jeunesse, et, chose étonnante ! type du Parisien sédentaire, quoiqu'il eût voyagé partout. M. de Jouy avait visité l'Inde et toutes les îles enchantées de l'Océanie; mais il ne trouvait rien de comparable aux collines de Meudon et à la terrasse de Saint-Germain. Il parlait avec enthousiasme de l'avenue des Champs-Élysées, des jardins des Tuileries et du Luxembourg, et ne dépensait jamais un point d'admiration pour Java, Tinian ou Juan-Fernandez; le port de la Villette lui paraissait plus vaste que la rade de Rio-Janeiro; le Gange ne valait pas la Seine

devant le pont des Arts. Paris n'avait rien d'égal sur la carte pour le spirituel ermite de la Chaussée-d'Antin.

Cet enthousiasme exclusif a son bon côté; l'hyperbole du patriotisme ne peut monter plus haut. Le général Allard et Duperray entamaient souvent sur ce point de vives discussions avec M. de Jouy. Allard trouvait que le lac de Cachemire était plus beau que le grand bassin des Tuileries. Aussitôt une formidable controverse s'engageait sur ces deux lacs, et M. de Jouy donnait pour son client d'excellentes raisons. Duperray s'écriait alors :

« Avec cet enthousiasme de clocher, mon cher Jouy, vous étouffez dans son germe l'esprit sauveur de la colonisation africaine et indienne. Si tout le monde ne voyait d'autre horizon habitable que la limite de sa paroisse, personne ne passerait les mers et ne recevrait le baptême des tropiques, second baptême de l'homme, et aussi nécessaire que le premier : l'un est religieux, l'autre est civilisateur. Oui, oui, je sais qu'un poëte a écrit ces deux vers :

Nescio qua natale solum dulcedine cunctos
Ducit, et immemores non sinit esse sui.

Ces deux vers ont fait beaucoup de mal parce qu'ils n'ont jamais été bien traduits, comme tant d'autres. Eh! certainement on se rappelle avec joie

Les lieux témoins des jeux de notre enfance;

mais, pour goûter cette joie, il faut s'expatrier. Le poëte latin conseillait donc le voyage et la colonisation, et promettait même un bonheur de plus aux colons. Si nous habitions une planète comme Saturne et Jupiter, il ne vaudrait pas la peine de quitter son chez-soi : il y aurait trop à voyager; mais nous vivons trois jours sur un globe que Charlemagne prétend avoir tenu dans sa main, et notre devoir est de feuilleter les cinq pages de ce petit livre de Dieu. Si le général Allard avait trop admiré le bassin des Tuileries, il n'aurait pas planté le drapeau tricolore sur le lac de Cachemire; il n'aurait pas vaincu à la course Alexandre le Grand. Il faut, au contraire, propager le goût de l'émigration,

en exaltant les splendeurs des pays lointains, si vous ne voulez pas subir les nécessités dévorantes de la guerre, ou les émeutes des peuples étouffés dans des bicoques, ou les famines qui désolent tôt ou tard les grands centres des populations. Les courses au clocher sont des courses de paralytiques; il faut franchir les mers comme on saute des ruisseaux. »

A cela M. de Jouy répondait :

« Je suis tout à fait de votre avis, mon cher Duperray; mais j'aime mieux la Seine que le Gange.

— Eh bien, de Jouy, s'écriait Duperray, puisque vous aimez les citations latines, si Dieu vous rendait vos premières années,

O mihi præteritos referat si Jupiter annos!

vous quitteriez les bords non fleuris que la Seine n'arrose pas, pour revoir encore le Gange, entre Calcutta et Chandernagor.

— C'est vrai! disait M. de Jouy.

— Ah! vous vous rappelez donc encore avec plaisir, poursuivait Duperray, ce Gange où vous avez appris à jouer aux échecs? »

M. de Jouy fit un signe de tête affirmatif.

« On apprend donc à jouer aux échecs sur le Gange? dit le duc de Choiseul.

— Oui, monsieur le duc, répondit de Jouy; j'ai conté cela hier au club des échecs, et M. Duperray était à côté de moi. Je dois mon éducation d'échiquier à deux porteurs de palanquins. Lorsque nous faisions une halte sur les rives du Gange, mes deux Indiens traçaient soixante cases sur le sable; nous simulions ensuite les *pions* et les *pièces* avec des cailloux de formes et de couleurs diverses. Le Gange nous prêtait tout le matériel, et nous faisions d'aussi bonnes parties qu'avec un échiquier d'ivoire et d'ébène acheté vingt livres à *Hog-lane*, faubourg de Canton.

— Eh bien! dit Duperray, voilà un récit et un souvenir charmants. Si pareille chose m'était arrivée, je me le rappellerais avec autant de bonheur que la première férule que j'ai reçue à l'ombre de mon clocher natal.

— Et c'est ainsi, dit M. de Choiseul, que vous êtes arrivé à une certaine force?

— Comment donc, dit Duperray, M. de Jouy joue très-bien! Hier, il a failli battre Labourdonnais devant deux cents témoins.

— Rien n'est plus vrai, dit M. de Jouy en riant; j'ai failli le battre, mais je ne l'ai pas battu.

— Et que vous rendait-il? demanda M. de Choiseul.

— Il ne me rendait rien, dit de Jouy, ni pièce, ni pion, ni trait.

— Seulement, ajouta Duperray, il y a une circonstance atténuante : M. de Labourdonnais jouait le dos tourné à l'échiquier, et il jouait ainsi deux parties à la fois, l'une avec M. de Jouy, l'autre avec M. Lécrivain. »

Un mouvement de stupéfaction se manifesta parmi les convives.

« Cette partie impossible est l'événement du jour, poursuivit Duperray; elle a eu lieu avec une solennité digne de son importance. Les témoins et juges du camp étaient M. le vicomte de Vaufreland, le comte de Richebourg, M. Saint-Amant, l'héritier présomptif de Labourdonnais; le docteur Miquel, le général Duchaffault, MM. Bonfil, Sasias et Devinck [1]. L'Allemagne était représentée par M. Schulten, l'Italie par M. Calvi, la Russie par M. le baron de Pogogeff, l'Orient par Nouri-Effendi, ambassadeur de la Porte Ottomane. L'esprit s'alarme lorsqu'il s'efforce d'analyser les ressorts qui font mouvoir l'intelligence dans une pareille partie d'échecs! La physiologie s'y perd comme dans un abîme. Maintenant j'ajouterai, et M. de Barneville sera mon garant, que Philidor a été plus loin encore : il a joué trois parties, le dos tourné à l'échiquier. Deux, c'est déjà l'impossibilité; il n'y a pas de qualificatif pour trois. Il est vrai que ce tour de force surhumain ébranla le cerveau de Philidor, et j'ai lu la lettre charmante que Diderot lui écrivit pour le détourner de ces problèmes homicides. Hier soir Labourdonnais paraissait bien souffrant après son miracle. M. de Barneville lui a communiqué

1. Aujourd'hui président du tribunal de commerce et député au Corps législatif.

la lettre originale de Diderot; elle se termine ainsi : « Risquer sa « raison et son talent pour rien, cela ne se conçoit pas... ne « vous exposez pas à devenir ce que tant de gens sont nés. « Encore si l'on mourait au sortir d'un pareil effort! Mais son« gez que vous seriez, vingt ans peut-être, un objet de pitié; et « ne vaut-il pas mieux être, pendant le même intervalle, un « objet d'admiration? »

Je crus devoir rassurer tous les convives sur l'état de l'illustre maître. J'étais sorti du club avec lui : il était, en effet, un peu souffrant, mais sa vigoureuse constitution avait triomphé du mal. Après deux ou trois heures de promenade sur le boulevard, il avait repris au grand air tout son esprit et sa charmante gaieté.

« Quelle tête! dit Duperray; en voilà un qui administrerait quatre-vingt-six départements comme soixante-quatre cases d'acajou! je ne m'étonne pas que son aïeul ait si bien gouverné l'Inde au temps de Paul et Virginie! Les Labourdonnais ont tous de ces fortes têtes bretonnes qui sont des coupoles d'intelligence et de réflexion.

— Vous croyez donc, demanda M. de Jouy, que la science approfondie des échecs peut s'appliquer aux choses les plus étrangères à ce jeu, mais qui exigent le calcul, la sagesse, la prévoyance, la combinaison?

— Je le crois très-fermement, dit Duperray.

— Je le crois comme vous, dit M. de Jouy.

— Mais ce sentiment se démontre, reprit Duperray : Charlemagne, dont il était question tout à l'heure, passait pour le premier joueur d'échecs de son temps, comme l'atteste la chanson de Garin de Montglave, que vous pouvez lire dans les manuscrits du duc de La Vallière, à la bibliothèque de la rue Richelieu. Don Juan d'Autriche a joué aux échecs avec Boy de Syracuse, et il a gagné la bataille de Lépante. Charles-Quint était aussi fort aux échecs que Philippe II et le grand pape Urbain VIII. Le célèbre Franklin a dû à sa profonde connaissance des échecs la découverte du paratonnerre. La foudre est

une *pièce* que la rue pousse trop souvent; Franklin opposa pièce à pièce et mata la foudre. Ce grand homme jouait tous les jours avec Mme de Brion, et c'est pour elle qu'il a publié son livre si curieux, *the Morals of Chess*. « La vie humaine, dit Franklin, est « une partie d'échecs où nous trouvons des adversaires avec « lesquels il faut lutter. L'habitude de ce jeu donne la pré« voyance, la circonspection, la prudence et la persévérance, « quatre vertus avec lesquelles on triomphe de tout. » J'aurais pu, poursuivit Duperray, remonter jusqu'à Alexandre le Grand, qui jouait aux échecs avec Parménion, et même jusqu'à Palamède, qui mata le roi Priam avec le plus difficile des échecs victorieux, l'échec du cheval de bois ou du *cavalier*.

— Vous oubliez un nom plus illustre encore, remarqua de Jouy.

— J'en oublie vingt, je le sais, reprit Duperray; j'oublie Tamerlan. L'historien arabe Arabshahide, traduit par Vatier, raconte toutes les prouesses de ce conquérant sur le champ de bataille des échecs. Il donna au prince son héritier le nom de *Sharuch*, qui signifie *tour du roi*, parce qu'au moment où on vint lui annoncer sa naissance il donnait un échec et mat avec cette pièce. Tamerlan jouait d'habitude avec les deux plus forts amateurs de l'Orient, Ziné le Jardieu et Galaldin. J'oubliais aussi le maréchal de Saxe, qui nous a laissé deux mats admirables, mais inférieurs pourtant à sa bataille de Fontenoy, incomparable partie d'échecs.

— Vous oubliez encore le plus grand des noms, dit M. de Jouy en riant.

— C'est juste, s'écria Duperray, m'y voilà! veuillez bien m'excuser, j'oubliais Napoléon! Oui, l'Empereur était d'une force supérieure aux échecs. En Égypte, il jouait avec M. Poussielgue ou M. Amédée Jaubert, deux vaillants amateurs. Pendant l'armistice de Vienne, en 1809, Napoléon jouait beaucoup avec le duc de Bassano. Il a fait aussi une infinité de parties, sous la tente, avec le roi de Naples, Bourrienne et Berthier; à Sainte-Hélène, le glorieux exilé a même trouvé des consolations dans ce noble jeu. »

Le duc de Choiseul, qui ne manquait jamais l'occasion de mettre Duperray sur le terrain des hommes de la Révolution, lui demanda très-adroitement si, dans cette longue nomenclature des princes de l'échiquier, commençant au siége de Troie et finissant à Sainte-Hélène, il n'avait pas oublié ses ennemis intimes de 93.

« Oh ! dit Duperray, depuis Mirabeau jusqu'à Robespierre, je n'ai pas trouvé un seul joueur d'échecs : aussi, comme toutes les parties politiques de cette époque ont été mal jouées ! Un homme qui s'impose à la tête d'une opinion et oblige les gens à se mettre de son côté peut être comparé à un joueur d'échecs qui engage les voisins à parier pour lui. On a foi dans le joueur politique, on le soutient, on arbore ses couleurs; qu'arrive-t-il? Cet homme ne connaît pas les premiers éléments du jeu terrible qu'il joue; il n'avance pas une bonne pièce sur l'échiquier gouvernemental. Il perd sa partie. Ses parieurs trompés l'abandonnent. Alors il leur crie : *Vous êtes des renégats !* C'est l'histoire des chefs de tous les partis de 89 à 93. Ils n'entendaient rien à leur jeu.

— Au moins, dit M. de Jouy, quand un joueur d'échecs a perdu sa partie, il trouve très-naturel que ses parieurs l'abandonnent et ne le traitent pas de renégat.

—On a commis faute sur faute, poursuivit Duperray, de 1789 à 1794, parce que les chefs ont été dépourvus de ces qualités que Franklin attribue aux profonds calculateurs, à ceux qui veulent faire du nouveau en politique, comme Charlemagne et Napoléon. Ainsi, pour n'en citer aujourd'hui qu'un seul, de ces chefs *imprévoyants* et *imprudents*, Hébert a commis une faute énorme qui a poussé la République aux plus atroces extrémités, en lui donnant un caractère odieux et ineffaçable. Vous allez voir... Ce que je vais vous raconter est un de ces mille détails dédaignés par les historiens; aussi je les affectionne beaucoup...

— Les historiens? demanda M. de Jouy.

— Non, les détails, reprit vivement Duperray... Il s'agit d'un léger incident d'une séance à laquelle j'assistais. »

Toutes les fois que Duperray annonçait une de ces révélations de 93, nous étions saisis d'une émotion subite et nous entourions encore de plus près ce noble vieillard.

« C'était au mois de nivôse, poursuivit-il; Hébert était à la tribune et proposait de nouvelles mesures contre la Vendée. Robespierre jeune osa interrompre le fougueux tribun du sang, et s'écria : « Hébert, c'est toi qui as fait tout le mal, en poussant les paysans vendéens à la révolte, en proscrivant leurs « prêtres, en fermant leurs églises, en détruisant leurs croix !....» Si ces paroles du jeune Robespierre n'étaient pas dans le *Moniteur*, vous m'accuseriez d'invention, car elles paraissent impossibles dans la bouche de cet homme... Hébert reçut la bordée à brûle-pourpoint, sans avoir l'air de s'émouvoir; mais il lança au jeune homme un de ces regards paternels qui signifiaient : « Je « te ferai couper la tête demain ! »

« L'aîné Robespierre, qui comprenait mieux que personne le sens mystique de ces regards, s'alarma pour son frère, et, s'élançant à la tribune, il fit un discours très-adroit qui apaisa la colère d'Hébert... Après la séance, je rencontrai les deux Robespierre dans la rue de l'Échelle, et je serrai la main du cadet, en lui disant : « Tu viens de dire une bien grande vérité. « Oui, Hébert a fait la Vendée. Oui, il a attaché ce brûlot au « flanc de la République : elle n'avait pas assez de ses ennemis « extérieurs; elle s'est donné des ennemis intérieurs. La guerre « vendéenne n'est pas politique, elle est religieuse. Hébert n'a « pas compris tout ce qu'il y aurait de courage et de désespoir « dans ces robustes paysans catholiques, défendus par le terrain « de leur sauvage pays. Hébert est un imbécile; c'est la pire « espèce des tyrans républicains, parce qu'ils sont obligés de « colorer leurs bévues avec du sang pour leur donner l'éclat du « crime... » Les deux frères parurent m'approuver par un très-léger signe de tête, et Robespierre jeune me donna ce conseil : « Ne parle pas si haut ! » et il montrait de l'œil la foule qui sortait de la Convention. Je pris congé d'eux; ils montèrent la rue Saint-Honoré; je descendis au café de la Régence, où les

joueurs d'échecs étaient tous alors d'une force très-faible, excepté M. de Barneville, l'ami de Philidor. »

M. de Barneville donna un certificat de bonne mémoire et d'histoire vraie à M. Duperray.

« Voyez, dit M. de Jouy, le chemin qu'a fait notre conversation. Nous sommes partis du lac de Cachemire pour arriver à Hébert, en passant par les soixante-quatre étapes de l'échiquier. »

Midi sonnait au Louvre; les douze coups du pavillon de l'Horloge semblaient dire : « La séance est levée : à demain ! » On quittait toujours la table à midi précis.

IV.

Sous la Restauration, M. de Pradt, archevêque de Malines, a joui d'une grande vogue dans la littérature politique. Son nom était populaire; les conversations et les éditeurs s'enrichissaient avec ses écrits. A la même époque florissait dans le *Journal des Débats* un critique spirituel et fort redouté, sous son initiale Z, lettre responsable du nom d'Hoffman. Ce critique, aujourd'hui connu par une comédie en un acte et en prose, *le Roman d'une heure*, joli tableau d'intérieur, émaillé pourtant çà et là de plusieurs fautes de langue, ce critique, disons-nous, avait distribué ses piquantes railleries aux plus grandes célébrités contemporaines, depuis le *Génie du Christianisme* de Châteaubriand jusqu'aux *Orientales* de Victor Hugo; il avait un procédé de style fort récréatif et un trésor de petites épigrammes claires, décentes, spirituelles, rappelant la manière de Voltaire en bonne humeur. M. de Pradt ne pouvait donc pas échapper à Hoffman.

On s'occupait alors beaucoup de l'Amérique, et les jeunes gens se coiffaient à la Bolivar. M. de Pradt publiait des brochures dans lesquelles il prédisait toujours l'avénement de quelque nou-

velle petite république lilliputienne, fondée par un Gulliver américain, comme on annonce aujourd'hui l'apparition d'une nouvelle planète microscopique dans la constellation du Taureau. A chaque prédiction américaine de M. de Pradt, Hoffman arrivait avec son Z fulminant à la quatrième page des *Débats*, et niait, avec une gaieté charmante, les Lacédémones microscopiques du Nouveau-Monde, comme certains aveugles nient aujourd'hui les vingt-trois planètes invisibles récemment découvertes, et qui, réunies aux dix vieilles, complètent un joli total de trente-trois mondes opaques éclairés par notre soleil.

M. de Pradt, silencieux comme M. Leverrier, ne répondait rien à Hoffman, et publiait de nouvelles brochures et de nouvelles prédictions. Tout à coup l'avenir, ce sombre gardien des prophéties, déchira son nuage, se mit au présent, et donna raison à M. de Pradt. Les paquebots et les gazettes annoncèrent une explosion simultanée de républiques imperceptibles : les montagnes des Cordillières avaient eu leur enfantement; les mères se portaient bien : voilà tout; mais c'était assez pour le prophète; il avait vu clair à travers l'Océan, comme Colomb. Alors il fut donné au monde journaliste d'applaudir une chose inouïe dans ses fastes. Hoffman fit amende honorable devant M. de Pradt, en plein *Journal des Débats!* M. Bertin l'Ancien ne mit aucun obstacle à cet acte généreux, et, dès ce jour, M. de Pradt poursuivit ses prédictions sans rencontrer devant lui le Z si redouté des écrivains.

Le silence de la contradiction n'est pas favorable à tous les écrivains : M. de Pradt se dégoûta bientôt d'un triomphe trop calme; pas le moindre esclave ne poussait un cri après son char; le prophète planait comme Élie dans cette atmosphère sereine où l'ange trouve le bonheur et l'homme l'ennui. Que fit M. de Pradt? Il se vengea de la critique muette : il n'écrivit plus. Cependant les républiques américaines, greffées sur la tige *yankee*, marchaient leur petit train aristocratique, entre la tribu de la Tortue et la tribu du Grand-Serpent. Hoffman laissait l'Amérique vivre à sa fantaisie, et combattait l'Attila du *mau-*

vais goût, marchant à la tête des *Orientales*. C'est ainsi que le poëte d'*Hernani* et de *Ruy-Blas* fut étouffé dans son berceau. Le même malheur précoce était arrivé à Châteaubriand, anéanti à son aurore par Morellet; la même catastrophe de critique avait tué Rossini à son premier bégayement. Le *bon goût* triomphait sur toute la ligne du pont des Arts, quand 1830 se leva un pavé à la main, comme l'ours de la royauté nouvelle. M. de Pradt, qui avait prédit tant de républiques, n'avait pas prédit *la meilleure de toutes*, celle que La Fayette, juste un demi-siècle après la bataille de Brandy-Wine, découvrit sur le balcon de l'hôtel de ville de Paris. Cette république était venue de l'autre monde sur les ailes des chapeaux à la Bolivar.

En 1835, M. de Pradt racontait fort spirituellement lui-même toutes ces choses, et c'est ainsi que je les ai apprises de bonne source. Je me rappelle surtout une discussion très-vive entre l'ancien archevêque de Malines et le secrétaire de Mirabeau, à un déjeuner du Louvre. M. Duperray soutint un de ces paradoxes qui ressemblent à la vérité comme deux gouttes d'eau dans son puits. Il n'y a jamais eu qu'une seule république véritable, celle de Robinson quand il était seul : commencée le lundi, elle finit le vendredi, quand ils furent deux. On passait alors en revue toutes les républiques avec ce charme et cette sûreté d'érudition qui appartiennent à ces Nestors des révolutions, réunis dans une salle du Louvre. On citait Sparte avec ses rois, ses esclaves, ses continuelles séditions; Sparte, qui abrogea si vite les onéreuses lois de Lycurgue, et se révolta quand le roi Agis voulut lui rendre ce fardeau de vertu; Sparte, qui, au lieu de vivre tranquille avec son bon sens républicain, engagea avec Athènes la folle guerre du Péloponèse et la guerre dite Sociale. Malheureux petits États organisés pour vivre peu, et que Philippe, après la bataille de Chéronée, soumit à son joug de fer. On citait ensuite la fausse république romaine, où le peuple et les esclaves étaient toujours écrasés lorsqu'ils réclamaient les plus modestes des droits; où des tribuns comme les Gracques périssaient sur le mont Aventin, sous les glaives des patriciens, et avec eux

trois mille prolétaires; où des hommes comme Spartacus pouvaient remuer toute l'Italie au nom de la liberté, forcer trois cents patriciens à combattre en gladiateurs pour amuser à leur tour les esclaves; soulever la population de la Campanie, du Samnium, de l'Étrurie, et livrer des batailles à Pompée et à Crassus, les plus illustres capitaines de ce temps.

On descendait ensuite aux républiques du moyen âge, toujours exploitées par les patriciens, et ne donnant aux prolétaires que le droit de mourir de faim ou de se faire tuer dans d'interminables guerres : Pise et Florence étaient les modèles du genre; deux villes les plus charmantes du monde, les plus heureuses par le climat et les arts, et consacrant leur vie républicaine à se déchirer leurs entrailles dans le val divin de l'Arno, ou sur les rives de l'Éra, qui coule dans les fleurs! Quant à Venise, le nom seul de cette république dispense de tout commentaire monarchique. Jamais la dignité de l'homme n'a été plus méconnue que par cette reine de l'Adriatique, cette marâtre de la liberté, quand son pouvoir avait une bouche de fer et son geôlier des cachots de plomb.

Les mêmes vieillards qui avaient vu de près les événements s'accordaient tous pour attribuer la révolution française à la guerre de l'Indépendance américaine. Voltaire et Beaumarchais n'arrivaient qu'accessoirement dans cette œuvre, et bien plus en fournisseurs de fusils qu'en fournisseurs de pamphlets. Ces deux écrivains, peu enrichis par la plume, puisque Voltaire, âgé de soixante-dix-huit ans, se trouvait pour vingt-cinq louis le débiteur insolvable d'un pauvre libraire de Rouen, ces deux philosophes se firent armuriers et perçurent d'énormes droits d'auteur à la caisse de l'agence américaine. Voltaire, qui s'était tant moqué de la guerre du Canada lorsqu'il n'en fournissait pas les fusils, poussa de toute sa verve septuagénaire à la guerre de l'Indépendance, qui le rendait millionnaire six ans avant sa mort, et lui permettait de payer ses acquisitions de Ferney et de finir sa longue vie avec le faste d'un grand seigneur. Car jusque-là on s'était abusé sur sa richesse, comme le démontrent très-bien les

mémoires de ce pauvre libraire de Rouen, qui n'a jamais été payé de ses vingt-cinq louis, même après la réussite du commerce littéraire des fusils américains. La vieillesse rend avare. En même temps, les gentilshommes de Versailles, semblables aux patriciens antiques, qui cherchaient toujours à *introduire des nouveautés dans l'État, novissima quœrentes*, tressaillirent de joie au bruit de cette guerre américaine qui, au fond, avait alors un admirable côté politique et national. Tous ces nobles jeunes gens qui, pour créer du neuf contre l'ennui, n'avaient rien trouvé de mieux que la poudre d'amidon pour leurs têtes, l'aiguille de la tapisserie pour leurs mains, les bergères du Lignon pour leurs intrigues, rencontraient cette fois une merveilleuse occasion d'employer leur courage et leurs loisirs. On partit pour l'Amérique; la France montra son oriflamme aux sauvages de l'Horican. Noble idée! noble page! noble expédition! Tel est le départ; voici le retour.

Il y avait en ce temps-là — et nous l'avons encore vu — dans la rue Saint-Honoré, près de la rue du Coq, un *Café militaire*, avec cette inscription sur l'enseigne : *Hic virtus bellica gaudet.* Ce café, soit dit en passant, nous explique bien des choses de cette époque, et nous démontre surtout une absence presque complète de garnison à la date de la prise de la Bastille. Qui songerait aujourd'hui à établir un *Café militaire?* Paris était donc alors comme une de ces petites villes du Bourbonnais, où les vingt officiers de la garnison fréquentent exclusivement le café à l'enseigne de Mars ou du général Foy. Le café militaire de la rue Saint-Honoré fit ses dispositions pour recevoir La Fayette et ses compagnons d'Amérique. On dressa un arc de triomphe devant la porte; on remit à neuf l'inscription *Hic virtus bellica gaudet;* on peignit sur transparent les portraits de La Fayette, de Rochambeau, du marquis de Montcalm et de Washington. Un officier du Royal-Lambesc, nommé Desormes (M. Duperray l'a beaucoup connu), monta sur une table et prononça, bien avant Bailly et Mirabeau, un discours fort éloquent, et porta un toast à La Fayette, à ses amis et à la liberté améri

caine. Le volcan du punch alluma le volcan des têtes; tous les yeux se baignèrent de larmes; toutes les mains se serrèrent; tous les cœurs battirent de joie et d'orgueil national. Le jeune La Fayette, encore convalescent de la blessure de Brandy-Wine et le visage glorieusement bruni des feux américains, se leva et porta un toast au roi, l'allié de l'Amérique libre, et au peuple français. A ces paroles du jeune héros les transports éclatèrent avec plus de force; rien n'avait été encore dépensé chez nous en enthousiasme patriotique; toutes les nobles illusions étaient vierges; tous les généreux instincts ne trouvaient dans le passé aucune de ces tristes leçons qui nous font redouter l'avenir. Au dehors, la foule ravie répondait par ses acclamations; le délire de la joie colorait tous les visages; la guerre américaine allait donner la paix au monde; l'Angleterre s'apprêtait à nous rendre nos possessions du Canada, perdues en 1763, après la guerre de Sept ans, à la paix de Paris. L'espoir enivrait toutes les âmes, et tous les rêves semblaient déjà des réalités. Le duc d'Orléans écoutait aux portes; son Palais-Royal n'était pas loin!

A l'insu de tout le monde, le germe des idées républicaines fut déposé ce jour-là dans la rue Saint-Honoré, à deux pas du Palais-Royal.

Les plus généreuses pensées ne tiennent compte de rien. Le raisonnement est la seule vertu qui n'habite pas le cœur. La république venait d'être proclamée en Amérique, et beaucoup de têtes jeunes et ardentes rêvaient déjà pour la France les mêmes institutions. Les Américains fondaient une union républicaine sur une terre vierge, baignée par deux océans et des fleuves immenses; ils avaient pour limites des déserts sans propriétaires, et pour voisins des sauvages armés de lances et d'arcs. La marine de guerre, le *man of war,* manquait dans leurs ports; mais ils avaient déjà une marine marchande, et sur le littoral des matelots intrépides et exercés, qui, s'improvisant corsaires, pouvaient ruiner dans leur commerce les plus puissantes des nations de la mer. Les citoyens de ce paradis terrestre avaient la même opinion, la même pensée, le même but, le même cœur,

le même drapeau. Un et tous, c'était le même nombre. Ils ne regrettaient rien dans le passé; ils avaient tous apporté leur tribut à l'édifice du présent; ils entraient tous d'un pas égal dans l'avenir. Seulement ils conservaient dans leur république le code de l'esclavage à côté du code de l'égalité; ils gardaient les préjugés créoles contre les races équivoques, le sang mêlé, les croisements illégitimes, et, en donnant la liberté à tous, ils exceptaient les trois quarts des Américains.

Telle était la république rêvée en France en 1772. La France était entourée de voisins jaloux et belliqueux, avec lesquels elle entretenait des guerres périodiques. Elle avait un passé de soixante-six rois, ce qui lui donnait des mœurs monarchiques invétérées; elle comptait déjà parmi ses enfants une foule de sectes religieuses et philosophiques; elle avait perdu toutes ses colonies; quelques vieux vaisseaux délabrés pourrissaient dans ses ports militaires; un déficit énorme désolait son trésor public; le parlement, la noblesse, le clergé, le tiers état, la cour, étaient en lutte ouverte; la religion et la morale semblaient s'éteindre, et les in-folio de l'*Encyclopédie* s'entassaient comme les marches d'un escalier de Titans pour détrôner Dieu. Voilà le moment choisi par les imitateurs de l'Amérique. Ils n'établissaient aucune différence entre la terre de Mérovée et la terre de Christophe Colomb; dans leur candide enthousiasme, ils auraient planté des aloès, des bananiers et des catalpas aux Champs-Élysées, et obligé la Seine à imiter la cataracte du Niagara sur la fontaine des Innocents. Jamais chimère ne parut plus raisonnable. Voltaire et Franklin s'embrassèrent au coin de la rue du Bac et chantèrent le cantique de Siméon : *Nunc dimittis;* c'était la chose la plus aisée des deux mondes : établir une république sur le Mississipi, avec la seule noblesse du commerce et du travail, avec l'aide d'un peuple d'esclaves et malgré les flèches des Mingos, des Muscogulges et des Mohicans; établir la même république en France, avec notre vieille organisation, en nous donnant tout de suite pour ennemis les rois de l'Europe. Ces deux choses paraissaient faciles au même degré. La date

seule n'était pas fixée, mais tôt ou tard l'expérience devait s'accomplir. Elle s'accomplit en effet; nous savons comment La Fayette garda sa tête, en l'emportant à l'étranger; mais il revint de l'émigration et plus Américain que jamais. On attendait encore une occasion favorable; les futurs hommes d'État disaient qu'il y avait *quelque chose à faire;* enfin, le *National* de 1829 lâcha le grand mot : *Si les formes du gouvernement nous paraissent insuffisantes pour le progrès*, NOUS PASSERONS L'ATLANTIQUE. Un demi-siècle révolu, La Fayette trouve une superbe occasion de passer l'Atlantique, et il ne passe rien; au contraire, il rétrograde de quatorze siècles et remet Pharamond sur le pavois. C'était bien la peine de réfléchir cinquante ans!

Cette digression ne nous a point écartés de M. de Pradt, elle nous y ramène. L'ancien archevêque de Malines gardait secrètement en lui son dernier mot sur l'Amérique. Lorsque ses convives du Louvre l'interrogeaient sur un prochain livre qui ne paraissait jamais, il répondait en souriant :

« Je le publierai un de ces jours. »

Mais avec quelques amis intimes il allait beaucoup plus loin dans ses confidences :

« Je regarde Copernic, disait-il, comme le plus grand philosophe connu... »

On s'informait alors du secret motif de cette admiration fanatique pour le célèbre Allemand. Il ajoutait :

« Copernic avait fait un pas dans le ciel après Galilée; son in-quarto latin était tout imprimé au nombre de mille exemplaires et enseveli dans sa cave. « Si je le publie de mon vivant, pensait-il, « je vais me mettre sur les bras tous ceux qui ne croient « pas à l'immobilité du soleil, c'est-à-dire tous les habitants de la « terre. Or, comme je tiens avant tout à vivre tranquille, je ne « publierai mon livre que le lendemain de ma mort. » Copernic tint parole; ce furent ses héritiers qui eurent à soutenir une lutte formidable pour défendre le paradoxe astronomique contre les savants contemporains. L'heureux Copernic, pendant ces démêlés orageux, goûtait le calme le plus profond dans une belle tombe

de marbre, entre quatre cyprès. L'hoirie Copernic, pour avoir un peu de repos de son vivant, fut obligée d'abjurer le paradoxe dans une brochure, et de déclarer à la face du soleil que la terre ne tournait pas autour de lui. Cette déclaration de l'hoirie enlevait au livre de Copernic tout son danger; les mille exemplaires du paradoxe devenu innocent furent mis en vente et non achetés. Lorsque la découverte allemande des premières lentilles télescopiques permit de voir les phases lunaires de Mars et de Vénus, aperçues par Copernic avec les yeux de la pensée, on vint se ranger en foule autour des opinions du grand astronome; on acheta son ouvrage, et on l'admira avec d'autant plus d'enthousiasme que l'auteur était mort.

— Ainsi, disait M. Duperray à M. de Pradt, vous imiterez Copernic : vous direz votre dernier mot sur l'Amérique le lendemain de votre mort, au risque de compromettre le repos de vos héritiers, lesquels seront forcés d'attendre la découverte d'une lunette politique qui permettra de voir le Nouveau-Monde de plus près, avec ses taches et ses rayons. »

M. de Pradt répondait avec un sourire plein de finesse :

« Je n'ai point d'héritiers, moi. »

Un an après, le célèbre archevêque de Malines mourut sans avoir publié son dernier mot sur l'Amérique. On comptait sur la révélation posthume de Copernic, mais rien ne parut. Cependant une confidence suprême avait été recueillie par un ami, et, en l'absence du dernier livre, le dernier mot était connu. M. de Pradt faisait les vœux les plus sincères pour la prospérité de l'Amérique; mais il trouvait que le mot *union* inscrit sur sa bannière était un dangereux défi lancé à l'avenir, cet avenir qui désunit le ciment romain du Colisée de Titus et les assises des pyramides de Pharaon. « Une heure viendra, disait-il, heure mystérieuse marquée à l'horloge du ciel, où le nord et le midi américain entreront en guerre, et après bien des batailles un soldat heureux sera le premier roi de la république de Washington. »

V.

En ce même temps on jugeait l'affaire Fieschi aux assises patriciennes du Luxembourg; affaire presque oubliée aujourd'hui : les jeunes hommes de vingt-quatre ans ne la connaissent que par l'histoire; modeste connaissance! C'est pourtant une chose de cet hier qu'on nomme 1835.

Ce procès dura quinze jours. Chaque matin, au Louvre, on demandait à M. de Choiseul quelques détails sur la séance de la veille, et il répondait en quelques mots dont la finesse se dérobait sous la vulgarité de la forme; ceux-ci, par exemple :

« Vous avez lu cela ce matin dans les journaux. Le compte rendu est exact. Fieschi paraît très-content, très-satisfait. »

Et, après avoir dit cela, il laissait tomber la conversation sur un autre sujet; on avait beau vouloir le ramener au Luxembourg pour obtenir quelques-uns de ces détails échappés aux procès-verbaux, le duc s'obstinait toujours dans une réserve très-significative pour ceux qui le connaissaient bien. Ce n'était pas la réserve matoise du diplomate, qui vous regarde dans vos yeux pour vous prévenir qu'il est très-fin : c'était une bonhomie admirablement bien jouée, sous laquelle on ne voyait aucune arrière-pensée malicieuse quand on n'était pas averti. Dans la haute position que M. de Choiseul occupait, il ne lui semblait pas permis d'exprimer, chez lui, devant de nombreux convives, la désapprobation formelle d'un fait politique ou d'un acte du gouvernement; mais, à propos de ce fait ou de cet acte, il laissait tomber de sa bouche, avec une exquise nonchalance aristocratique, certaines paroles bien choisies qui amenaient l'entretien sur un terrain où la muette tolérance du gouverneur du Louvre ne bâillonnait jamais l'opposition.

« Ah! disait une voix, Fieschi paraît très-content, très-satisfait? »

Le duc inclinait légèrement la tête, sans regarder l'auteur de l'observation, et annonçait que l'*Andromède* de Puget ne tarderait pas à rejoindre au Louvre le *Milon crotoniate* du même sculpteur.

Aussitôt M. Duperray, qui était parti avec sa verve pour parler sur le *contentement* de Fieschi, ricochait dans le sillon adroitement ouvert, et disait :

« Ah! voilà une chose que je verrai avec plaisir! l'*Andromède* au Louvre. Quelle idée de mettre des chefs-d'œuvre de marbre dans les jardins de Versailles, parce qu'il y en avait dans les jardins grecs et romains! Mais il y avait un soleil à Rome et à Athènes pour chauffer ces pauvres statues et les conserver! Louis XIV avait beau prendre le soleil pour emblème, on ne se réchauffe pas avec un emblème! Des tritons de bronze, à la bonne heure! des Neptunes et des Amphitrites d'airain massif, je les admets; on peut les saupoudrer de neige ou les noyer de pluie, ces dieux ne péricliteront pas sous leur épiderme de métal! Mais une pauvre Andromède toute nue, en chair de Carare, exposée au cinquante-cinquième degré de latitude sur un piédestal! voilà de la cruauté stupide! On ne doit mettre que du bronze dans les jardins du Nord, ou des statues contemporaines et académiques dont on veut se débarrasser.

— Eh bien! reprenait M. de Choiseul, nous allons mettre Andromède à l'abri; il y aura même un poêle dans son salon.

— Elle en a besoin, poursuivait Duperray : voilà deux siècles qu'elle grelotte sur un piédestal. On a eu plus de compassion pour l'Hercule crotoniate. Voilà ce qui m'étonne et ce que je n'explique pas. Le Milon était vigoureux, comme son original, qui tuait un taureau d'un coup de poing; il était occupé sur son piédestal à se débattre contre un lion, exercice échauffant : on pouvait à la rigueur le laisser dans les jardins de Versailles. Mais cette pauvre Andromède, enchaînée au bord de la mer, sur un roc, les pieds rongés par la mousse et les colimaçons, attendant depuis deux siècles un Persée libérateur! Ah! je ne pardonnerai jamais cette cruauté à Mme de Maintenon, éditeur res-

ponsable de Louis XIV ! Enfin, le mal va être réparé ; n'en parlons plus. Le Français est vif et léger ; mais il lui faut deux cents ans de réflexion pour réparer une sottise ou une injustice. »

Une voix ennemie d'Andromède se levait alors en demandant s'il y avait séance à une heure au Luxembourg pour l'affaire Fieschi.

Le duc faisait un signe affirmatif, et disait à M. Duperray :

« Votre système commence à s'appliquer au jardin des Tuileries : les bronzes mythologiques et historiques y seront bientôt en majorité.

— Je n'ai pas compté les votants, disait Duperray, mais il me semble que la minorité du marbre est encore très-majeure aux Tuileries. Les statues de Coustou, de Coysevox et d'autres marbriers vulgaires y ont bien souffert. Le Méléagre fait pitié à voir ; les Hercules ont maigri à vue d'œil ; Daphné se désespère de n'être pas changée en laurier, et le pieux Énée regrette le chaud incendie de Troie ; Lucrèce remercie Tarquin ; les quatre Saisons ressemblent à quatre Hivers ; les nombreux lions grelottent comme des chiens.

— Et Spartacus ? dit une voix.

— Ah ! reprit Duperray, celui-là est, de toute manière, très-mal placé dans le jardin des rois. C'est un dangereux anachronisme de marbre. Pourquoi ce chef-d'œuvre de Foyatier n'est-il pas dans la famille romaine du Louvre ? Quelle idée saugrenue de mettre cet inventeur de la guerre sociale devant Louis-Philippe ! J'en parlerai demain à M. Guizot, qui a des raisons pour ne pas aimer Spartacus.

— A propos de Spartacus, dit M. de Pradt, vous devriez bien me conduire, cher duc, à la séance de Fieschi d'aujourd'hui.

— Je veux bien, dit le duc.

— Ah ! je retiens une stalle aussi, moi, dit Duperray.

— Je puis disposer de trois places aujourd'hui, ajouta M. de Choiseul.

— Il me semble, mon cher duc, reprit Duperray, que vous

avez remarqué une certaine satisfaction chez cet abominable Fieschi... Du moins j'ai cru entendre tout à l'heure...

— C'est possible, interrompit le duc... Oui, je crois avoir dit quelque chose dans ce genre... sans trop d'intention... Mais, l'autre jour, je passais avec vous et M. de Giambone sous les arcades de la rue de Rivoli, et nous avons été interrompus par le maréchal Lobau tout juste au moment où vous me parliez d'un autre système sur les statues des Tuileries... Rappelez-vous!

— Ah! oui, j'y suis, dit Duperray... Oui, les statues des Tuileries ont leur bon côté, pour la rue de Rivoli... C'est même un privilége exorbitant et exclusif pour cette rue, privilége renouvelé des Grecs. Lorsque les femmes athéniennes imploraient la protection de Lucine, déesse de la maternité, elles étaient obligées par une loi de se promener dans les jardins publics, tous peuplés de belles statues d'Apollon, d'Hercule et de Bacchus indiens. Aussi rien n'était beau à voir comme les enfants athéniens. Les Parisiennes de la rue de Rivoli ne se doutent pas qu'elles ont hérité du même privilége. Certainement aucune loi ne les oblige à se promener, dans le mois de Lucine, au jardin des Tuileries; mais l'instinct maternel leur fait traverser la rue, et elles vont respirer l'air et la verdure sur les pelouses de l'Olympe voisin. Aussi, le résultat est le même qu'à Sparte. Entrez dans la première maison de la rue de Rivoli, et vous verrez des Méléagres, des Spartacus, des Apollons de douze ans qui jouent au cerceau. Pour établir une égalité parfaite dans les sculptures de Lucine, il faudrait mettre de belles statues dans les douze arrondissements; on enrichirait, ou du moins on ferait vivre les nombreux sculpteurs français, et Paris aurait des générations plastiques d'Athéniens. J'ai remarqué l'effet contraire, et j'en fis part à un homme sérieux, qui a traité cela de paradoxe, comme de raison; j'ai remarqué, en 1829, que les cent cinquante représentations de *Jocko*, à la Porte-Saint-Martin, avaient gratifié Paris, trois ans après, d'une collection infinie de jeunes jockos des deux sexes gambadant, en été, sur les portes de leurs maisons, sous les yeux des célibataires railleurs.

— Oh! quant à ceci, dit un capitaine de la garde nationale du poste du Louvre, je puis l'affirmer! J'ai connu deux jeunes ménages de la rue Bourg-l'Abbé qui ont vu le fameux Mazurier dans *Jocko*, et si vous voyiez leurs enfants!... non, j'aime mieux que vous ne les voyiez pas.

— Cependant, poursuivit Duperray, j'ai observé que le danger des jockos et autres de la même espèce se neutralisent par de bons voisinages. Ainsi la rue de Rivoli ne craint rien. Le beau l'emporte généralement sur le hideux. Les Athéniennes voyaient des faunes sur leurs théâtres, et leurs fils ressemblaient à des Adonis. En sortant de chez Jocko, les spectateurs n'auraient eu rien à redouter pour leur progéniture, s'ils eussent traversé un de ces *promenoirs* dont parle Martial, où les statues étaient si nombreuses que les débiteurs s'en servaient comme échelons d'éclipses pour éviter les yeux de leurs créanciers.

— Oui, dit M. de Jouy, à Arles, sous l'empereur Gallus, il y avait un de ces *promenoirs* peuplés de belles statues.

— Aussi, poursuivit Duperray, les Arlésiennes sont encore aujourd'hui citées pour leur beauté. L'influence du *promenoir* romain continue. Avec ce système, arrivons au jardin des Plantes de Paris : il y a beaucoup à faire là, et on ne fera rien, toujours à cause des prochaines élections. Ce jardin est très-aimé du peuple voisin. Le quartier Mouffetard trouve là son jardin des Tuileries. La foule y abonde, le dimanche surtout. S'il n'y avait dans ce jardin que des lions, des tigres et des aigles, le danger n'existerait sous aucune forme pour les mois de Lucine; mais il y a une émouvante collection de monstres, depuis le mandrill jusqu'au rhinocéros, et toujours quelque vagues silhouettes de ces types se reflètent dans le daguerréotype de l'œil féminin et font souche pour l'avenir.

— Il faudrait donc beaucoup de statues au jardin des Plantes? dit un interrupteur statuaire.

— Oui, monsieur, continua Duperray; vous avez deviné ma conclusion... Il y a dans la bibliothèque du monument une statue de Buffon...

— Avec cette inscription, dit M. de Jouy : *Majestati naturæ par ingenium.*

— C'est du latin français, comme on en fait beaucoup officiellement, poursuivit Duperray.... Il y a encore la statue de Cuvier dans la salle de minéralogie; mais ces deux statues de savants sont insuffisantes pour neutraliser l'influence des mandrills, des rhinocéros, des chats-huants, des kangourous et autres monstres que la nature sème avec profusion pour amuser les habitants des déserts. Ce qu'il faudrait dans les belles allées de ce jardin, le voici : une succession de demi-rotondes échelonnées dans toute la longueur de ces allées superbes et abritant les images divines, fabuleuses, humaines, des protecteurs zoologiques, en costume de paradis terrestre plus ou moins mitigé.

— La liste serait longue, dit M. de Jouy; vous êtes obligé de commencer par Adam.

— Oh! je remonte beaucoup plus haut, poursuivit Duperray : je remonte à l'ange qui éteignit les flammes de la terre et prépara le règne des fleurs; puis les époux de l'Éden avant la chute, Cybèle ou Vesta, un spécimen plastique de l'âge de Saturne et de Rhée, l'âge d'or. Les trois saisons, l'Hiver exclu comme vieillard et comme hiver. Les cinq parties du monde, l'Aurore et la Rosée, Flore, Pomone, Zéphyre; une naïade, une hamadryade, Deucalion et Pyrrha, Psyché ouvrant la boîte de Pandore, Hygie, la déesse de la santé, Hébé versant le nectar, les trois Grâces antiques et une Parisienne moderne, quatre Grâces, Diane et Endymion, les neuf Muses, moins Clio, Virgile et Amaryllis, le poëte Lucrèce et son *alma Venus*, la vie de l'univers.

— Ce musée est fort riche, dit M. de Pradt.

— Mais il appauvrirait le budget des beaux-arts, dit un député.

— Ah! voilà toujours le *veto* parlementaire! s'écria Duperray. Eh bien! continuez à faire gambader des mandrills et rouler des hippopotames tous les dimanches devant les jeunes hyménées du douzième arrondissement, et vous verrez quel beau sexe nous léguerons à nos neveux!

— Tout cela, dit M. de Pradt, nous a bien éloignés de Fieschi... Le duc de Choiseul allait nous dire quelque chose de fort intéressant sur cet étrange criminel.

— Ah ! oui ! dit l'officier urbain, mes camarades et moi nous serions bien aises de rentrer au poste avec quelque chose de nouveau sur Fieschi. Dans les nuits de corps de garde, on épuise tous les sujets.

— Mais, dit le duc, vous lisez le journal du soir; il y a toujours huit colonnes sur le procès du Luxembourg. Avec huit colonnes on passe une nuit... Monsieur Duperray, votre théorie sur les musées en plein air est satisfaisante, mais ce n'est qu'une théorie.

— Donnez-moi deux millions, mon cher duc, dit Duperray, et ce ne sera plus une théorie.

— En effet, poursuivit le duc, il ne me semble pas juste de favoriser ainsi la rue de Rivoli au détriment du reste de la capitale. Si j'avais deux millions en portefeuille, je vous les donnerais. Deux millions ne sont rien lorsqu'il s'agit de faire vivre tous les sculpteurs de France et de transfigurer toute une population, depuis la Montagne Sainte-Geneviève jusqu'à Bercy; j'en parlerai au roi ce soir.

— Le roi vous dira que cela ne le regarde pas, reprit vivement Duperray. Le roi est absorbé par Versailles, comme Louis XIV, et Versailles n'a jamais sauvé personne et n'a jamais embelli Paris! Versailles nous a même pris douze statues colossales, qui se promenaient sur le pont Louis XV. Versailles nous aurait pris Sully, d'Aguesseau, Colbert et Molé, quatuor de légistes assis devant la chambre; mais ces légistes sont en plâtre, et dans leurs vastes oreilles les hirondelles font leurs nids. Cette considération a permis aux statues et aux hirondelles de ne pas changer de département. La maison de nos députés a des pénates d'argile, comme la chaumière dont parle le poëte latin; il ne s'agit pas de dire à chacun d'eux : *Aureus esto*, ce serait trop cher; mais le marbre est moins coûteux. Ainsi, comment voulez-vous que des députés qui se contentent de ces

quatre plâtres législateurs, et n'ont jamais demandé qu'on les pétrifie (les plâtres), votent deux millions pour le musée aérien du jardin des Plantes?

— C'est évident! dit un député sincère.

— Au reste, poursuivit Duperray, les députés, en exceptant les députés de Paris et plusieurs autres, ont peu d'obligeance financière pour la capitale, et cela est fort naturel, soyons justes; chacun d'eux aime son clocher et regarde de travers Notre-Dame. Ils devraient pourtant savoir que, lorsque Paris sera beau, calme et heureux, la province sera belle, calme et heureuse. Souvent Paris a pris l'initiative de la folie; mais s'il prend un jour l'initiative du bon sens, une admirable contagion circulera dans les veines de tout le pays.

— Ce n'est pas douteux! dit l'auditoire.

— Ma théorie paradoxale sur les statues en plein air, poursuivit Duperray, peut s'étendre encore plus loin, et avec un air de vérité plus évidente. Ainsi, l'égalité dans la respiration n'existe pas à Paris depuis les rois chevelus. Allez voir les ménages de la rue Guérin-Boisseau et ceux du faubourg Saint-Martin, et comparez. Vous trouverez deux peuples différents, deux races plus opposées que celles de Cham et de Japhet. Qui sépare ces deux races? un mur, la porte triomphale de Saint-Martin. On respire dans le faubourg de la Villette : on ne respire pas dans la rue Guérin-Boisseau.

— Et on paye relativement les mêmes contributions directes et indirectes dans les deux quartiers, dit M. de Pradt.

— On devrait donc jouir de la même respiration, continua Duperray : la rue Guérin-Boisseau, et tant d'autres, ne connaissent le soleil que de réputation; elles ne l'ont jamais vu. Quand le peuple de ces rues se mutine, les hommes d'État disent : « Il « n'aime pas les jésuites; il déteste les traités de 1815; il est « furieux contre M. de Villèle; il demande une revanche de Wa- « terloo; il est gêné par l'article 14 de la charte. Les hommes d'État se trompent. Ces raisons politiques sont des prétextes. Le peuple s'agite comme un fiévreux dans ses léproseries; il n'a

pas besoin de politique; il a besoin de bien-être, de respiration et de soleil.

— Toutes ces raisons ne sont point parlementaires, dit le député en souriant.

— L'heure du Luxembourg sonne au Louvre, » dit M. de Pradt.

On se leva, la voiture du duc de Choiseul était avancée dans la cour. J'eus l'honneur d'être le quatrième et d'accompagner M. de Pradt et M. Duperray au Luxembourg, où on jugeait Fieschi. L'énigme que le duc avait tenue sur notre tête allait enfin donner son mot.

VI.

Les spectacles gratuits sont toujours en grande faveur chez nous; les personnes aisées principalement ont, en général, le privilége d'avoir de bonnes loges de faveur au théâtre, et de bonnes places aux cours de haute et basse justice. En entrant au Luxembourg, nous trouvâmes une foule très-brillante, un public d'élite, et nos trois stalles me rappelèrent le balcon de l'Opéra. C'était la première et la dernière fois que j'entrais dans une salle d'assemblée délibérante, et j'apportais à cette foule blasée le visage épisodique d'un provincial ébahi.

On lira dans l'histoire ces lignes : « Le 29 juillet 1835, Fieschi fit éclater une machine infernale sur le passage de Louis-Philippe. Dix-sept personnes furent tuées, entre autres le maréchal duc de Trévise, et une jeune fille de seize ans, nommée Remy : l'assassin fut condamné à mort et exécuté. »

Nous lisons aussi dans l'histoire ancienne ces autres lignes : « Érostrate incendia le temple d'Éphèse, une des sept merveilles du monde : il fut condamné à mort et exécuté; une loi défendit de prononcer son nom. »

Au moins, ces derniers mots nous initient dans un secret antique, et nous font réfléchir sur le bon sens des magistrats

d'Éphèse. Leçon perdue, comme toutes les leçons que le présent s'avise de donner à l'avenir!

Comme il nous serait précieux aujourd'hui, le compte rendu détaillé du procès criminel d'Érostrate! Avec quel intérêt nous lirions les mémoires d'un Éphésien qui nous peindrait cet illustre criminel devant ses juges! et comme nous comprendrions mieux alors le sens profond du décret qui voulait couvrir de ténèbres le nom de cet incendiaire immortel! Les chroniques et les mémoires nous donnent la clef de bien des choses que l'histoire, ennemie des détails et annotatrice des faits accomplis, laisse dans une profonde obscurité.

Un quart d'heure après notre entrée au Luxembourg, M. Duperray me dit à voix basse :

« Comprenez-vous maintenant le mot et les réticences du duc de Choiseul? »

Je fis un signe affirmatif et j'ajoutai :

« Oui, le duc a raison, *Fieschi paraît très-content, très-satisfait.* »

Duperray, qui suivait ce curieux spectacle avec une attention que soixante ans de scènes révolutionnaires n'avaient pas altérée, ne laissa tomber qu'un mot, un nom; mais ce nom était celui de la situation : il renfermait tout un volume de philosophie politique : *Érostrate!*

Ceux qui n'ont pas vu ces assises du Luxembourg ne s'en feront jamais une idée. Érostrate ressuscitait sous un autre nom, et illustré d'un crime nouveau.

Fieschi était un de ces parias que la civilisation parisienne mêle à la foule sur ses trottoirs : il s'en allait, par estaminets et guinguettes, glaner des chargements de pipe, des primes de petits verres, des gratifications d'absinthe, des tronçons de cigares avariés. Son costume avait la prétention de faire croire à une primitive opulence dévastée par des malheurs industriels; il marchait sur des bottes à claire-voie; il portait un pantalon sans couleur classée en draperie; un habit ex-bleu, boutonné sous le menton et dissimulant l'absence du linge; un col de soie

éraillé, un chapeau défoncé par les pluies et rachetant par l'insolence de sa pose oblique les stigmates gluants de sa vétusté.

Sous cette enveloppe se cachait une organisation paresseuse et énergique, ambitieuse et insouciante, avec des penchants modérés pour le bien et des tendances fougueuses pour le mal; un de ces êtres humains ou inhumains qui démentent tous les systèmes de la physiologie, toutes les théories de la classification; une sorte d'anomalie vivante, qui ne paraît pas dangereuse parce qu'elle est reconnue impossible par les observateurs de cabinet.

Cet homme avait des passions vives, toujours aiguillonnées par la misère et par le voisinage des heureux. La débauche et la faim, ces deux mauvaises conseillères, criaient sans cesse à ses oreilles; il ne craignait ni de recevoir ni de donner la mort; un coup de stylet était facile à sa main; il logeait sur les rives solitaires du quai Valmy, espèce de Chersonèse Tauride parisienne, où la surveillance nocturne manque au crime : donc, par une belle nuit bien noire, Fieschi pouvait attendre quelque bourgeois sorti des drames du boulevard, le dévaliser et lancer son cadavre dans les eaux du canal Orfano. Eh bien, non! cette idée si simple ne pouvait venir à Fieschi. Il ne se sentait pas né pour commettre un de ces crimes vulgaires qui ensevelissent la mémoire d'un scélérat dans le greffe banal des cours d'assises et lui donnent pour juge un tribunal somnolent, des jurés anonymes et un public d'occasion. Érostrate n'aurait pas incendié une chaumière de l'île de Samos. Hasarder un crime grandiose dont le résultat heureux ou fatal sera la fortune ou l'illustration, telle était la pensée nourrie avec complaisance dans le cerveau de Fieschi. En lisant les séances des cours d'assises, il souriait de pitié devant les criminels stupides qui dévalisent un bourgeois attardé pour s'enrichir de sa bourse indigente et de sa montre de similor; mais quel feu d'enthousiasme brillait dans ses yeux, lorsqu'il lisait dans les gazettes l'histoire d'un sublime scélérat, qui, triomphalement posé devant ses juges, semblait les humilier du haut de sa future grandeur historique, et leur dire : « La

postérité se préparera demain à oublier vos noms, et elle se souviendra éternellement du mien ! »—« Comme il est beau, pensait-il, d'être le héros du jour dans cette grande ville de Paris, qui sait illustrer tous les noms qu'elle prononce ! Comme il est beau d'être le mot initiatif de tous les entretiens, d'occuper toutes les pensées, d'être rêvé par les femmes excentriques, d'avoir son portrait sur les boulevards, sa complainte légendaire, sa biographie en format d'Épinal, et son nom dans ce pandémonium populaire, plus brillant qu'un Panthéon ! Au fond, quelle vie est la mienne ? Est-ce vivre, d'ailleurs, ce que je fais ? Désirer toujours et jamais avoir ; regarder les heureux et pleurer sa misère ; passer devant les festins et mourir de faim et de soif ; traverser les joies des familles et rester dans son isolement ! Voilà l'intolérable ! Le travail me donnerait un peu de ce que j'envie ; mais ne travaille pas qui veut ; je ne sais rien faire ; je sais lire, voilà tout ; cela me sert à connaître les procès criminels. Oh ! vienne une bonne occasion de courir deux chances, celle de m'enrichir par le succès ou de m'illustrer par la défaite, et je suis prêt pour toutes les deux ! »

Les peuples, sans le savoir, donnent une prime d'encouragement à ces idées. Nous, par exemple, nous ignorons le nom du colonel qui, le premier, arrêta les Prussiens dans les défilés de l'Argonne, en 1792, et le nom de l'héroïque marin qui fit le glorieux lendemain de Trafalgar ; mais les noms de Mandrin et de Cartouche sont dans toutes les mémoires et sur tous les étalages des libraires en plein air !

Au fond des repaires alcooliques où il s'abritait de la pluie et du froid, Fieschi exerçait souvent sa fougue méridionale contre la tyrannie de Louis-Philippe, et laissait découvrir sous ses haillons l'étoffe d'un Brutus d'occasion, aux yeux de ses voisins muets et intelligents. Un jour, il se trouva un homme qui le prit au mot, et Fieschi, trop avancé dans ses hâbleries pour reculer, accepta ; et l'immense assassinat, l'hécatombe du boulevard s'accomplit.

En voyant fonctionner Fieschi à la barre du Luxembourg, on

devinait ainsi le caractère de ce criminel, et on avait le droit de blâmer ce mauvais système politique qui donnait satisfaction à l'orgueil de cet homme en le plaçant sur le piédestal de la solennité judiciaire, et en éveillant ainsi les mêmes convoitises de gloire immonde dans le cœur de ses pareils : la leçon des magistrats d'Éphèse était donc perdue, comme toutes les leçons données par les anciens, nos maîtres éternels et jamais écoutés.

Fieschi dirigeait les débats; il était superbe d'arrogance et d'aplomb; il parlait fort mal, mais, comme il parlait toujours, on pouvait croire qu'il parlait bien. Semblable à ces grands acteurs qui n'aiment pas les pièces d'ensemble et voudraient jouer un monologue en cinq actes, Fieschi n'avait pas l'air de soupçonner l'existence de ses complices, assis à côté de lui; il ne les regardait jamais; il ne leur adressait jamais la parole; il ne leur répondait pas; il se tenait à distance, il s'isolait; il voulait être le centre de tous les regards et ne partager sa gloire avec aucun subalterne. A tout propos, il disait emphatiquement *ma machine;* et il montrait à gauche sa propriété homicide, en la désignant par un geste arrondi et un regard paternel. Il développait des théories de Nemrod sur le tir au vol, le tir au repos, le tir au *jugé;* tous les priviléges de la défense lui étaient accordés; il pouvait dire, — je l'ai entendu, — en s'adressant à un côté de la chambre des pairs : *Si je tire sur un vol de canards, je suppose que vous êtes les canards, je dois tirer en éventail, comme cela, pour en abattre davantage.* (On riait.) Liberté de la défense! c'est un axiome de droit français. Un homme tue dix-sept personnes, en plein midi, dans un jour de fête; il pouvait en tuer deux cents, si Dieu n'eût fait un miracle; les pairs se rassemblent pour le juger; l'assassin les compare à des canards; il n'y a rien à dire; liberté de la défense, piédestal, illustration : cela durera quinze jours; quinze jours de fête pour un homme qui a mille fois songé sérieusement au suicide, qui regarde sa vie comme un fardeau, qui vient de la jouer sur une chance; qui passe d'un cloaque sous les lambris dorés du Luxembourg, cause familièrement avec les patriciens,

joue un premier rôle dans le plus émouvant des drames en action, excite la curiosité des hommes illustres et des jolies femmes, pérore sur un piédestal, interroge le président de la chambre des pairs, et redresse fièrement la tête, en songeant que l'Europe écoute ses paroles et tient ses regards fixés sur lui.

Érostrate de Samos a fait absolument la même chose; Fieschi l'a copié, mais instinctivement. Voyez comme certaines natures se ressemblent; vingt-cinq siècles n'ont pas changé l'esprit du mal et les fantaisies bouffonnes ou tragiques de l'orgueil humain! Érostrate sortit de son île, débarqua sur le rivage voisin, et promena sa misère à Éphèse, en rêvant une illustration quelconque. L'île d'Icare n'est séparée, dans la mer Icarienne, que par un détroit de l'île de Samos; il songea d'abord à son voisin et aïeul Icare, qui avait trouvé un moyen de passer à la postérité sur des ailes de cire; mais l'imitation lui répugnait; il voulait se créer un genre d'illustration. Trois villes, les plus rapprochées d'Éphèse, lui proposaient encore trois beaux modèles à imiter, Smyrne, Milet, Halicarnasse, patries d'Homère le poëte, de Thalès l'astronome, de Denys l'historien. Érostrate voulut être quelque chose de mieux. Il brûla donc le temple de Diane, et se garda bien de prendre la fuite, de peur de ne pas être arrêté. Un pareil crime se produisait pour la première fois; on fit donc au criminel l'honneur de le juger avec une pompe digne du temple d'Éphèse. Au jour fixé, les voyageurs arrivèrent de toutes les villes qui s'étendent du golfe d'Iasus aux frontières de la Mysie; le concours des curieux fut immense; on vint voir le procès d'Érostrate, et des vallons du mont Tmolus, et de la riche Mylasa, et de Magnésie, et d'Athymbra, qui bordent les rives du Méandre, et de toutes les îles de l'archipel voisin. Érostrate était fort joyeux de ce concours; il regrettait même de n'avoir pas brûlé la tombe du roi Mausole par-dessus le marché, et se réservait ce crime supplémentaire en cas d'acquittement.

Les juges, enfants de cette belle Ionie où la limpidité du ciel donne la clarté à l'esprit, ne se doutaient pas encore de la faute

qu'ils avaient commise en consacrant, à cause de l'importance du crime, la solennité du criminel. Le procès rendit la faute sensible à tous les yeux, et on trembla pour le sort des autres merveilles qui restaient debout dans le monde; on redouta la venue des scélérats plagiaires, les contrefaçons du crime, et les penseurs se recueillirent pour trouver un remède au mal.

Les incidents du procès confirmèrent toutes ces légitimes appréhensions.

Les juges voulurent connaître la pensée d'Érostrate, l'incendiaire du temple de Diane : on lui demanda s'il avait des griefs personnels contre cette déesse; s'il était jaloux d'Endymion; si son enthousiasme pour le soleil lui faisait mépriser la lune; s'il était architecte et jaloux; s'il désapprouvait le cumul des fonctions de la triple Hécate; s'il avait été blessé par un sanglier de Mysie au clair de lune; on épuisa toutes les questions, celles même qui nous paraissent étranges aujourd'hui, à cause de notre indifférence pour la lune. Érostrate répondit à toutes négativement, et s'acharna dans une réserve mystérieuse, comme fit plus tard Mme Manson, pour prolonger des débats si glorieux et si solennels. On fit des sacrifices à Diane chasseresse, à Phébé, à Hécate, en priant la triple déesse intéressée au procès de délier la langue d'Érostrate; le criminel garda son système; sa gloire grandissait à chaque séance; de nouveaux curieux arrivaient encore, *per amica silentia lunæ,* de Ténédos, d'Alexandrie, de Troade, du golfe d'Adramytte, de Lesbos, de Mitylène, des rives de la Propontide et de l'Euxin. Érostrate regrettait encore plus d'avoir fait si peu. Le pauvre ilote de Samos n'aurait pas échangé son incendie contre l'Iliade; jamais le poëte d'Achille et d'Ulysse n'avait fait autant de bruit dans le même pays. Chose inouïe, et croyable pourtant! les jeunes et belles Ioniennes, vêtues des riches étoffes de Milet, témoignèrent les plus vives sympathies à Érostrate, sans doute par jalousie contre Diane et par amour pour Apollon.

Enfin la clarté se fit dans la procédure, et il fut évident pour tous qu'Érostrate avait commis son crime uniquement dans le

but de faire parler de lui et d'immortaliser son nom. Alors une loi sage fut promulguée, sage dans son principe conservateur, mais qui devait rencontrer un écueil dans l'application. Il fut défendu, sous peine de mort, de prononcer le nom d'Érostrate, afin de dérober ce nom exécrable à la connaissance de l'avenir. Tous les chefs de famille commencèrent alors à répéter à leurs enfants cette phrase : *Ne prononcez jamais le nom d'Érostrate*, et ils le prononçaient. On s'abordait en se disant à l'oreille : *Ne prononçons pas le nom d'Érostrate, les dieux nous en préservent!* A son lit de mort, le père disait à ses fils : *Au nom des immortels, ne prononcez jamais le nom d'Érostrate.* Chaque génération, en s'éteignant, recommandait la même chose à la génération nouvelle, et c'est ainsi que le nom proscrit est arrivé jusqu'à nous, à cause de la loi qui l'anéantissait.

La sagesse antique avait l'heureuse habitude de se corriger lorsqu'elle commettait une faute. On assure que le colosse rhodien a été abattu, au moyen d'une excavation pratiquée sous le môle du port, par un imitateur d'Érostrate; cette fois, les juges de l'île des Roses ont instruit l'affaire à huis clos, et l'histoire nous apprend à tous que cette autre merveille du monde a été renversée par un tremblement de terre. Érostrate II a manqué son coup. Chez nous, la philosophie, l'observation et l'expérience ne sont jamais entrées dans les cerveaux exclusivement politiques. Si en 1847 un autre Fieschi eût encore épouvanté Paris d'un crime érostratique, on lui aurait encore accordé la satisfaction de quinze jours de piédestal solennel. D'ailleurs, Fieschi, après 1835, n'a-t-il pas trouvé des imitateurs en miniature? Et ces petits plagiaires ont-ils fait changer la jurisprudence de l'époque? non. Trois Érostrates auraient brûlé, en 1847, les Tuileries, le Louvre et le Luxembourg, et ils auraient tous été perchés triomphalement sur le stylobate de la chambre des pairs. Est-ce que ces hommes d'État pouvaient se tromper? leur cataracte politique n'a pas même trouvé un oculiste dans le coup de foudre de 1848!

VII.

« On a fait de la politique la vie de la France, disait un jour Duperray, et c'est un grand malheur ! Lorsque, dans une nation, les arts, les lettres, les sciences, deviennent secondaires et sont couverts par les bruyantes voix des partis, la nation touche à sa décadence et à l'abrutissement. Le parlementarisme a été inventé dans la tour de Babel. »

Une grande question d'art était à l'ordre du jour de nos réunions du Louvre. M. de Choiseul, qui avait la haute main dans la direction de l'Opéra, avait invité Habeneck, et la présence de ce grand artiste exilait cette fois les questions du domaine de la politique et de l'histoire.

Habeneck était un Allemand-Français, doué d'une forte tendresse pour les chefs-d'œuvre de la grande école italienne. Cette organisation mixte, ou pour mieux dire complète, mettait les interlocuteurs à leur aise ; on pouvait faire devant lui de l'éclectisme musical, louer Beethoven, Mozart, Rossini ou Bellini, les fugues de Bach ou le plain-chant grégorien ; Habeneck écoutait tout et ne murmurait pas comme un violoncelle organisé ou un musicien voué exclusivement au dieu du mont Adule ou à sa femme, la naïade du Rhin.

Habeneck avait des états de service à faire envie à un général allemand ; il avait mis au monde Beethoven ; l'Allemagne bégayait encore l'admirable langue de ce maître, lorsque l'armée de notre Conservatoire entonna la symphonie en *ut mineur,* dans ce glorieux concert où Habeneck enleva toute la salle à la pointe de son archet. Ce jour-là, Beethoven fut naturalisé Français ; ses symphonies se vulgarisèrent comme des chansons, et jamais elles n'ont trouvé dans le monde de plus vaillants interprètes, une plus merveilleuse traduction. C'est encore Habeneck qui a puissamment contribué pour sa part aux succès des chefs-

d'œuvre révélés sur notre première scène lyrique dans une période de vingt ans. Il est mort à la tête de sa glorieuse armée, sur le champ de bataille de l'orchestre; il n'a point de statue; il n'en aura jamais; c'est bien le moins de donner en passant ce souvenir à cet illustre général oublié.

La discussion était vive. Habeneck soutenait toujours qu'il y aurait beaucoup de facilité à faire pour l'Opéra ce qu'on avait fait pour le Théâtre-Français.

« Mon cher Habeneck, dit Duperray, rien n'est facile avec une chambre. L'art, c'est de l'argent. Trivulce disait qu'il fallait trois fois de l'argent pour faire la guerre; chose inutile, la guerre! il n'en faut qu'une fois pour faire de l'art; chose utile, l'art!

— Je ne comprends pas trop, dit M. de Choiseul, la nécessité d'une subvention extraordinaire.

— Vous allez le comprendre, cher duc, dit Duperray. Voici le plan proposé, résumons la question. On joue en ce moment à l'Opéra des chefs-d'œuvre, c'est incontestable. Mais avant ces chefs-d'œuvre, il y en avait d'autres, et ceux-là on ne les joue plus, on ne les jouera jamais; l'Opéra est un théâtre de vivants. Ce n'est pas un mal; j'aime assez les vivants, il faut même qu'ils vivent; il ne faut pas les tuer avec les morts, ce qu'on fait quelquefois; mais les grands musiciens morts ne doivent pas être tués par les vivants. Tout peut s'arranger.

— Avec de l'argent, dit Habeneck.

— Est-ce qu'il y a une autre manière d'arranger les choses? poursuivit Duperray; toute la question est là. Si M. de Choiseul appelle demain au Louvre M. Duponchel, et s'il lui dit: « Vous « devriez monter *Armide, Orphée* ou la *Vestale*, » M. Duponchel reculera comme un homme devant une tuile qui tombe; M. Duponchel répondra ceci: « Monsieur le duc, je suis un industriel; « j'ai une responsabilité de commerce. Un directeur d'Opéra est « sujet à Clichy comme un épicier. Je fais dix mille francs de re« cette avec *Robert le Diable*, la *Muette*, la *Sylphide*, la *Fille du « Danube*, la *Révolte au sérail;* avec *Armide* et *Orphée*, je ferai

« six cents francs. Imposez-moi deux ou trois chefs-d'œuvre de « Gluck, et je suis ruiné dans six mois. »

— C'est évident, dit Habeneck.

— Mais, dit M. de Choiseul, au Théâtre-Français, on joue tout le vieux répertoire contemporain de Gluck, et même antérieur.

— Ah! voilà où je vois une anomalie! poursuivit Duperray, et nous devons chercher le remède. Il est très-facile de monter une comédie en cinq actes du vieux répertoire; cela ne coûte presque rien : mais il en coûte énormément pour monter *Orphée* avec toute la pompe convenable. L'Opéra ne doit pas lésiner; il doit faire pour Gluck ce qu'il fait pour Meyerbeer. Malheureusement, Gluck ne lui rendra jamais ce que lui rend Meyerbeer : il faut donc que le gouvernement paye à ses frais la glorieuse exhumation des chefs-d'œuvre anciens.

— Alors, dit M. de Choiseul, vous ne trouvez pas la subvention actuelle suffisante?

— Non, si vous voulez faire pour l'Opéra ce que vous faites pour la Comédie-Française. Les frais de l'Opéra sont énormes et hors de toute proportion avec les dépenses de la Comédie-Française. Un directeur, pour joindre les deux bouts, ne peut sacrifier aucune recette à des caprices d'art, à des tentatives de fantaisie, pas plus qu'à de glorieuses reprises de chefs-d'œuvre inhumés.

— Mais pourquoi supposez-vous, dit une voix, que la reprise de la *Vestale*, par exemple, *ne ferait pas de l'argent?* pour nous servir de cette expression juste mais triste.

— Je ne suppose pas, j'affirme, dit Duperray; demandez à Habeneck.

— Il a raison, dit le maître, *la Vestale ne ferait pas le sou.*

— Comment! s'écria M. de Giambone, cette *Vestale* qui a soulevé Paris et la province, qui a eu deux cents représentations, qui a fait la gloire de Mme Branchu, qui a mérité le prix décennal, qui a été honorée de deux parodies, cette *Vestale* ne ferait

plus le sou aujourd'hui! Et pourquoi? voyons, pourquoi? Est-ce un chef-d'œuvre, oui ou non?

— C'est un chef-d'œuvre, dit Habeneck; il y a d'admirables récitatifs. Au premier acte, un beau duo, un superbe chœur de triomphe, un magnifique chœur de vestales; tout le second acte est magnifique. Le troisième renferme encore de très-belles parties, le chœur funèbre surtout. Les airs de danse, faits de main de maître, sont classiques, et on les exécute tous les jours encore dans les exercices d'élèves.

— Eh bien! dit Duperray, malgré tout cela, vous ne feriez pas deux recettes aujourd'hui. C'est contre toute espèce de logique, je l'avoue, mais il n'y a pas de logique dans le flux et le reflux du public; le public des théâtres semble affilié à une immense franc-maçonnerie, qui se fait par signes de courtes confidences sur toute la ligne des boulevards. On va voir une pièce ou on reste chez soi, selon que les signes maçonniques disent d'aller ou de rester. Souvent on court au mauvais et on délaisse le bon, en sens inverse de la direction donnée par les journaux. Les signes maçonniques opèrent. On a mis l'ongle du pouce sur le nez ou sur le cœur; qui sait? personne ne connaît le public! nous n'en sommes pas membres, nous; personne de connu n'appartient au public. C'est une corporation pleine de mystères, une intelligence céleste ou un monstre que Buffon n'a pas classé. Le public est un peuple à part au milieu du peuple. Le public regarde passer le peuple dans les révolutions; il achète les gravures de la Bastille, mais il ne la prend pas. On a sondé la profondeur du cœur de l'homme, le cœur du public, jamais. Addison, La Bruyère, La Rochefoucauld, Honoré de Balzac; qui ont tant sondé, ont été sondés par le public, et ne l'ont pas connu. Très-souvent le public accomplit une chose juste : il donne un triomphe à *Robert le Diable* ou à la *Muette;* puis il laisse tomber *Guillaume Tell*[1], *Moïse* et le *Siége de Corinthe.*

1. Cette scène du Louvre est antérieure à 1837, c'est-à-dire aux débuts de Duprez, auquel on doit la glorieuse exhumation du *Guillaume Tell* complet. On jouait un acte de ce chef-d'œuvre, comme lever de rideau.

Pourquoi? Ah! demandez-le à Protée, quand vous l'aurez enchaîné, comme fit le pasteur virgilien!

— Et pourquoi, s'écria fougueusement M. de Giambone, pourquoi, si vous n'avez pas enchaîné Protée, connaissez-vous ses secrets au point de dire qu'il n'irait pas à la reprise de la *Vestale?*

— D'abord, dit M. Duperray, parce que c'est une reprise : le public n'aime pas les reprises; parce que la *Vestale* a trois actes : le public en demande cinq aujourd'hui; parce que l'intrigue n'est pas compliquée : le public aime les labyrinthes dramatiques; parce qu'il y a des Romains dans la *Vestale:* le public n'admet les Romains qu'en tragédie. *Guillaume Tell* n'a pas réussi, parce qu'il y a des Suisses, des soldats habillés en valets de carreau, des chalets, un tyran orné de plumes et une pomme. Le public n'aime rien de ces choses-là. Il les aimera peut-être un jour. Le fils d'un public ne pense pas souvent comme son père. A la première de *Guillaume Tell,* lorsque Gessler fit retentir cet alexandrin normand :

Sur la tête du fils qu'on place cette pomme,

un éclat de rire immense couvrit la musique de Rossini; toutes les lorgnettes se braquèrent sur cette pomme pour la juger. La pomme perdit le chef-d'œuvre, comme elle avait perdu le paradis terrestre et Ilium. Les pommes n'en font jamais d'autres; allez prévoir que le public laissera tomber Rossini pour une pomme! Voilà pourtant le public!

— Pourquoi le public n'aime-t-il pas les reprises? demanda M. de Choiseul.

— Parce qu'une reprise n'est pas une nouveauté, dit Duperray. Le public consent à payer 40 francs pour une loge, 6 francs de fiacre pour l'aller et le retour après minuit, deux paires de gants pour lui et sa femme, deux glaces au foyer, une collerette, une garniture de chapeau, une paire de souliers de satin frais, une visite de coiffeur, enfin tous les frais énormes d'une soirée d'Opéra, à condition qu'il verra un ouvrage dont tout le monde

parle, que tout le monde admire, et dont personne ne s'occupait le mois dernier. « Avez-vous vu *Robert?* — Oui, j'ai vu *Robert;* « c'est superbe! il y a des religieuses qui dansent très-bien; la « supérieure a une croix. Elles sont couchées sur des tombeaux; « il y a un clair de lune comme à la Place-Royale; le diable vient, « leur dit: *Levez-vous!* elles se lèvent. Les chevaliers jouent au « passe-dix. Il y a une église avec des lampes et un curé. La trappe « s'ouvre, avec des flammes; le diable tombe dans l'enfer. C'est « très-beau!... » Cette analyse isolée donne trois publics au théâtre le lendemain. Cela se gagne de proche en proche. C'est une nouveauté. Les reprises n'ont pas le même avantage. On dit: « La « *Vestale!*... Oui, mon père m'en a parlé quand j'étais enfant. On « enterre une femme qui a laissé éteindre le feu, et son amant la « délivre... » Ainsi tout le monde connaît la *Vestale*, à cause de son père; on n'en parle pas: à quoi bon aller la voir? Et puis personne ne peut remplacer Mme Branchu! les pères ont cité Mme Branchu jusqu'à leur dernier jour. On ne chante plus comme cela aujourd'hui. Lainez et Laïs ont été les derniers chanteurs de Paris; à leur époque, on venait exprès de la province pour entendre le premier coup d'archet de l'ouverture de la *Caravane*. Ce coup d'archet ébranlait la salle. Il n'y a plus de coups d'archet comme cela; les pères l'ont entendu. Heureux pères! ils ont toujours entendu ce qu'il y a eu de mieux. Les fils viennent toujours trop tard. Regrets stériles! le passé est toujours supérieur au présent; les anciens sont toujours des géants, les nouveaux toujours des nains. Quel malheur que personne n'ait jamais pu être son père!

— Vous conviendrez pourtant, dit M. de Choiseul, qu'il y a encore beaucoup de vrais amateurs qui voudraient voir la *Vestale*, même sans Lainez, Laïs, Derivis et Mme Branchu.

— Et c'est précisément pour ceux-là, dit Duperray, que je voudrais voir toutes les reprises des chefs-d'œuvre, et payées par le gouvernement. Paris est encore la ville du monde où on trouve le plus grand nombre de connaisseurs intelligents en matière d'art. Ceux-là, par malheur, ne peuvent enrichir un

théâtre, mais ils peuvent enrichir l'art, ce qui vaut mieux. C'est pour eux surtout que les reprises seraient nécessaires. Nos vieux grands maîtres de mélodie et de chant sont dignes encore d'être écoutés. Il y a grand profit pour les élèves. Ensuite, qu'il serait curieux de suivre la marche triomphale de l'art, depuis *Castor et Pollux* jusqu'à *Robert le Diable!* Quelle émouvante filiation de chefs-d'œuvre! et comme il serait bien employé, l'argent consacré à nous exhiber, sur la noble scène de l'Opéra, toutes les merveilles françaises, qui commencent à Lulli et finissent à Aubert!

— C'est incontestable, dit Habeneck; il y aurait plaisir et profit pour tout le monde dans l'exécution de cette idée.

— Mais j'irai plus loin, continua Duperray. Le public, comme je le disais tout à l'heure, se trompe quelquefois; mais les vrais connaisseurs en musique ne se trompent jamais. Il faudrait donc que le gouvernement prît en considération l'avis des grands connaisseurs et réparât les injustices du public, lequel finirait par être de l'avis des grands connaisseurs. Ainsi, mon cher Habeneck, que pensez-vous de *Guillaume Tell?*

— C'est un chef-d'œuvre! dit le maître.

— Eh bien! reprit Duperray, ce chef-d'œuvre a fait huit cents francs à sa douzième représentation. On l'a réduit à trois actes, puis en deux, puis en un, pour amuser les banquettes. Trois sacriléges... Que pensez-vous de *Moïse?*

— Un chef-d'œuvre inouï, répondit Habeneck.

— Bon! poursuivit Duperray; ce chef-d'œuvre inouï s'est arrêté tout court à sa seizième représentation. Le troisième acte est resté pour amuser le lever du rideau... Que pensez-vous du *Siége de Corinthe?*

— Un chef-d'œuvre inconnu, dit Habeneck.

— Et de trois! reprit Duperray; ce chef-d'œuvre inconnu vient d'être repris. Rossini en personne avait dirigé les répétitions. L'Opéra s'est mis en frais de décors et de costumes. On l'a joué trois fois. Le public n'aime pas Corinthe; et, comme on le disait à la troisième, *il n'a pas été permis aux omnibus d'aller*

à Corinthe, *non licet omnibus adire Corinthum*. Rossini est parti pour Bologne, en secouant la poussière des coulisses, et il a bien fait... Et vous verrez que bientôt on rencontrera des gens naïfs qui vous diront : « Ah çà! pourquoi Rossini ne tra- « vaille-t-il plus? » Cette candide demande va se perpétuer à l'infini. Vous comprenez donc qu'on doit même faire, pour certains chefs-d'œuvre contemporains, ce que nous conseillons pour Lulli, Gluck, Piccini, Sacchini et d'autres. Quant à moi, si j'étais riche, je donnerais volontiers cent mille francs à M. Duponchel pour me donner la reprise d'*Adèle de Ponthieu*.

— Ah! dit Habeneck, voilà un opéra que je ne connais pas!

— C'est étonnant, dit M. de Choiseul.

— Demandez à M. de Giambone, reprit Duperray; nous avons vu ensemble la première représentation.

— Et nous *étions jeunes et superbes!* dit M. de Giambone.

— Il cite toujours Voltaire, lui, continua Duperray. *Adèle de Ponthieu*, de Piccini, a été jouée pour la première fois en 1781, le jour de la naissance du Dauphin. C'était la *haute-contre* Legros qui chantait : on n'avait pas encore inventé les ténors. Il y a dans cet opéra des mélodies ravissantes; je vous les recommande, mon cher Habeneck; faites une fouille dans les catacombes de la bibliothèque du Conservatoire.

— Comment donc! dit Habeneck, c'est mon devoir; mais je ne vous promets pas de faire reprendre *Adèle de Ponthieu* à l'Opéra.

— Oh! dit Duperray, nous ne sommes pas si exigeants.

— Maintenant, dit M. de Choiseul en se levant, où est l'obstacle?

— L'obstacle, reprit Duperray, M. de Trivulce vous l'a déjà nommé; mais de son temps, le roi de France savait d'un mot renverser l'obstacle; et aujourd'hui nous avons la chambre des députés : allez leur demander cinq cents francs pour ressusciter Gluck, Lulli et Sacchini, ils vous répondront que les contribuables ne doivent pas payer les folies aristocratiques de l'Opéra... C'est bien, messieurs les députés, continuez à nous donner vos

barbarismes à l'eau sucrée, étouffez la musique sous vos coups de sonnette, et vous verrez où nous irons, quand nous serons suffisamment ennuyés. L'ennui a créé Attila. »

VIII.

On croyait avoir épuisé la discussion sur une question d'art aussi importante; mais les discussions n'ont jamais de fin, voilà leur mauvais côté. Deux hommes placés dans une île déserte, l'un soutenant que les vagues de la mer ont quinze pieds de hauteur au 75e degré de latitude nord, l'autre qu'elles n'en ont que dix, discuteraient cette question d'hydrographie marine toute leur vie, et celui qui survivrait à l'autre irait tous les jours sur la tombe de son ami pour lui jeter quelques fleurs en lui disant : « Oui, les vagues ont quinze pieds ! » Si cette discussion sur la hauteur des vagues a trouvé une fin, chez nous, en 1846, dans les recueils savants, c'est qu'il y avait des auditeurs et des témoins, lesquels se sont écriés : « Oh ! ceci commence à devenir intolérable d'ennui ! Laissez-nous tranquilles avec vos vagues ! » Sans cette interruption officieuse, la dispute durerait encore, durerait toujours, et nous ne serions pas fixés sur la hauteur de quinze ou dix pieds. La Sagesse a écrit : « Dieu a livré le monde aux discussions, » et c'est fort heureux. L'âge d'or a été très-court, parce que tout le monde était d'accord. L'ennui a mené l'homme au déluge. Deucalion et Pyrrha, seuls habitants du monde, ont compris la faute des Agedoriens; ils se sont mis à se disputer tout de suite, l'un jetant des pierres derrière lui, l'autre devant. Cette contradiction a repeuplé l'univers, nous dit le génie de la Fable, ce seul véridique historien.

Ce même jour, après déjeuner, on passa dans la salle de billard, et, comme nous traversions le vestibule, M. Duperray aperçut à travers le vitrage M. de Jouy qui passait dans la cour

du Louvre, pour se rendre sans doute à la bibliothèque, dont il était le conservateur.

« Bon, me dit-il, voilà l'auteur du poëme de la *Vestale* qui nous a fait faux bond aujourd'hui. Je vais le faire arrêter. »

Et Duperray prit à part mystérieusement les deux officiers de la garde nationale du poste voisin, nos convives habituels, et leur dit :

« Vous voyez bien ce superbe vieillard qui passe : courez à lui et amenez-le ici. C'est un député de l'opposition extrême gauche, et le gouverneur du Louvre vous ordonne de l'arrêter, mais très-poliment. »

Les deux naïfs officiers ouvrirent de grands yeux et murmurèrent les mots de liberté individuelle et de constitution. M. Duperray leur lança un regard d'aigle de 1789 et leur fit signe d'obéir. M. de Jouy fut donc arrêté, et arriva au Louvre en riant aux éclats. Les deux officiers riaient beaucoup aussi, mais sans savoir pourquoi. Le rire est contagieux.

« Pendez-vous ! lui dit Duperray; nous venons de nous battre pour votre fille, et vous n'y étiez pas !

— Ma fille ! dit M. de Jouy; laquelle ?

— Madame Licinius, enterrée de son vivant pour le plus grand des crimes qu'on puisse commettre en hiver, a dit M. Méry, celui de laisser éteindre le feu.

— Ah ! s'écria M. de Jouy avec un accent paternel, vous me faisiez l'honneur de parler de cette pauvre oubliée ! de ma *Vestale !* Elle a été enterrée aussi par l'Opéra !

— Justement ! poursuivit Duperray; c'est sa seconde inhumation qui nous occupait. Y a-t-il dans l'administration des pompes funèbres un article qui s'oppose à l'exhumation des opéras ?

— Non, dit M. de Jouy, et je suis en instance auprès de l'Opéra depuis neuf ans, non-seulement pour la *Vestale*, mais encore pour *Fernand Cortez*.

— Et que vous répond l'Achéron de la rue Lepelletier, mon cher de Jouy ?

— Il est plus avare que l'autre : *il ne rend jamais sa proie;*

il n'a jamais rendu Eurydice. Le premier Achéron l'avait rendue une fois, c'était beaucoup.

— Et quelle raison vous donne le nautonnier du Styx de l'Opéra?

— Il dit que les morts ne rendent pas une obole à la caisse du Styx.

— Et que pensez-vous de cette opinion du Styx, vous, monsieur de Jouy, amour-propre de père à part?

— Je suis, moi, de l'avis d'Orphée : je pense que les lyres harmonieuses retirent les morts des tombeaux et adoucissent les tigres, les lions et les administrations.

Dictus ob hoc lenire tigres rabidosque leones.

— Vous voyez, dit Duperray, que le poëte latin qui a fait ces beaux vers sur les lions et sur les tigres ne parle pas des administrations.

— Les administrations, reprit de Jouy, sont une invention moderne. Le premier théâtre a été bâti à Athènes 562 ans avant Jésus-Christ; on y joua une sorte d'opéra intitulé *Agamemnon de retour*. Un siècle après, cet ouvrage était encore représenté, *comme lever du rideau*, par ordre des archontes, à Athènes, et des prytanes, à Corinthe. Pour donner aux amateurs une idée des progrès de l'art, les archontes et les prytanes payaient les frais des théâtres; il n'y avait pas d'administrations. La tragédie lyrique de *Prométhée* a été représentée au commencement du cinquième siècle avant Jésus-Christ : eh bien, cent ans après, *Prométhée* a été joué sur le théâtre de *Taorminum*, en Sicile, à la lueur des flammes de l'Etna; tous les frais, moins l'éclairage, étaient payés par le gouverneur de la Grande-Grèce. Le théâtre de Taorminum n'avait pas d'administration.

— Ainsi dans la Grande-Grèce, dit Duperray, la *Vestale* aurait été encore jouée en 1908?

— Certainement, dit M. de Jouy, puisque ma première a eu lieu en 1808, un siècle révolu.

— Et on ne la joue déjà plus en 1835, reprit Duperray.

— Et on ne la jouera jamais! ajouta de Jouy. A quoi sert donc de faire des chefs-d'œuvre en France? Je parle pour Spontini.

— Et nous parlons pour vous, nous, » dit M. de Choiseul.

M. de Jouy s'inclina et sourit.

Au reste, le poëme de la *Vestale* est le meilleur ouvrage de M. de Jouy, et il a été d'un très-grand secours au compositeur. Depuis la *Vestale*, si on excepte le *Siége de Corinthe*, *Stradella*, *Benvenuto Cellini*, *Lucie*, la *Favorite*, la langue du poëme lyrique a été fort négligée; on a tout sacrifié aux situations; le public entend toujours les mêmes choses : « A la souffrance, douce espérance, mon cœur s'agite, il bat plus vite, il s'élance et palpite, je tremble et soupire, funeste délire, mon cœur se déchire, fatal mystère, je tremble et j'espère, quel est ce mystère? ô destin contraire! ma flamme répond à sa flamme, d'où vient le trouble de mon âme, sèche tes larmes, calme tes alarmes! ah! quel plaisir! quelle fête! en ce beau jour s'apprête! extrême malheur, mortelle douleur, tes desseins perfides, tes coups homicides. » Il y a trente ans que le public entend cela, toujours en cinq actes; mais il y a toujours trois belles situations : Arthur se poignarde, Émilie s'évanouit; on ne se marie pas à la fin; il y a des pervers cachés dans l'ombre qui trament de terribles fins de quatrième acte; le compositeur s'inspire de ces belles situations et de ces méchants pervers. Cela suffit; le public est content.

On dit qu'on a fait de la très-belle musique sur ces *libretti;* cela est vrai; mais figurez-vous alors la musique qu'on aurait faite sur d'autres *libretti*. Il est incontestable que Spontini et Donizetti, sans les excellents poëmes de la *Vestale* et de la *Favorite*, auraient pu faire une belle musique, mais jamais les admirables chefs-d'œuvre que nous connaissons. Le *libretto* italien de *Norma* est un vrai poëme; on croirait entendre du latin d'Horace et de Tibulle : aussi voyez comme cette exquise poésie a servi le compositeur! Avec le *cœur qui palpite et qui s'agite*, et *la souffrance et l'espérance*, Bellini aurait sans doute pu faire quelque chose de bien, il n'aurait jamais fait *Casta diva*, —

Miro Norma, — *Vieni in Roma*, — *Norma di tuoi improveri*, et tous les chants de ce poëme divin qui excite toutes les tendresses du cœur et semble avoir épuisé le mélodieux vocabulaire de l'amour. Si le poëte qui a écrit, en se jouant, le merveilleux libretto d'*Esmeralda*, eût donné aux théâtres lyriques une douzaine de diamants de la même eau, la musique serait arrivée chez nous à une hauteur qu'elle n'atteindra jamais. Rossini même, ce géant de l'art, n'a pu donner son dernier mot français. Il lui a manqué la pléiade des sœurs d'*Esmeralda*, ou, à défaut, un poëme de Théophile Gautier, d'Émile Deschamps ou d'Alfred de Vigny.

Cette longue parenthèse fermée, rentrons au Louvre, où Habeneck ravit d'aise M. de Jouy, en lui faisant l'analyse détaillée des merveilles musicales et poétiques de la *Vestale* et de *Fernand Cortez*. En voyant Habeneck plongé dans la tristesse, M. de Jouy croyait que cet artiste germain allait lui faire une querelle d'Allemand sur sa *Vestale*. Qu'on juge de son bonheur, lorsqu'il entendit cette critique magistrale, qui était le meilleur et le plus décisif des plaidoyers en faveur de la reprise des deux chefs-d'œuvre de Spontini.

« Cependant, lui dit-il, mon cher monsieur Habeneck, vous ne parlez pas avec autant de chaleur devant l'administration, lorsqu'il s'agit de cette affaire d'art.

— Je suis chef d'orchestre, voilà tout, reprit Habeneck; je ne commande qu'à mes musiciens, et encore...? il y a certaines contre-basses qu'il est difficile de mettre à la raison.

— Après tout ce que vous venez de dire si bien, poursuivit de Jouy, je me crois très-fort. Voici mon raisonnement; dites-moi s'il est juste...

— Nous le croyons juste avant de l'avoir entendu, dit Duperray.

— Mais vous l'entendrez, reprit de Jouy : la *Vestale* a eu cent représentations à Paris; on l'a jouée des milliers de fois en province. Avec la *Vestale* j'ai acheté ma maison de la rue des Trois-Frères... Voilà donc un opéra qui a remué toute une génération;

que tous mes contemporains savent par cœur; qui n'a pas une ride, qui n'a pas vieilli d'une note, comme l'affirme Habeneck: eh bien! pourquoi voulez-vous que la génération actuelle abandonne aux banquettes un chef-d'œuvre tout neuf, un chef-d'œuvre que les jeunes gens et les jeunes femmes ne connaissent pas, et qu'ils admirent sur sa réputation?

— Nous persistons, dirent plusieurs voix en chœur.

— Je persiste aussi, dit Habeneck.

— Dans quoi persistez-vous? demanda de Jouy.

— A la troisième représentation, reprit Habeneck, on offrirait des billets sous le péristyle, et on n'en voudrait pas. Il n'y aurait pas deux cents francs de location.

— Et pour *Fernand Cortez?* demanda de Jouy.

— Ah! ce serait bien pire pour *Fernand Cortez!* dit Duperray.

— Et pourquoi?

— Parce que le public n'aime pas *Fernand Cortez*, reprit Duperray.

— Il l'adorait en 1812, s'écria de Jouy.

— Avec modération, mon cher de Jouy; le public n'aime pas à consacrer par le même enthousiasme deux chefs-d'œuvre consécutifs du même auteur. *Fernand Cortez* a eu un succès que j'appellerai militaire...

— Militaire! s'écria de Jouy.

— Oui, militaire, reprit Duperray avec calme.

— Mais je n'ai pas voulu faire un opéra militaire, reprit de Jouy avec feu; j'ai fait un opéra historique; je me suis servi de tout ce qu'il y a de bon dans les *Incas* de Marmontel; je lui ai même pris son *Champ des Ottomis*, qui n'existe pas sur la carte du Mexique; j'ai consulté l'histoire; j'ai lu l'histoire de Cortez par Antonio de Solis, et les expéditions de Pizarre....

— Avez-vous fini? demanda Duperray.

— A peu près; je veux vous démontrer que mon poëme est purement historique.

— Eh bien, le public l'a fait militaire, ajouta Duperray en

riant; vous allez voir... je puis vous faire à vous-même plusieurs citations; une seule me suffira...

— Voyons la citation, Duperray.

— La voici, de Jouy.

Marchons, suivons les pas du guerrier invincible;
Cortez va nous conduire à des succès nouveaux :
A la valeur il n'est rien d'impossible,
Et l'univers appartient aux héros!

Vous vous rappelez mieux que personne, mon cher de Jouy, l'enthousiasme que ce chœur magnifique excitait à l'Opéra, surtout lorsque l'Empereur honorait la représentation de sa présence.

— C'est vrai! dit M. de Jouy avec une bonhomie naturelle et charmante, c'est vrai! il y avait en ce moment un enthousiasme incroyable; le parterre se levait en masse en battant des mains et en criant : *Vive l'Empereur!*

— Là, continua Duperray, je ne le lui fais pas dire!

— Mais je n'avais pas écrit ces vers pour servir d'allusion, dit M. de Jouy.

— Cela est bien égal au public; ce n'est pas l'auteur, c'est le public qui crée les allusions : or, il y en avait pas mal dans *Fernand Cortez*. L'époque était tout enthousiaste, toute militaire, et, dans le conquérant de Mexico, elle applaudissait avec frénésie le futur conquérant de Moscou. Cette réserve faite, je reconnais que *Fernand Cortez* est un superbe opéra; mais aujourd'hui le héros espagnol, dépouillé de ses anciennes allusions, chanterait dans le désert, comme Moïse.

— Et comme Orphée aussi? demanda de Jouy.

— Comme Orphée, Castor, Pollux, Didon, Iphigénie, Clytemnestre, Achille, Agamemnon et les autres. Il faut en prendre son parti. Ce ne sont plus des archontes, des éphores, des timouques, des prytanes, qui payent la reprise des œuvres dramatiques séculaires; c'est le public; et le public français, qui, en beaucoup d'occasions, affectionne ou fait semblant d'affectionner le vieux, ne demande que du neuf à l'Opéra.

— Alors, dit M. de Jouy, pourquoi les archontes ne payeraient-ils pas, ou les prytanes?

— Vous rentrez dans notre refrain de tout à l'heure, reprit Duperray; c'était juste la question que nous venions de mettre non pas sur le tapis, mais sur la nappe. Seulement il ne s'agissait pas des archontes et des prytanes : votre charmante érudition est arrivée à propos pour nous faire connaître ces généreux magistrats d'Athènes et de Corinthe... Il ne me reste qu'à vous faire des excuses, mon cher de Jouy : c'est moi qui ai prié ces deux officiers de vous arrêter dans la cour du Louvre. Vous me pardonnerez en faveur de la *Vestale* et de *Fernand Cortez*... Vous marchiez d'un pas assez rapide : où alliez-vous donc si lestement?

— Je sortais de la bibliothèque du Louvre, et j'allais devant la rue de l'Oratoire prendre une voiture...

— Pour vous rendre à la Chambre? interrompit Duperray.

— Vous l'avez deviné, reprit de Jouy. La séance sera, dit-on, fort curieuse aujourd'hui.

— Eh bien! ajouta Duperray en accompagnant de Jouy, puisque vous allez à la Chambre, profitez de l'occasion, dites aux archontes et aux prytanes de vos amis de voter cent mille francs supplémentaires pour les reprises des opéras de Lulli, de Gluck, de Spontini et de Rossini; on ne les jouera que le lundi. Priez ces messieurs les prytanes du Palais-Bourbon de vous rendre ce service par égard pour Lucinius, le vainqueur des Gaulois, et pour Fernand Cortez, le vainqueur des Mexicains.

— Tiens! voilà une idée! dit M. de Jouy.

— Une idée, reprit Duperray, qui tombera dans l'eau, comme toutes ses bonnes sœurs, en passant sur le pont de la Chambre des députés. »

IX.

Le parlementarisme a donné à la France le goût des *questions;* il nous faut toujours une *question* depuis 1830, et, quand nous en possédons une, nous sommes heureux. Nous en avons dévoré déjà bon nombre, *scilicet,* la *question des frères Moraves*, la *question monténégrine*, la *question du Texas*, la *question du droit de visite*, la *question de l'indemnité Pritchard*, la *question bolivienne*, la *question du Tage*, la *question Saint-Jean-d'Ulloa*, et une foule d'autres plus oubliées encore. Lorsqu'une de ces questions s'est levée sur l'*horizon politique*, les astronomes perchés sur la plus haute colonne d'un premier-Paris l'ont toujours signalée comme une comète de sinistre augure. Cette *question* a toujours été *grosse d'avenir,* surtout si elle se levait dans les dernières quinzaines de juin et de décembre, époques des renouvellements. « Ne plaisantez pas avec cette question, disaient les astronomes : elle ne paye pas de mine; mais attendez la première quinzaine de juillet 18... ou de janvier 18..., et vous verrez ce que va devenir cette question! *Le sort du monde est dans cette tour,* disait Bonaparte en 1799; le sort du monde est dans cette question! » Alors un interpellant de profession montait à la tribune et demandait des renseignements sur cette question incendiaire; un ministre se dirigeait lentement vers la tribune, échangeait des paroles avec M. Dupin et disait, avec cette euphonie qui caractérisait l'éloquence parlementaire : « *Quelles qu'aient été* les intentions de l'honorable orateur; *quels qu'aient été* ses projets, *quel qu'ait été* son but; *quel que* soit notre désir de jeter *quelques* éclaircissements sur une question *qui*, toute menaçante *qu'elle* paraît être au point de vue *qu'il* a plu à l'opposition de la présenter... le gouvernement ne parlera pas. »

En descendant de la tribune, le ministre recevait les félicitations de ses amis, qui le félicitaient d'avoir si bien parlé. Déci-

dément la question à l'ordre du jour était une boîte de Pandore, un cheval d'Ilium, la pomme de Thétis et de Pélée, le nuage noir de la Pentapole maudite, le levier d'Archimède, la tache d'encre du cap des Tempêtes, les ides de mars du grand Jules, le duo de Charybde et Scylla, le parasol de cendres qui s'éleva sur le Vésuve en 79; cette question allait changer la face du vieux monde et du nouveau. On tremblait et on s'abonnait. Le temps faisait un pas, la question incendiaire tombait dans l'eau; personne n'en parlait plus. Il est déplorable de songer que les plus beaux jours d'un pays ont été follement perdus dans ces niaiseries graves, dont il ne reste plus rien aujourd'hui, pas même les noms, dans la mémoire des inventeurs. Le seul bénéfice qu'on ait retiré de cette série de *questions*, c'est un retard de vingt ans dans l'œuvre des chemins de fer, irréparable perte pour une génération tout entière, la nôtre, celle qui a jeté tant de *questions* dans les roues de l'industrie, et qui a parlé vingt ans, et mal parlé, pour se dispenser d'agir, et de bien agir. Voilà pourtant avec quels hochets on amuse les hommes! Il y a dans le passage de l'Opéra une boutique où se vendent des jouets d'enfant cent fois mieux faits, et moins chers.

Sur la nécropole des questions mortes et oubliées, une seule se montre encore debout, et si bien empaillée qu'on la croirait vivante: c'est la question d'Orient. Nous avons eu le bonheur de la voir naître, cette question, dans le berceau d'un journal. Le directeur cherchait une question dans l'arsenal du néant; il trouva celle-là; on la prit, on la mit en germe dans un sablier; on l'arrosa d'encre, on l'exposa au midi, et l'humble hysope se fit cèdre du Liban. Ce procédé de végétation forcée est souvent employé en France, et, lorsque le cultivateur y met un certain acharnement, le cèdre arrive toujours. Le plus bel exemple de cette horticulture politique a été donné par M. de Genoude. Le 31 juillet 1830, il inventa la *réforme* et la planta sur le jardin de son balcon; tous les matins, M. de Genoude arrosait son arbuste et offrait sa *réforme* aux passants. Tout Paris était sourd. Il fallut six bonnes années pour trouver un second cultivateur

de réforme. Les plus libéraux riaient aux larmes de l'idée absurde, du *Hobby-Horse* de M. de Genoude. M. Guizot, Louis-Philippe, son ministre, les ministres ses commis, disaient d'un ton badin : « Si nous ne sommes jamais renversés que par le *cheval de bois* de M. de Genoude, nous serons toujours debout. » M. de Genoude, né dans un pays de montagnes, était obstiné comme un insulaire; il arrosait toujours sa *réforme* et gagnait chaque jour un pépiniériste. Le duo devint trio, puis quatuor, puis quintette, puis chœur général. Il ne s'agissait, pour le créateur grenoblois, que de répéter son mot dix-huit ans sur tous les tons. Enfin, le 23 février 1848, le deuxième arrondissement lui-même se leva, cria : *Vive la réforme!* et croisa la baïonnette aux soldats. Le lendemain, on avait la république ; le deuxième arrondissement ne croisait plus rien. Telles sont les mœurs politiques de notre pays.

C'est ainsi qu'a germé la question d'Orient. Quand elle a surgi, tout le monde a ri aux éclats. On commence toujours par rire en France; après, tous les nez politiques s'allongent démesurément, quand rugit le canon du 24 juin. On ne rit plus. La question d'Orient, comme le phénix, son compatriote, est souvent brûlée sur un bûcher de journaux, mais elle renaît de ses cendres.

A l'époque de sa naissance, lorsque tout Paris lisait sur tous ses murs des affiches colossales, ainsi conçues : *Question d'Orient, par Théodore Benazet,* j'osai profiter de l'ignorance à peu près générale qui entourait cette question naissante, pour écrire sur elle, dans la *Revue de Paris*, un article où se trouve cette phrase :

« O sultan ! le colosse du Nord vous menace de toute l'envergure de ses ailes ; j'ai vu Saint-Pétersbourg ; je connais les boyards : ils regardent le Bosphore avec des yeux de convoitise ; ce climat leur sourit ! Les Russes aiment le soleil, et ils maudissent Pierre Ier, qui leur a bâti étourdiment une ville inhabitable et les a condamnés aux prisons de la fourrure et de la glace. Le czar actuel comprend la justice de ces plaintes,

et il a dit ce mot profond : « Je veux donner la Turquie pour « sérail à mes boyards. »

Un homme grave, un homme rompu aux affaires, un fossoyeur de deux gouvernements, un homme d'État, enfin, avait lu le matin la *Revue de Paris*, et se trouvant, par hasard, dans les salons de M. de Choiseul, il me fit l'honneur de me dire : « Vous avez écrit là un fameux paradoxe sur ce qu'on appelle depuis deux jours la *question d'Orient.* » Je m'inclinai, d'un air confus, comme tous ceux qui font des paradoxes devant les hommes d'État.

Je regrettai bien de n'avoir pas la facilité d'élocution des hommes parlementaires, pour défendre mon paradoxe; heureusement mon vieil ami Duperray vint à mon secours.

« Monsieur, dit-il à l'homme d'État, je ne connais pas la question d'Orient : elle est née d'hier; mais je connais la question d'Occident : elle est née aujourd'hui.

— Ah! il y a aussi une question d'Occident? dit l'homme d'État.

— Oui! reprit Duperray : ce sont deux sœurs jumelles; je vais vous présenter la cadette.

— Voyons la cadette, dit le fossoyeur des monarchies.

— Je ne sais pas, reprit Duperray, si le colosse du Nord va enjamber le Bosphore, comme le colosse de Rhodes, pour donner une arche de mollets aux vaisseaux; mais je sais fort bien qu'il médite d'enlever à l'Occident toutes les primeurs de l'art. Ce matin, le général W...off a signé l'engagement de Mlle Taglioni. La divine sylphide nous quitte pour Saint-Pétersbourg. Et ce n'est là qu'un commencement de la question d'Orient. Notre Théâtre-Italien menace ruine : le czar ou tzar veut avoir tous nos premiers sujets pour son hiver, c'est-à-dire pour toute l'année, car chez lui l'hiver dure treize mois tous les ans. La Comédie-Française et les autres théâtres de Paris sont aussi menacés. Le colosse veut ne rien nous laisser pour nous amuser le soir.

— Eh bien! dit l'homme d'État, quel grand mal voyez-vous là-dessous?

— Je vois l'ennui, dit Duperray; c'est beaucoup.

— L'ennui, monsieur! Un peuple grave comme le nôtre trouve toujours à s'occuper sérieusement; il a les débats des chambres, les études d'économie politique, les cours en Sorbonne, les crises ministérielles, les devoirs électoraux...

— Et vos discours, ajouta Duperray.

— Mais, dit l'homme d'État, il me semble que mes discours sont assez favorablement accueillis par les esprits sérieux.

— Oui! reprit Duperray. Mais je crois être sérieux, moi; je crois à la salutaire influence de vos discours: mais je vous avoue que j'aime mieux voir danser Taglioni ou entendre chanter Rubini que lire le meilleur de vos discours, et, perte pour perte, si le colosse du Nord nous proposait d'enlever ou vos discours ou Taglioni et Rubini, je n'hésiterais pas, et le public sérieux aussi. On laisserait partir vos discours pour Saint-Pétersbourg.

— Vous me permettrez de ne pas être de cet avis, dit l'honorable fossoyeur des couronnes; mais puisque vous tenez si fort à des baladins, pourquoi ne les retenez-vous pas?

— Mais c'est vous, monsieur, dit Duperray, qui nous empêchez de les retenir! Une danseuse ne danse pas toujours, un ténor ne chante pas toujours; et Mlle Taglioni et Rubini, trouvant que les roubles sont plus larges que les centimes, vont au pays des roubles; et il y en aura beaucoup, et il y en aura trop qui les suivront! Vous autres, messieurs les politiques, vous poussez des cris de détresse toutes les fois qu'on demande à votre avare budget un peu d'or pour les beaux-arts. Vous avez à tous les théâtres des loges et des billets gratuits, pour vous, vos amis, vos ennemis et les amis de vos ennemis. Si vous donnez une subvention à un théâtre, vous lui en soutirez quatre fois la valeur, en bonnes places données. Vous ruinez vos théâtres en ayant l'air de les secourir. Vous ne secourez que vous-mêmes, en économisant la location.

— Il m'est impossible, dit l'homme grave, de voir dans ceci

quelque chose de personnel, parce que les heures et la nature de mes travaux me détournent des théâtres.

— Cependant, dit Duperray en souriant avec malignité, cependant je vous ai vu l'autre soir aux Funambules; on jouait le *Bœuf enragé*, qui paraissait vous divertir beaucoup.

— Ah! tiens! dit l'homme sérieux en souriant faux, vous m'avez vu!

— Oui...

— Que voulez-vous?... je fais une étude sur le théâtre au temps des Médicis... dans mes loisirs. Vous savez que c'est Mazarin qui a introduit les farces italiennes, et que Molière... dans les *Fourberies*... dans *Sganarelle*... tout ce que nous voyons aux Funambules... avec Debureau... c'est Mazarin... un ministre calomnié, très-calomnié... né un siècle trop tôt, comme dit Voltaire.... Avez-vous étudié à fond cette grande figure de Mazarin?

— Enfin, vous avez beaucoup ri aux Funambules, dit Duperray sans se préoccuper de Mazarin, et même je suis sûr que vous n'aviez pas payé votre loge... A Saint-Pétersbourg, les hommes d'État, les hommes graves, les nobles font d'énormes dépenses pour le théâtre, et bientôt, si cela continue, si les pauvres payent seuls leurs billets, nous ne pourrons pas soutenir la concurrence avec les boyards. Voilà une question d'Occident qui mérite d'être étudiée; jusqu'à présent, les Russes ne nous ont rien pris à Constantinople, mais ils nous prennent pas mal de choses en France. Déjà ils nous ont pris la bataille de la Moskowa; ce sont eux qui l'ont gagnée sous le nom de Borodino. Leur historien Bourtoulin l'affirme, et, après lui, tous les historiens russes l'affirmeront encore plus. La Moskowa prise, ils nous prennent aujourd'hui Terpsichore et Orphée, excusez cette citation mythologique, et ils font très-bien, je les approuve fort; c'est de bonne guerre. Nous enlever Taglioni et Rubini, c'est nous enlever deux monuments de Paris. On vient à Paris autant pour voir le Louvre et la colonne Vendôme que pour voir nos deux Opéras français et italien, deux merveilles incompara-

bles. On vient peu pour voir votre chambre de députés, qui nous coûte quinze cents millions de subvention et nous traduit les discussions des séances de la tour de Babel dans des langues moins harmonieuses que les langues de l'Euphrate et de tout l'Orient. Si au moins la Russie nous prenait aussi la chambre des députés ! mais vous verrez qu'elle n'en fera rien, la matoise ! elle nous écrémera tous nos théâtres; elle nous prendra même notre Debureau, fils de Mazarin; elle nous prendra tout, et nous laissera pour toute musique la sonnette de la chambre des députés. Telle est la question d'Occident. Pour mon compte, j'aimerais mieux que la Russie descendît à Constantinople pour y prendre les cent mille chiens malades qui aboient éternellement à la lune de Mahomet, dans cette ville de cimetières et de cyprès. »

L'homme d'État salua d'un air froid M. Duperray, avec cette pantomime contenue qui signifie : « Toute discussion est impossible avec vous, monsieur; vous n'êtes pas un adversaire sérieux. »

Pour certaines gens, les adversaires sérieux sont d'abord ceux qui ne sont pas adversaires, et qui, ensuite, répètent flasquement les niaiseries banales que le ruisseau de chaque jour porte à la rivière.

Elle arriva trop tôt, la première soirée qui se rattachait à la question d'Occident. Cette soirée illustra le nº 4 de la rue Grange-Batelière, où se rendirent toutes les illustrations de Paris. On venait protester contre la Russie, tout en l'approuvant. Mlle Taglioni déployait ses ailes dans la direction de la Néva; elle était liée pour trois ans, esclavage doré par un million.

Le général russe, l'*impresario* impérial, était rayonnant à cette soirée d'adieux, plus rayonnant que Bourtoulin le jour qu'il nous prit la bataille de la Moskowa. Le sculpteur Barre distribuait à tous ses merveilleuses statuettes de la Sylphide; Meyerbeer, Auber, Adam, ces trois maîtres qui avaient écrit tant de délicieuses notes pour les pieds divins de la transfuge, assistaient à ce triste départ, et chantaient un sublime trio de regrets, accompagné par l'orchestre de la foule.

Victor Hugo présentait à la déesse un magnifique exemplaire de *Notre-Dame de Paris*, avec cette dédicace charmante : *Sub umbra alarum tuarum!* Mme Dorus-Gras, Adam tenant le piano, chantait une admirable mélodie de circonstance, intitulée la *Fille de l'air*, écrite par l'auteur de *Robert le Diable*.

Jamais de plus touchants et de plus illustres adieux ne furent faits à un artiste, depuis le jour où la belle Lampsaca partit de Rome pour la Grèce, avec une escorte de peintres, de poëtes, de sculpteurs, de musiciens, qui tous l'accompagnèrent jusqu'au môle de Brindes, où les trirèmes du Pirée attendaient toujours les grands artistes voyageurs.

Au moment où la Russie nous enlevait nos gloires et exploitait ainsi avec beaucoup de succès la question d'Occident, l'homme d'État qui avait traité de paradoxe la question d'Orient avait complétement déserté les Funambules et ses études sur Mazarin, pour prolonger ses méditations dans le Bosphore : il suivait la marche du colosse du Nord; il le voyait descendre les échelles du Pont-Euxin jusqu'au Bosphore de Thrace, mettre un pied sur le pays des mélinophages, l'autre sur le pays des Bithyniens, et planter la croix du grand Yvan sur le dôme de Sainte-Sophie. En ce moment on vint lui proposer, à ce grand économiste, de commencer l'étude d'un chemin de fer de Lyon à Avignon.

« Vous êtes fou! s'écria l'homme des Funambules : comment voulez-vous qu'on s'occupe de chemin de fer? Nous n'avions pas assez des élections, voilà maintenant la question d'Orient qui nous tombe sur les bras! Le colosse du Nord marche sur Constantinople! Tenez! regardez-le! le voilà! sur la carte! il fait des pas de sept lieues! *Vous ne le voyez pas!* dois-je m'écrier comme Talma dans *Hamlet!* »

Dix-sept ans se sont écoulés! voilà la même histoire qui revient! La bourse baisse encore, comme elle baissait alors sous la pression de l'orteil du colosse. Décidément, toute réflexion faite, je crois qu'on spécule, à Saint-Pétersbourg, sur la hausse et la baisse, et à jeu sûr, mais dans de louables intentions : c'est

pour payer les énormes appointements des artistes enlevés à Paris par la question d'Occident.

X.

Écrit en 1852.

Cette question d'Orient, qui revient périodiquement comme une comète, mérite, puisque nous sommes obligés de vivre avec elle encore une quinzaine de jours, et puisqu'elle a renversé les tables tournantes, mérite, disons-nous, un article tétrastyle de plus. Quatre colonnes supplémentaires ne suffisent pas, mais il faut savoir se borner.

Toutes les fois que la question d'Orient montre sa queue à l'horizon septentrional, la jeunesse belliqueuse et le crédit pacifique se réjouissent ou tremblent devant les probabilités d'une guerre européenne. Après quelques mois, on voit flotter beaucoup de bâtons sur la Méditerranée, et on ferme le temple de Janus. En 1840, par exemple, la question se leva dans la constellation des îles Ioniennes, et tous les télescopes d'État furent braqués sur cette zone; les fortes têtes de 1840 se courbaient dans la même direction; à la chambre on interpellait tous les jours, à deux heures et demie, après la psalmodie nasale du procès-verbal. Deux flottes se promenaient sur la mer qui vit tomber Icare; l'amiral Lalande et l'amiral Napier s'observaient et ne parlaient pas. *Les mèches fumaient auprès des bronzes muets*, comme dit Châteaubriand. Un journal prédisait la fin de la moitié du monde, en prouvant que l'année 1840 était *climatérique*, ce qui embrouillait encore plus la question d'Orient et la rendait presque synonyme de la vallée de Josaphat, qui sera une question d'Orient aussi sous le ministère de l'Antechrist. Paris lui-même commençait à ne plus plaisanter; dans le jardin des Tuileries, les cannes des vieillards serpentaient sur la poussière et traçaient les champs de bataille où les flottes françaises et anglaises allaient s'anéantir avec des Paixhans, des fusées à la Congrève, des

bombes asphyxiantes, des catapultes pneumatiques, des boulets ramés et autres ingrédients destructeurs que la chimie de Bellone a inventés depuis qu'on ne se bat plus. Tout à coup, une épaisse fumée monta devant Beyruth; il se fit un bruit affreux de ce côté; l'Angleterre commençait le feu; nous regardions, nous, et M. Guizot aussi. La bourse baissait de 40 francs sur le *trois;* elle baissait de tout sur le reste. On bombardait Beyruth; le consul de France cherchait un asile sur les hauts lieux, comme Jéhu du même pays. « Où allons-nous? où allons-nous? » s'écriaient le journal et l'abonné.

La fumée de Beyruth se dissipa, on lava la trace des bombes; on rebâtit quelques cheminées; le consul de France redescendit en ville. L'amiral Lalande et l'amiral Napier prirent le thé, à bord de *l'Océan.* « C'est donc fini? » demanda-t-on. Oui, c'était fini. Comment? pourquoi? Ah! devinez! Les plus têtus soutinrent que c'était mal fini. Le journal de Jérémie avoua noblement son erreur; ce n'était pas l'année 1840 qu'on devait appeler *climatérique,* mais l'année 1841. Il est permis de se tromper de douze mois dans ces mystérieux calculs d'où le sort du monde dépend : le 3 0/0 remonta à 84, mais les ruinés ne remontèrent pas.

Au reste, tant que la France et l'Angleterre resteront unies pour repousser les prétentions russes et maintenir les traités, tant que les flottes britanniques surtout pourront naviguer librement de Gibraltar à Alexandrie, le czar serait bien embarrassé de sa conquête s'il réalisait un jour son vieux rêve, la possession de Constantinople : car ce qui donne à cette ville une si grande importance, c'est le commerce libre de la Méditerranée. Avec quatre de ses vaisseaux en croisière devant les Dardanelles, l'Angleterre ferait de Constantinople une prison éternelle pour le czar. Il faut une flotte puissante devant Tophana pour être réellement maître de Constantinople, et ce n'est pas avec les vénérables reliques à deux ponts mouillées à Sébastopol qu'on peut doubler le cap Sigée, attaquer la formidable Angleterre dans l'archipel Ionien, où arriveraient encore les flottes de Malte et de Gibraltar, et au besoin les trois cents vaisseaux de

tout bord qui promènent *the lion and the unicorn* sur les océans connus et inconnus, depuis le cap de Horn jusqu'au détroit de Behring, depuis *London-Bridge* jusqu'aux bouches du Gange, à Calcutta. Quand le czar Pierre, qui s'est surnommé le Grand pour avoir bâti une ville dans les glaçons, commençait le rêve chaud de Constantinople, la marine anglaise de Jacques II et de Guillaume III d'Orange ne valait pas même la flotte actuelle de Sébastopol; le czar Pierre se fût bien gardé de rêver un printemps de Bosphore s'il avait vu flotter le *flag* d'Albion sur Corfou, Malte et Gibraltar; il aurait même conseillé à ses successeurs d'aller chercher le soleil dans une autre question d'Orient. Ce czar avait certes commis la plus grande faute qu'on puisse commettre : sur cette terre où l'Orient éclaire tant de déserts, tant de continents vierges et splendides, d'archipels tièdes, de solitudes chaudes et fécondes, ce czar imprévoyant avait fondé une ville sur le soixantième degré de latitude ! Cette insulte au soleil nous préparait la question d'Orient et M. Menschikoff. Il est cruel pour nous, sages méridionaux, de nous voir ruiner à la Bourse et troubler dans notre quiétude par la froide étourderie de Pierre le Grand ! Toute la question est là.

Les successeurs hyperboréens de Pierre ont entretenu ce plan à mesure que la terre se refroidissait. Au palais de Péterhoff, Versailles russe, le printemps, l'été, l'automne règnent vingt-quatre heures le 16 du mois d'août. C'est peu; mais pourquoi avez-vous bâti ce Péterhoff dans ce climat? Maintenant, vous aimeriez assez avoir

> Cette maison d'été qui se mire aux flots bleus
> D'un golfe de Cyrénaïque,

comme dit le poëte de la question d'Orient; vous aimeriez mieux avoir deux Trianon, l'un à Sestos, l'autre à Abydos, dans ce beau pays où Léandre se baignait toutes les nuits dans les eaux tièdes du Bosphore; vous aimeriez mieux échelonner des kiosques sur les domaines maritimes de Dardanus et planter des roses dans les champs où fut Troie, *campos ubi Troja fuit,*

comme dit Virgile. On comprend très-bien toutes ces hautes fantaisies samoïèdes; elles sont naturelles; elles descendent en droite ligne du czar Pierre le Transi; par malheur, les Anglais ne vous permettront pas de vous asseoir à leur soleil. Pierre le Grand n'avait pas prévu les Anglais de 1853.

Mais aussi pourquoi les Russes s'obstinent-ils avec cet acharnement sur Constantinople, aujourd'hui que l'antagonisme de l'Angleterre leur est bien démontré? Il y a, dans certains cerveaux politiques, des idées fixes qu'il est impossible de mobiliser. Ainsi, chez nous, on rêve les limites du Rhin comme agrandissement territorial, et on ne songe pas à notre département d'Afrique, que nous pouvons élargir du cap Vert au golfe d'Aden, et élargir d'Alger à Darkolla. Les Russes, ayant cloué leur idée sur le Bosphore de Thrace, n'ont pas songé à chercher ailleurs le soleil et le commerce dont ils ont tant besoin. Une bonne fois, qu'ils en finissent avec leur éternelle guerre du Caucase, et ils s'ouvrent la route de la mer Caspienne et de Téhéran. La Sibérie est à eux jusqu'à la grande ville d'Okostk. Pourquoi ne descendent-ils pas de tous les ports de l'immense presqu'île de Kamtchatka pour fonder des établissements dans la mer du Japon et de Corée, où des fourmilières d'îles incultes attendent des bras européens pour se changer en jardins? Pourquoi, enfin, les Russes, qui trouvent tant de prétextes moldaves, valaques, syriens, grecs et latins pour tracasser les sultans, ne trouvent-ils rien pour tracasser les empereurs de la Chine? Cela leur serait bien aisé. Les Chinois ont été conquis par les Tartares: donc les Russes doivent avoir des droits moldaves sur le Céleste Empire. En bien cherchant, on trouverait ces droits dans une tour de la grande muraille, du côté de Zhé-Holl. Voilà un pays à exploiter! d'abord, il est impossible de le démembrer; le moindre fragment qu'on en ôterait serait aussi vaste qu'un royaume d'Europe, et l'amputation ne compterait pas, tant le corps est immense. La Chine est destinée, par sa position et l'invasion tartare, à devenir russe sur quelques-uns de ses points. Eh bien! que le czar, dans ses moments d'ennui, trans-

porte donc en Chine la question d'Orient, et nous laisse en repos construire nos chemins de fer. Le Turkestan oriental est sans contredit un fief de Saint-Pétersbourg. La petite Bukharie, voisine du Turkestan, nous paraît être aussi dans le cadastre russe. De ces deux pays, plus russes que les provinces danubiennes, il n'y a qu'un pas à faire pour atteindre les monts Khoten, frontière chinoise. Là se déroule un vaste pays, dont personne ne veut, un pays arrosé par de larges cours d'eau et doué de tous les éléments de la fécondité tropicale. Depuis Tak, depuis Kantchou jusqu'au Thibet, les Russes, même sans trop gêner l'empereur de la Chine, peuvent fonder un empire charmant, très-connu du soleil, ombragé par de beaux arbres, baigné par des fleuves tièdes; les Anglais n'ont aucune escadre de ce côté, parce qu'il n'y a pas de mer. C'est une immense jachère sur laquelle la diplomatie européenne ne s'est jamais exercée. Les diplomates ne sortent pas des Dardanelles.

Aucun *casus belli* de ce côté; point d'ultimatum à donner; point de Menschikoff. On entre dans cet Éden comme à Péterhoff, mais on y est beaucoup mieux : on y est chauffé gratuitement par le soleil; on y trouve même un été de douze mois par an, douze de plus qu'à Saint-Pétersbourg. C'est à considérer. Si le czar est sage, comme il l'a toujours été, s'il renonce, lui si conservateur, à donner le signal des émeutes quand l'Europe est calme, il détournera ses convoitises impossibles des rives du Bosphore, et, puisqu'il trouve enfin la Russie trop inhabitable, ce qui est juste, il cherchera derrière le Caucase une autre question et un autre Orient.

PARADOXES ET RÊVERIES.

I.

L'esprit parlementaire, antérieur à l'invention de l'esprit, a découvert et popularisé des mots qui ont tour à tour ébranlé la France, passionné les esprits, soulevé les populations, et qui se sont subitement évanouis sans laisser la moindre trace, comme la neige qui tombe au vent du sud. Aujourd'hui, si on demandait la signification de ces mots parlementaires à ceux mêmes qui les ont inventés, on embarrasserait étrangement ces inventeurs, tant la mémoire est une faculté étrangère à l'homme politique.

Nous composerions sans peine un volume avec ces mots de tribune et de gazettes, avec ces appellations orageuses qui ont compromis cent fois la paix du monde, et dont peu d'archéologues se souviennent aujourd'hui. Quelques exemples suffiront. Qui se rappelle l'*amendement Boin?* ce formidable amendement Boin, qui secoua notre pays comme une convulsion géologique! Que de visages ont pâli d'effroi ou se sont colorés de fureur devant l'amendement Boin! Il y a eu trois duels pour cet amendement; on a versé pour lui un lac d'encre sur le papier; on s'est enroué au forum, aux rostres, à l'agora, aux comices, aux curies, au Champ de Mars, partout. Il y eut à cette époque une apparition d'œuvres remarquables dans toutes les branches de l'art; personne ne les vit passer à l'horizon : Lamartine et Rossini chantaient, Ingres et Delacroix peignaient, Pradier et Foyatier sculptaient; bagatelles! On n'avait des yeux et des oreilles que pour l'amendement Boin; tout le reste n'était que vanité! Aujourd'hui, l'honorable M. Boin doit être un modeste septuagénaire, retiré dans un château lointain; eh bien, si on lui demandait à lui-même des nouvelles de son amendement dévastateur, il ne se souviendrait plus des ingrédients chimiques dont il a composé son brûlot parlementaire dans le silence du cabinet.

Que de fois la France s'est ainsi agitée avec des mots et des chiffres ! Nous avons eu les convulsions géologiques du *droit de visite*, du *Texas*, de *Pritchard*. Le monde tremblait tous les matins sous le poids de quarante journaux parisiens qui renfermaient ces syllabes fulminantes, ces *Manè, Thécel, Pharès* de la politique, annonçant une invasion de Cyrus et le bouleversement du genre humain. Avons-nous eu des prophètes en 1830, 31, 32, qui sont montés sur le trépied de la chambre pour nous montrer du doigt l'avalanche des Barbares tombant sur nous du sommet des plateaux de l'Asie ! L'honorable M. Mauguin (voir le *Moniteur*) a traduit en style parlementaire toutes les lamentations de Jérémie, pour nous dépeindre cent fois notre capitale s'écroulant au souffle d'Attila. Tous les matins, Paris se dressait sur la pointe de ses clochers pour voir arriver le colosse du Nord par la barrière du Roule, tant était grande la foi qu'on avait alors dans les paroles d'un homme d'État ! Aucun colosse n'a paru ; nous en avons été pour nos frissons. Le *Moniteur* seul se souvient de ces prophéties ; il a bonne mémoire, lui ! Et n'avons-nous pas aussi oublié, nous, les luttes du *premier mars* et du *onze octobre?* Quelles dates acharnées ! Achille et Hector traduits en chiffres arabes ! Chaque matin, le *onze octobre* sortait de sa tente et engageait un duel parlementaire avec le *premier mars*. Les populations se mettaient aux fenêtres pour voir ces deux chiffres héroïques se lançant à la tête une grêle de *que*, de *qui* et de *quels qu'aient été*. Les uns pariaient pour le *premier mars*, les autres pour le *onze octobre*. C'était superbe et bien amusant !

Quelques voix timides s'élevaient en disant : « Mais si vous songiez un peu aux chemins de fer, à la colonisation de l'Algérie, de Mayotte et de Madagascar; aux seize mille lieues carrées qu'on nous offre à Montevideo, dans le plus riche pays du monde ! » Bah ! il s'agissait bien de ces accessoires oiseux ! Les *joutes parlementaires*, voilà les richesses et la gloire d'un État ! Le 1er mars et le 11 octobre, voilà ce que veut la France ! Ces deux dates prétendaient absorber exclusivement toute l'at-

tention publique; hors du 1er mars et du 11 octobre, il n'y avait que néant. Les écrivains mêmes n'existaient plus ; la langue française même était morte; il n'y avait plus de langue; un ministre du roi écrivait cette phrase incroyable, et malheureusement impossible à démentir : LA BELLE LANGUE FRANÇAISE A DISPARU AVEC FONTANES DANS LES ABÎMES DU XVIIIe SIÈCLE ! Ainsi, Lamartine, Hugo, Georges Sand, Dumas, Balzac, Sandeau, et vingt autres écrivains qui seront l'éternel honneur de la forme et de la pensée, ont écrit leurs chefs-d'œuvre dans une langue barbare! Fontanes est le dernier écrivain français : son ami intime, Châteaubriand, parlait bas-breton; les *Martyrs* et *René* sont écrits en iroquois.

Après cet anathème tombé de la plume d'un ministre protecteur des lettres françaises, Louis-Philippe régnant, il n'y avait plus qu'à fermer tous les livres contemporains et ne se nourrir que des discours du 11 octobre et du 1er mars. En attendant, Paris était devenu la ressource du monde, le pourvoyeur des besoins universels de l'esprit. Les peuples vivaient du grand festin parisien; sous les zones les plus lointaines, on applaudissait la France dans ses drames, ses opéras, ses vaudevilles, ses romans, ses poésies, ses histoires; la merveilleuse activité des productions de l'intelligence étouffait la voix creuse du parlementarisme; 1846 arrivait au monde avec le réveil de l'industrie, au milieu du bruit joyeux des lettres et des arts; le 1er mars et le 11 octobre rentraient dans les colonnes de l'almanach. La politique stérile éteignait son dernier premier-Paris sous les feuilletons de *Balsamo*, des *Parents pauvres*, de *Monte-Christo*, des *Mousquetaires*. Les orateurs politiques s'endormaient avant leurs discours; il n'y avait plus de queue au péristyle de la chambre; les contremarques s'y vendaient gratis, et on ne les achetait pas. Tout marchait vers un avenir calme, industriel, artistique, prospère. On se mettait même à l'œuvre sur le chemin de fer de Lyon et de Bordeaux, lorsque les hommes d'État, ces fossoyeurs de toutes les monarchies, trouvèrent que cela était mauvais et se mirent à inventer quelque

chose de bien émouvant pour ramener la politique dans l'arène. Le 1er mars et le 11 octobre avaient une peur énorme d'être oubliés. On inventa donc, pour les besoins du moment, les fameuses maximes : *Le roi règne et ne gouverne pas. — Le roi gouverne et ne règne pas.* Ces deux bannières furent arborées aux rostres. Les premiers-Paris remontèrent sur les feuilletons pour les écraser. Le roi règne-t-il? Le roi gouverne-t-il? Les rhéteurs de Constantinople agonisante revinrent au monde pour discuter ces questions. Mahomet II campait aux Champs-Élysées et préparait un festin de veau maigre à deux francs le couvert. Le 1er mars et le 11 octobre discutaient toujours sur le Bosphore du pont Louis XV. Mahomet II teignait son bonnet de chambre en bonnet phrygien. Oh! qu'ils sont forts les hommes d'État, les hommes positifs! et comme ils ont le droit de regarder en pitié les hommes d'imagination! Le roi règne et ne gouverne pas! le roi gouverne et ne règne pas! Encore deux *brillantes joutes parlementaires*; et le roi ne gouvernait pas et ne régnait plus! et la belle langue française se perdait une seconde fois dans les abîmes du dix-huitième siècle; on allait nommer Battur!

Et le 1er mars et le 11 octobre rentrèrent de nouveau dans le calendrier pour y attendre un autre roi et le servir encore avec ce zèle parlementaire qui démolit la royauté.

Voilà donc où les mots nous conduisent en France; on s'est agité, on s'est ruiné, on s'est perdu par de petites phrases qui nous paraîtraient ridicules aujourd'hui si elles n'étaient oubliées. Sauf quelques archéologues constitutionnels, qui se souvient aujourd'hui du 11 octobre et du 1er mars? Demandez quels noms propres sont représentés par ces chiffres, on vous répondra, le calendrier en main, que deux grands saints sont fêtés à ces dates, deux saints qui n'ont joué aucun rôle dans un gouvernement représentatif : saint Aubin le 1er mars, et le 11 octobre saint Gomer.

Tous les mots et toutes les dates n'ont pas été oubliés pourtant; il y a une phrase antique, contemporaine des traités im-

posés sur la Saône par Jules César à Vercingétorix; une phrase qui revient encore chaque jour sur des lèvres ardentes, une phrase exhumée toujours du muséum des fossiles, et toujours menaçante dans ces éternelles exhumations; *les traités de* 1815! (Ici on frémit, *enter ghost.*) Pritchard, le droit de visite, le Texas, le 1er mars, tous les fantômes parlementaires, ont vendu leurs linceuls aux fripiers du Temple et se promènent en frac bourgeois sur le boulevard; mais *les traités de* 1815 montrent leurs cornes menaçantes sur les rives du Rhin et terrifient les passagers des bateaux à vapeur. L'été dernier encore, un Cuvier parlementaire nous montra les traités de 1815 du haut du pont de Kehl, et les chevaux de l'Hippolyte allemand qui nous conduisait en calèche secouèrent leurs crins et rongèrent leur mors. Nous cherchâmes tous un asile dans un temple voisin.

Les traités de 1815! c'est-à-dire la guerre à recommencer pour ajouter deux pouces de sable rhénan à la carte de France! Ce rêve pouvait encore avoir une ombre de sens commun lorsque la blessure de Vercingétorix était saignante, lorsque la géographie n'était pas découverte, lorsque nous regardions la mappemonde au point de vue du concierge parisien qui ne voit sur la carte de sa loge que Paris et la campagne : mais aujourd'hui, n'est-ce pas une vraie folie constitutionnelle de convoiter deux pouces des limites du Rhin, lorsque nous pouvons défricher et coloniser les limites de l'Afrique, ce paradis du globe? Louis IX et Bonaparte ont donné à la France ce quatre-vingt-septième département, qui est bien plus notre limite naturelle que le sable du Rhin.

Les traités signés par notre sang à Damiette, à Mansoura, au Thabor, aux Pyramides, sur tous les orteils de l'Atlas, valent mieux que les traités de 1815! Ces premiers nous donnent non-seulement les limites africaines de la Méditerranée, fleuve plus grand que le Rhin, mais encore toute la Sénégambie, où le port Saint-Louis semble nous appeler pour accomplir un magnifique travail de colonisation sur une terre qui est à nous.

D'autres limites réclament encore nos charrues sans nos épées : le golfe d'Aden, qui nous ouvre les marchés de Gondar, d'Amhara

et toutes les routes jusqu'au Sennar; l'île Mayotte, déjà remplie d'une avant-garde de travailleurs français; Nossi-Bé, notre propriété inconnue, notre port de Madagascar, île française et parfaitement saine et féconde, depuis les sources du Menabé jusqu'au cap d'Ambre, en traversant le pays des Sakalaves, insulaires nos vieux amis, qui n'attendent que nos charrues pour faire avec nous de Madagascar la nouvelle France de l'Océan africain.

Les traités de 1815!... après quarante ans de paix! lorsque nous avons acquis par la guerre tant de gloire que nous n'avons plus rien à gagner de ce côté; lorsque Dieu, voulant rajeunir le monde, lui ouvre providentiellement deux immenses écrins : la Californie et l'Australie, afin que l'or paye le fer qui doit défricher les deux Indes, et des îles aussi nombreuses sur les océans que les étoiles au ciel! Il s'agit bien des traités de 1815, aujourd'hui! Il s'agit de faire, sur d'autres points, ce que font les Anglais en Australie, les Hollandais au Port-Natal, les Russes en Crimée, les Américains partout.

Si nous restons dans nos vieilles ornières du représentatif, dans nos anciens tics parlementaires, dans notre fétichisme pour les discours, nous deviendrons une puissance de troisième ordre, représentée par un brick à Pondichéry et à Chandernagor. Dans ces innombrables discours prononcés, depuis vingt-trois ans, par les amis et les ennemis du 11 octobre, il n'y en a pas un seul qui nous dise ce que les Anglais ont accompli dans la cinquième partie du monde, depuis le cap York jusqu'à Melbourne, depuis le cap Sandy jusqu'à la terre d'Indracht. Les Anglais ont couronné de tous leurs noms héraldiques la circonférence de cette Australie qui ressemble à une planète tombée au milieu de l'Océan. Et aujourd'hui, à l'heure où nous écrivons, où en sont-ils de cette colonisation gigantesque? Au lieu de lire les traités de 1815, lisez leurs chroniques australiennes. Pendant que vous chantiez faux :

Non, non, jamais en France,
Jamais l'Anglais ne régnera!

pour vexer les Pritchardistes, l'Anglais, lui, ne chantait rien, il colonisait. Aujourd'hui, dans la Nouvelle-Galles, il y a telle ville comme Victoria, bâtie d'hier, et dont la douane rapporte 75,000 livres. On a établi une banque à Adélaïde, sous la direction de sir Francis Young; les travaux les plus rudes sont entrepris par les colons, entre Moreton et Balaret, sur une étendue de mille milles, et, pendant que la culture des terres est en pleine faveur, les plus intrépides des ouvriers, agissant sur le chantier des montagnes aurifères, ont extrait de l'Australie, en 1852, 700,000 onces d'or, ce qui ne fait aucun préjudice à l'agriculture, au commerce, à l'industrie, comme on le pense bien; et le travail d'exploitation des mines est à peine commencé! Jugez de l'avenir! Les Anglais n'ont pas montré, en cette occasion, cet égoïsme qu'on leur reproche tant : car un journal de Sidney appelle en Australie des *ouvriers et des agriculteurs étrangers, recrutés dans toute l'Europe,* et leur offre des avantages que l'Europe à coup sûr ne peut leur donner. Nous lisons dans un numéro très-récent du *Quarterly-Review* qu'un travailleur australien gagne aisément une livre (25 fr.) par jour.

En présence de ce développement prodigieux de la puissance anglaise, on en conviendra, nous avons autre chose à faire que de demander l'abolition des traités de 1815. Nous nous souvenons du temps où chaque session parlementaire commençait par une discussion d'un mois sur l'adresse au discours de la couronne; ce mois ramenait invariablement les mêmes soixante discours et la même adresse. Nous perdîmes ainsi, en écoutant ces discours, une admirable occasion de planter notre drapeau sur la terre des États-Unis de la Plata, et de nous créer des comptoirs à l'embouchure du grand fleuve qui tombe à la mer devant Buenos-Ayres, et à la baie de Tous les Saints. Un illustre général américain était venu à Paris pour traiter cette affaire; mais le 1er mars et le 11 octobre se trouvaient encore aux prises, en ce moment, à cause de l'adresse, et nous fûmes exclus du paradis terrestre américain avant d'y avoir mis le pied. Il est

vrai que nous y gagnâmes trois beaux discours, dont personne ne se souvient aujourd'hui. L'éloquence parlementaire est de sa nature très-jalouse : lorsqu'elle se pavane à la tribune, elle n'aime point qu'on lui parle de la Plata, cela distrait les auditeurs. Nous ne sommes plus au temps de ces puérilités stériles ; l'action remplace la parole maintenant. Nous avons perdu vingt années en fautes de français oratoire ; c'est trop. Notre pays a une mission à remplir, mission antérieure aux traités de 1815. Les prédicants méthodistes de la compagnie anglaise n'ont pas pris l'initiative de la civilisation chrétienne dans les deux Indes : la France catholique prêchait avant eux devant les tribus sauvages. Deux prêtres ont ouvert à notre drapeau deux sillons où nous devions les suivre tôt ou tard. François Xavier nous a montré le chemin de l'Inde ; le P. Marquette a ouvert le premier la route des forêts vierges de l'Amérique. Rome a devancé Genève dans cette œuvre de civilisation universelle ou catholique ; la France doit continuer l'œuvre de Rome avec les deux seules armes bénies de Dieu : la charrue et la croix !

II.

UN CONSERVATEUR.

C'est un homme de cinquante-huit ans, type français tiré à un nombre infini d'exemplaires ; son teint a une fraîcheur virginale ; son œil est doux, sa parole calme, son geste absent. Il s'habille avec soin, au goût d'une mode disparue ; il se promène de trois à six heures au boulevard, tenant dans sa main gauche gantée le gant de sa main droite nue ; il a l'air de sourire aux passants, mais il se sourit à lui-même, en se souvenant, à chaque minute, qu'il est heureux et que les locataires de ses maisons payent leurs termes régulièrement. Il jette de nombreux coups d'œil aux objets de fantaisie étalés sous les vitres des boutiques, avec l'espoir de se décider à l'achat d'un cadeau pour son neveu. Ce

sera pour une autre fois ; l'autre fois n'arrive jamais : il aime mieux se payer provisoirement une stalle d'orchestre au... Oui, l'idée est bonne. Voilà la colonne des affiches de spectacles : il dit : « Voyons ! » et lit les titres de pièces, en les fredonnant sur un air inconnu. Rien ne l'a tenté; il ne prendra pas de stalle; il ira rendre une visite à un ami.

Cet homme a vu passer toutes nos révolutions et toutes nos journées orageuses ; il était membre de la garde nationale en 1828, et a crié : *A bas Villèle!* au Champ de Mars. C'était sa conviction. Villèle avait un accent toulousain qui le choquait : il y a des antipathies dont on ne se rend pas bien compte ; on les subit. Villèle d'ailleurs était d'une très-petite taille. « J'aime mieux M. Ravez, » disait l'opposant.

Le 27 juillet 1830, il entendit des coups de fusil dans la rue Saint-Honoré, et il entra machinalement dans un café en disant : « Mon Dieu ! mon Dieu ! où allons-nous ? où allons-nous ? ». Le 5 juin 1832, il entendit le canon vers Saint-Merri, et joignant les mains, il murmura ces mots : « Cela ne finira donc jamais ! » et il alla se promener devant ses deux maisons pour voir si elles étaient debout. « Allons, c'est bien ! » dit-il ; et il caressa ses immeubles d'un paternel regard.

Le 29 juillet 1835, en apprenant l'attentat de Fieschi, il frappa du pied la poussière du boulevard, en s'écriant à voix basse : « Est-il possible qu'il y ait des monstres pareils ! »

De 1835 à 1848, il n'a pas trouvé d'occasion de s'écrier; il se bornait à dire : « Oui... que vous dirais-je ?... Non... ça ne marche pas comme ça devrait.... Les Anglais sont jaloux de nous.... Je voudrais une politique plus forte... un progrès... sage... mais un progrès.... On devrait adjoindre les capacités. »

Le 23 février 1848, il disait dans un groupe : « Vous verrez qu'avec la réforme nous marcherons. »

Le 25 février, il ne disait rien.

Le 17 mars, lorsqu'une Niagara d'hommes roula dix heures sur le boulevard, il pensa ceci : « Nous sommes en plein 93, il faut émigrer. »

Un pan d'azur se montra sur l'horizon, il dit : « Moi, j'ai voté pour Caussidière ; vous le croirez ou vous ne le croirez pas, Caussidière me plaît. J'aime ce caractère-là. Il est franc. Je le regarde comme un honnête homme. Mon neveu lui a donné sa voix aussi. »

Le 23 juin, pendant que le canon, le tocsin, le tambour et le tonnerre amusaient la capitale de la civilisation, il était assis dans sa chambre, vitres closes, et ne disait rien.

Il ne s'était jamais abonné au journal rouge l'*Ami du peuple*, parce qu'il ne voulait pas encourager par l'abonnement une publication anarchique, mais il achetait le numéro de ce journal chaque matin ; il le trouvait très-logique et très-bien écrit ; voilà pourquoi il l'achetait sans abonnement.

Dans un autre temps, Armand Carrel avait obtenu aussi son admiration. « Je ne partage pas les opinions de Carrel, disait-il, bien loin de là ! mais je le lis à cause de son style ; quel dommage que le parti conservateur n'ait pas un écrivain de cette force-là ! »

En novembre 1851, il était fort triste ; il redoutait la république démocratique et sociale. Le 2 décembre lui rendit le calme, la parole et le bonheur. Le 5 décembre il disait : « Voilà le seul gouvernement qui puisse convenir à la France, un gouvernement fort. »

Le 5 décembre 1853, il ne craignait plus rien ; ses locataires payaient mieux que sous Louis-Philippe ; l'horizon n'avait plus de nuages ; l'émeute ne grondait plus. Les omnibus roulaient sans être renversés par des barricadeurs.

« Oui, oui, dit-il ; celà marche assez bien ; mais je regrette quelque chose ; il me manque je ne sais quoi ; on aura beau faire, le Français aime l'opposition, non pas une opposition anarchique, mais une opposition vive et sage. Pourquoi n'attaque-t-on pas les ministres ? On a toujours attaqué les ministres, sous tous les régimes. Je connais une chanson contre Mazarin. Le Français aime l'opposition. Les discours de tribune nous manquent. C'était un beau temps. Le 1er mars demandait la parole et pulvérisait

le 11 octobre. On s'amusait. Le 11 octobre parlait ensuite et pulvérisait le 1er mars. J'avais toujours un billet pour assister aux séances. Je n'en manquais point, excepté lorsqu'il n'y avait rien d'intéressant et de dramatique, lorsqu'il n'y avait à l'ordre du jour que des choses insignifiantes, des projets de loi d'utilité publique, des hors-d'œuvre enfin. Que voulez-vous? le Français aime l'opposition. »

Notre époque n'a pas inventé ce singulier personnage ; on n'invente rien ; le monde est déjà vieux ; on copie toujours le passé sans le savoir. Aussi l'expérience est une vertu en retraite, une chose fantastique, qui tient sa place dans le dictionnaire sous la rubrique *exp*, comme le mot sphinx, sous la rubrique *sph*, parce que les classificateurs sont forcés de suivre la série des lettres de l'alphabet, pour l'*expérience* comme pour le *sphinx*.

Le curieux travail de M. Lambert Sipson, publié dans la revue de Bombay, en 1849, n'a jamais été lu par le personnage dont nous venons d'esquisser la physionomie bourgeoise ; au reste, s'il l'avait lu, ce serait la même chose. Quelqu'un s'est-il reconnu dans l'admirable étude créée au Gymnase par Geoffroy? Ce chef-d'œuvre d'observation contemporaine, cette comédie si vraie, a diverti tous ceux qu'elle attaquait ; personne n'a dit : « C'est moi ! »

Il y avait donc, selon les traditions du Carnatic, et bien avant la fondation de l'empire mahratte par le fratricide Aureng-Zeb, une institution antique très-vénérée dans le petit royaume de Caveri. Tacite a découvert le gouvernement des trois pouvoirs et le mécanisme représentatif dans la vieille Germanie. Voici ce que la législation du Caveri avait découvert avant Tacite.

Le roi de Caveri n'avait qu'un ministre, suivant l'usage oriental, et les lois permettaient aux administrés de se rassembler quatre fois par mois, sur la place publique, pour censurer les actes de ce haut fonctionnaire, à condition que personne ne fermerait la bouche à ceux qui le défendraient. Au bout d'un mois, invariablement, les ennemis du ministre faisaient le monopole

des auditeurs, et les défenseurs ministériels, réunis sur une autre place publique, prêchaient dans le désert.

L'exaspération suivait la marche ascendante de toutes les symphonies populaires. D'abord l'*andante*, puis la *stretta*. C'était toujours le *crescendo* de la calomnie du *Barbiere*, le *zuzurro* arrivant par gradations mesurées au coup de canon. On pourrait écrire les thèmes de toutes les oppositions sur du papier rayé, avec des notes, pour économiser les mots. Les journaux seraient des partitions, et, au lieu de les lire, on exécuterait les premiers-Paris chez soi, au piano. Ce serait plus amusant. Un modèle du genre est l'ouverture de *Guillaume Tell*; jamais plus admirable discours n'a été prononcé contre Gessler. D'abord, il fait un temps superbe; les bergers suisses jouent du hautbois; on chante le ranz des vaches; on célèbre l'amour dans les chalets; puis l'azur se ternit; des plaintes passent dans l'air; il pleut; l'orage gronde; les bergères rassemblent leurs troupeaux; des fanfares de trompettes éclatent; les échos des montagnes mugissent; la voix de l'insurrection domine le fracas de la nature; toute l'Helvétie crie aux armes; Gessler est mort! et quand il est mort, ce pauvre Gessler qui s'amusait avec des pommes, on se rappelle toutes les divines mélodies qui accompagnaient les *pas du tyran*, comme dit l'auteur, qui croit à Gessler; on se rappelle son harmonieuse fille qui chantait de célestes romances et des duos d'amour inouïs, appris à l'école de son barbare père; on se rappelle l'entrée en scène du *farouche tyran*, qui ordonne à tout le monde de s'amuser et demande une tyrolienne de chant et de danses qui ravit l'oreille, les yeux et le cœur; on se rappelle enfin cette belle Mathilde, *fille des rois*, comme dit le *libretto*, qui s'est éprise d'amour aristocratique pour un pauvre berger, et, narguant tous les blasons de l'Allemagne et les ombres des Césars, donne au prolétaire, son amant, des rendez-vous sur la montagne, à minuit.

Quelle belle histoire de tyrannie et de révolution! Eh bien! c'est l'histoire du monde jusqu'à nos jours!... Rentrons dans le petit royaume de Caveri.

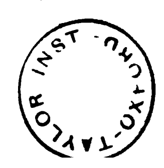
La *stretta* contre le ministre étant arrivée à sa dernière note, les Caveriens se levaient en masse, couraient au palais du ministre, le ravageaient de fond en comble, en se promettant bien de respecter le roi; mais, une fois en train de ravager, ils faisaient une pointe du côté du palais du monarque, et lui demandaient une prompte abdication. Il faut être juste pourtant : on ne tuait personne dans ces crises ministérielles, comme l'affirmait Lambert Sipson.

On nommait un nouveau roi le lendemain, et le nouveau roi nommait un nouveau ministre, toujours en conservant intact le mécanisme des mêmes institutions; ainsi, comme rien n'était changé d'un côté, rien n'était changé de l'autre. La politique n'est pas ingénieuse en fait d'invention. Le nouveau ministre du Caveri était donc salué le premier jour avec enthousiasme. Puis la sourdine fonctionnait, la gamme devenait menaçante; le *mineur* passait au *majeur*, et la symphonie traversait toutes ses phases, jusqu'au formidable *unisson* de la révolte. Le nouveau ministre était encore renversé, le nouveau roi partait pour Java; Il s'agissait toujours de nommer un successeur.

Les marchands, les industriels, les propriétaires, les *free-traders* même existaient en ce temps-là; ils se plaignaient avec amertume des bourrasques ruineuses de l'interrègne. Les navires de Canton, de Macao, de Java, n'arrivaient plus à l'embouchure de la rivière de Caveri; on regrettait beaucoup le dernier ministre; les plus ardents regrettaient l'avant-dernier. Il avait du bon. Chacun désirait que le nouveau eût les qualités de l'ancien. Enfin, une ère nouvelle recommençait encore; le mécanisme des institutions du Caveri replaçait un autre roi sur le trône et un autre portefeuille dans les mains d'un ministre nouveau.

Les affaires reprenaient; il y avait une hausse merveilleuse sur l'ivoire, les écailles, l'ébène, l'indigo et le sang de dragon.

Les marchands, les industriels, les propriétaires se rendaient, selon l'usage du mécanisme, sur la place publique, où il était permis par les institutions de pulvériser les ministres. On con-



tinuait à ne pas se rendre sur l'autre place où ils étaient défendus. Il était facile de prévoir le dénoûment.

A chaque révolution opérée par cet admirable mécanisme, les impôts augmentaient d'un million et demi de *coris*. Le balancier marin qui bat cette monnaie aux îles Maldives était en arrière d'un budget.

On rencontrait çà et là de timides et ruinés commerçants qui disaient : « Mais cela prend la tournure de durer ainsi jusqu'à la fin du monde. On nommera toujours de nouveaux ministres, on les pulvérisera toujours ; et on en renommera mille de cette façon, successivement pulvérisés ; et les finances, le commerce, l'industrie, doivent périr à la fin, avec toutes ces révolutions intermittentes ! »

A cela, les hommes graves répondaient : « Ce sont les institutions du pays ; on ne peut les changer sans s'exposer à une révolution. »

Les hommes qui n'étaient pas graves répondaient à leur tour : « Mais quand il est démontré, par un siècle d'expérience, que les mêmes causes amènent infailliblement les mêmes effets, et qu'il est impossible de changer les hommes, il faut changer les institutions. »

Les hommes graves n'en démordaient pas. Ils avaient, dès leur enfance, approuvé le mécanisme des institutions du Caveri, et ils n'avaient pu se tromper. C'étaient des hommes de conviction. Les autres passaient pour des apostats.

Les apostats disaient : « Mais nous ne demandons pas mieux que de ne pas être apostats. Citez-nous une seule fois qui aura donné raison à votre mécanisme, et nous nous rallions à vous. »

Les hommes graves les regardaient de travers, et se rendaient sur la place publique pour démolir le ministre nouveau. Conviction !

Cet état de choses aurait probablement subsisté jusqu'au règne d'Aureng-Zeb, lorsque dans le Caveri survint un incident que n'avait pas prévu le mécanisme des institutions.

Pendant qu'on était en train de pulvériser un ministre, toujours en regrettant le dernier, selon l'usage de ces temps barbares, le prince de Gazna débarqua sur la côte avec une armée de ravageurs, et somma le roi de payer un énorme tribut. Le mécanisme des révolutions ayant ruiné les finances de ce pays, on ne trouva pas en caisse mille coris pour apaiser le prince de Gazna. Le royaume fut alors envahi, et la dynastie des Gaznevides fut fondée, en 1000, dans ce coin de l'Asie. Les plus compromis parmi les Caveriens se réfugièrent dans les souterrains d'Éléphanta, où ils écrivirent des livres sur la sagesse des institutions du royaume de Caveri. Si le prince de Gazna les eût rappelés, en reconstituant l'ancien mécanisme, ils auraient recommencé le lendemain.

Cette histoire ressemble à un apologue du fabuliste indien Pilpay; mais un apologue est inutile lorsque l'histoire de l'homme devance partout la fiction. A quoi bon inventer ce qui existe depuis quatre mille ans? L'humanité tourne dans le cercle de Popilius. Moïse a tout dit avant nous : après avoir peint les rois aveugles qui marchent à leur perte à travers sept prodiges célestes qui ne les arrêtent pas, il peint les peuples qui, comblés des bienfaits de Dieu, se révoltent contre Dieu pendant quarante ans. Abraham ne trouve pas dix justes dans la Pentapole maudite, et Caleb et Josué, deux justes, entrent seuls dans la terre de promission. Étonnez-vous ensuite des aveuglements modernes, lorsque les voiles de l'orgueil obscurcissaient les intelligences à ces époques primitives, où la terre était en communication immédiate avec le ciel!

III.

L'ancienne monarchie française est aujourd'hui pour nous une glorieuse légende, qui a des saints, des martyrs, des grands hommes, des héros. Il n'y a pas au monde une histoire plus respectable, malgré ces pages sanglantes ou néfastes, qui, par

intervalles, en obscurcissent l'éclat. Comment cette puissante monarchie s'est-elle écroulée? *quomodo cecidit potens?* pour parler selon la Bible ; quelle force a renversé ce chêne druidique, dont les racines quatorze fois séculaires étaient rivées sur toutes les couches du vieux sol gaulois?

Cette question a été souvent posée devant beaucoup de réponses plus ou moins satisfaisantes. Il est cruel de le dire, et plus cruel de le prouver, la monarchie française a toujours été renversée par ses amis, soit qu'elle fût absolue et aristocrate, comme sous Louis XVI, ou constitutionnelle et bourgeoise, comme sous Charles X et Louis-Philippe. Les ennemis ne sont arrivés que pour écrire son épitaphe et recueillir la succession.

Croire que l'irréligion et la pensée impie datent de l'avénement de Voltaire au trône philosophique, c'est croire à une erreur : Voltaire n'est pas si coupable ; les dégâts qu'il a commis dans l'ordre social sont bien assez vastes : ne surchargeons pas trop son bilan. Lorsque Voltaire souillait de honteuses facéties la mémoire sainte et nationale de Jeanne d'Arc ; lorsqu'il traitait Jésus-Christ d'*ouvrier lâche et vil;* lorsqu'il parodiait dans une prose sacrilége les poétiques versets de la Bible, ce livre sublime qu'il n'a jamais compris, Voltaire faisait beaucoup moins qu'un autre philosophe royal, son prédécesseur : il suivait des exemples sacriléges venus d'en haut; il n'inventait pas.

Neuf ans après l'invasion de Luther en Allemagne, en 1527, un prince, le connétable de Bourbon, donna au monde catholique un de ces exemples qui contristent les fidèles, et dont les funestes effets, loin de s'éteindre avec la cause, rebondissent de siècle en siècle, comme les échos de monts en monts. Ce prince, fils aîné de l'Église, partit à la tête d'une armée de reîtres huguenots, de condottieri athées, d'Espagnols renégats, et s'associa par l'épée à la parole de Luther. Un Bourbon, baptisé à la chapelle de Fontainebleau, se mit à ravager l'Italie, à piller les monastères, à abattre les croix, à souiller toutes les choses saintes, et, de sacrilége en sacrilége, cet Attila chrétien vint assiéger Rome et établir son quartier général sous le por-

tique vénérable de Saint-Paul *extra muros*. Son artillerie abattit la corniche de la rotonde funèbre de Cécilia, respectée par les siècles et les Vandales, ravagea tous les édifices païens de la voie Appienne, et les églises des saints Nérée et Aquilée et de Saint-Théodore, sur la lisière occidentale du Forum; puis, quand ses soldats impies eurent forcé la porte Saint-Sébastien, Rome entière fut incendiée, dévastée, pillée, violée avec mille fois plus de rage qu'au temps de Théodoric, et le vénérable pontife Clément VII, menacé de mort dans le Vatican, se réfugia dans la galerie qui conduit du Bourg-Neuf au château Saint-Ange, et, déguisé en paysan, il gagna le village de Baccano, par la Storta, et trouva un asile dans la cabane d'un vigneron.

L'histoire n'a jamais fait une remarque assez naturelle pourtant, et qui explique les violences religieuses de cette époque. L'initiative de la persécution et de l'intolérance n'appartient pas au catholicisme. La dévastation de l'Italie et le sac de Rome en font foi. Urbain Grandier n'est pas antérieur aux incendiaires et aux iconoclastes du connétable. Les journées de la Saint-Barthélemy sont d'affreuses représailles, mais des représailles. Le souffle de la réforme avait allumé le bûcher de Rome, lorsque sonna la cloche de Saint-Germain l'Auxerrois. Les plus coupables sont ceux qui commencent. Toute attaque injuste provoque malheureusement une répression : *Suum cuique*. Cette réserve épisodique faite à l'endroit de l'initiative des persécutions religieuses, il est douloureux d'admettre une vérité fort négligée par l'histoire, et qui est démontrée dans une lettre écrite à Paul III par le chroniqueur et le témoin oculaire de la violation sacrilége de Rome, le marquis A. Bonaparte : « Je regarde, dit-il, le connétable de Bourbon comme le plus puissant auxiliaire de Luther. » Il est évident que le crime d'un prince français, rebelle à son Dieu et à son roi, dut jeter la perturbation dans le monde catholique, à une époque où la discussion essaya de détrôner la foi; quand on vit un prince de la religion romaine frapper un souverain pontife, la confusion se mit dans la grande famille chrétienne; les ouvriers de Babel reparurent; les saintes tribus

se divisèrent comme sous Jéroboam, et le connétable de Bourbon put s'appliquer la prophétie de l'évangéliste : *Je frapperai le pasteur, et les brebis seront dispersées* : *Percutiam pastorem, et dispergentur oves gregis* [1]. Ce germe du mal devait donner une ample moisson.

Voyez le progrès que la France a fait dans une mauvaise ornière, de 1249 à 1527. Certes, en 1249, les grands vassaux avaient parfois l'humeur assez turbulente, et le prétoire royal de l'arbre de Vincennes retentissait tous les jours de graves accusations contre la noblesse; mais un signe du roi entraînait tous ces héroïques gentilshommes au tombeau de Jérusalem, et les méfaits des vieux blasons conquis en Palestine, sous Louis VII et Philippe-Auguste, s'effaçaient alors dans un baptême de sang ou devant le pardon de Nazareth. En 1527, François Ier aurait trouvé beaucoup de barons rebelles à une septième croisade, et son proche parent, sous prétexte d'une querelle de famille, détruisait Rome, éteignait les lampes qui brûlent sur le tombeau de saint Pierre, soutenait de son épée la cause de la réforme, et chassait du Vatican le vicaire de Jésus-Christ! Peu de temps après, Marguerite de Navarre, sœur du roi, encouragée par l'exemple du connétable, protégeait l'invasion naissante des sectateurs de Calvin! Quel progrès!

La fidélité des serments et le respect de la royauté ne furent plus désormais des vertus vierges. L'antique foi, *prisca fides*, n'avait plus qu'un pied sur notre terre. On discutait, on ne croyait pas.

En 1614 déjà, pour remédier aux malheurs politiques et aux catastrophes du schisme, on assemblait les états généraux, par édit de Louis XIII, et on discutait. Le parlementarisme se montrait à l'horizon; les fronts ne se courbaient plus devant le *Dieu le veut* des bannières; on discutait Dieu et sa volonté. Les thèses et les discours épuisaient les parchemins du royaume. Le mal faisait toujours son chemin, avec l'aide des thèses et des discours qui voulaient l'arrêter. La hache d'un ministre intervint et fit

1. Évangile selon saint Matthieu.

tomber les têtes les plus illustres : triste remède qui annonçait un mal immense, car les nobles qui avaient l'adresse de garder leurs têtes gardaient leurs haines aussi. 1649 allait nous amener la Fronde; encore un coup de marteau donné sur la racine du trône par les mains qui voulaient le soutenir. L'exemple du connétable de Bourbon n'est pas perdu. Les deux plus grands hommes de ce temps, Turenne et Condé, se révoltent l'un après l'autre contre le roi, et donnent à la guerre civile une illustration qui lui assure de bonnes chances dans l'avenir. Que fait le peuple cependant? il travaille, il prie, il ne se révolte pas, et se plaint seulement lorsque les hauts barons viennent recruter des soldats parmi ses enfants pour une guerre où ne flotte pas la bannière de l'étranger.

Sous un roi tolérant, spirituel et contempteur de sa propre autorité, comme Louis XV, le mal devait revêtir une autre forme, quoiqu'il procédât directement de la faute originelle des siècles antérieurs. La noblesse devint à peu près folle ; elle emprunta pour ses habits les paillettes de la Comédie italienne; elle bâtit ses cheveux avec du ciment d'amidon; elle prit des houlettes; elle créa les bergères et destitua les femmes; elle fit de la tapisserie à l'aiguille; elle déclama des quatrains dans les ruelles des Tircis, des Philis, des Thaïs, des Amaryllis. Un jour, cependant, elle se réveilla en sursaut dans ses bergeries, au bruit du tambour, et redevint sublime comme sous Louis IX, Robert le Fort et Duguesclin : l'Anglais envahissait la France! Toutes ces mains efféminées quittèrent leurs aiguilles, prirent les épées et les firent reluire au soleil de Fontenoy; tous ces Lovelaces de ruelles se montrèrent soldats héroïques, à côté du roi et du Dauphin; tous ces bergers de Watteau se battirent comme des cavaliers de Salvator Rosa. Ils sauvèrent la monarchie; mais la monarchie une fois sauvée par la bravoure, il s'agissait de la perdre étourdiment d'une autre façon, sans le concours des Anglais. Pourquoi l'ennemi n'est-il pas venu alors, chaque jour, offrir une bataille à cette noble race de géants que la paix semblait éteindre dans le marasme des ennuis? Elle n'au-

rait pas donné deux mille souscripteurs à l'*Encyclopédie*, elle n'aurait pas épuisé trois fois les éditions de Voltaire; elle n'aurait pas fait jouer le *Mariage de Figaro* chez M. de Choiseul, à Chanteloup; elle n'aurait pas consommé son suicide en pensionnant, logeant, rassasiant, désaltérant les philosophes qui écrivaient pour l'anéantir! Hélas! Fontenoy n'a duré qu'un jour!

Elle venait de s'évanouir, la fumée de cette grande bataille où la maison du roi avait enfoncé la formidable colonne anglaise et vengé les morts d'Azincourt. Voltaire célébrait cette victoire dans une prose charmante et dans un poëme sans poésie; Versailles triomphait sur toutes ses lignes mythologiques. La monarchie semblait avoir renouvelé un nouveau bail de quatorze siècles avec l'éternité.

Les philosophes se mirent alors à détrôner les bergers. La noblesse se fit encyclopédiste; M. de Saint-Aulaire, qui occupait ses appartements à Versailles, offrit une chambre à Voltaire; le philosophe accepta : il avait un faible pour les lambris royaux; il venait d'ailleurs de se nommer dieu dans un quatrain adressé à son graveur Lejay, ce qui l'élevait au-dessus des rois :

Entre La Baumelle et Fréron,
Lejay vient de placer Voltaire;
Ce serait VRAIMENT un Calvaire,
S'il s'y trouvait un bon larron.

Ce *vraiment* est superbe. Un peu avant cette apothéose, Voltaire s'était montré moins ambitieux dans un madrigal, il s'était couronné roi :

L'autre nuit, dans l'erreur d'un songe,
Au rang des rois j'étais monté;
Je vous aimais, princesse....

Un peu avant ce sacre, il s'était modestement contenté d'être un Homère, dans une boutade à un railleur; il se reconnaissait, disait-il, comme

Le Quinte-Curce de Charles
Et l'Homère du grand Henri.

La gradation dans les dignités avait été, comme on le voit, observée avec soin; aussi personne ne s'étonna de voir Voltaire

logé à Versailles, chez un illustre gentilhomme très-dévoué au roi. C'est dans ce château de Louis XIV que se rassemblaient, sous la présidence de Voltaire, les nobles protecteurs de l'Encyclopédie; il s'agissait d'*écraser l'infâme* à tout prix. Les fils des croisés, les gentilshommes qui portaient sur leurs écus les *croix de gueules*, les *chevrons d'or*, les *coquilles d'argent*, toutes les *pièces honorables* conquises en Terre sainte, les descendants de ces preux qui disaient *gloire à Dieu*, *louange aux dames*, et avaient suivi aux batailles l'oriflamme de Jeanne d'Arc, cette belle jeunesse de Trianon, tout illuminée d'auréoles d'aïeux, applaudissait Voltaire lisant ses vingt mille blasphèmes contre l'héroïque vierge de Vaucouleurs, la martyre des Anglais, l'ange de Charles le Victorieux; Voltaire lisant ses *Épîtres à Uranie*, où Jésus-Christ est traité de *vil ouvrier perdant ses beaux jours dans un lâche exercice;* Voltaire lisant *Micromégas*, où le géant Sirius, indigné contre le genre humain en masse, est *tenté de faire un pas pour écraser cette fourmilière;* Voltaire lisant ses longs commentaires sur la Bible, satire de venin et de fiel, écrite contre la plus touchante des histoires et le plus beau des poëmes, puisqu'ils viennent de Dieu. Ce fut dans ces heures d'enthousiasme qu'un jeune gentilhomme, du Comtat-Venaissin, jura de faire imprimer à ses frais une édition populaire de la *Pucelle*, projet qui fut accompli. Le proche parent de ce noble éditeur, le trop célèbre marquis de Sade, lui dit : « Bien, mon ami! allons, courage! Détruisons tout. Je ne demeurerai pas en arrière, moi! Le poëme de M. de Voltaire est une bucolique innocente : il croit, ce bonhomme, avoir posé les colonnes d'Hercule du libertinage et de la dépravation! Je fais un livre, moi, qui prouvera à M. de Voltaire qu'il n'est en ce genre qu'un mince écolier. » Et M. de Sade tint parole : il composa un livre dont le titre ne peut se dire qu'à voix basse, et souille la bouche qui le prononce et la plume qui l'écrit. Satan n'aurait pas mieux fait.

Voltaire voulut payer son bail de résidence en quittant la chambre de Saint-Aulaire; il n'avait pas payé le bail de ce pauvre libraire de Rouen, qui a écrit contre le philosophe un

volume de créancier. Ici le grotesque se mêle à l'histoire triste; un bruit se répandit tout à coup que Voltaire s'était enfermé dans la chambre de Saint-Aulaire pour y écrire des vers, monnaie de poëte débiteur. Un grand silence se fit dans les escaliers et les corridors; on marchait sur la pointe des pieds; on écoutait aux portes pour essayer d'entendre le bruit de la plume voltairienne, payant un loyer en alexandrins. La cour même était en émoi; les passants de la rue du Réservoir échangeaient des signes télégraphiques avec les privilégiés des balcons royaux. Enfin, la montagne fit son œuvre; M. de Saint-Aulaire était payé! il avait un quatrain!

Si l'*Almanach des Muses* de 1770, publié par M. Delalain, rue de la Comédie-Française, ne renfermait pas pompeusement ce quatrain de location, on ne croirait jamais qu'un homme d'un si grand esprit l'ait composé avec un certain effort, et que tant de hauts personnages aient porté à cette œuvre un si puissant intérêt :

J'ai la chambre de Saint-Aulaire
Et n'en ai pas les agréments;
Peut-être, à quatre-vingt-dix ans,
J'aurai le cœur de sa bergère!.

Des hauteurs de l'Encyclopédie, on tombait dans ces enfantillages incompréhensibles; Homère second dormait plus souvent qu'Homère premier. Mille copies au crayon furent prises de ce quatrain. Le lendemain, on le commentait chez Procope; beaucoup de gens, ne le comprenant pas, se bornaient naïvement à l'admirer.

Religion, morale, royauté, noblesse, tout s'écroulait ainsi, gaiement, au bruit des jets d'eau de Versailles. Dieu était parti. Jean-Jacques Rousseau lui-même, tremblant de peur devant un in-folio de l'*Encyclopédie*, n'osait plus écrire le mot *Dieu* dans sa prose. PUISSANCES DU CIEL, disait-il, *vous m'aviez donné une âme pour la douleur, donnez-m'en une pour la félicité! Puissances du Ciel*, et au pluriel, encore! L'auteur de *Faublas* s'écriait un peu plus tard, sérieusement, sur le Pont-Royal : *Le désordre de la nature m'annonçait la colère* DES DIEUX! La cour et la haute noblesse ne prenaient aucun intérêt aux

écrivains courageux et prévoyants qui sonnaient l'alarme sur toutes les avenues de Versailles et de Trianon. La lutte était magnifique; mais on ne regardait que d'un côté, le côté Voltaire. Les livres conservateurs faisaient sourire de pitié même les statues du parc royal, comme disait Guénée à son libraire ébahi. Fréron, écrivain d'une exquise urbanité, d'un goût sévère et pur, critiquait les œuvres de Voltaire avec les formes les plus polies. Voltaire lui répondait :

Vermisseau né. . . . . !
Cet animal s'appelait Jean Fréron.

Versailles trouvait l'épigramme fort spirituelle et continuait à ne pas s'abonner au journal de Fréron. La Baumelle, un des hommes les plus érudits de ce temps, écrivait son commentaire si ingénieux sur la *Henriade;* Voltaire lui répondait par un quatrain où il le traitait de VOLEUR! Versailles trouvait le quatrain fort joli, et La Baumelle fort impertinent. Guénée publiait des lettres merveilleuses d'esprit et de raison contre les impiétés encyclopédistes; Voltaire lui répondait par des mots que les imprimeurs de 1853 n'oseraient pas toucher du bout de leurs composteurs. Versailles trouvait ces mots écrasants et se hâtait de ne pas lire les *Lettres juives;* Guénée ne comprenait pas que Voltaire, si tolérant, si philosophe, eût écrit ces vers contre les Juifs :

Il est un peuple obscur, imbécile, volage,
Amateur insensé des superstitions,
Vaincu par ses voisins, rampant dans l'esclavage,
Et l'éternel mépris des autres nations.

« Mais, monsieur de Voltaire, lui disait-il, le peuple juif est un *peuple obscur?* le peuple de Moïse, de David, de Salomon, de Judas Machabée, le peuple de Dieu! *peuple obscur!* Il est *imbécile* aussi, ce peuple qui a vu naître chez lui la première et la plus belle des littératures? Monsieur de Voltaire, y pensez-vous? Comment, vous qui vous êtes surpris un jour pillant ces vers à Salomon :

Un lion mort ne vaut pas
Le moucheron qui respire!

Comment ! vous n'avez rien découvert de plus dans cet immense poëme qui commence à l'Éden et finit au berceau du Christ? Un peuple imbécile ! Vous ajoutez qu'il a été *vaincu par ses voisins;* ceci est vrai, mais c'est stupide.. Quel peuple n'a pas été vaincu par ses voisins? et même par des gens plus éloignés que des voisins! Vraiment, monsieur de Voltaire, où aviez-vous votre esprit quand vous avez écrit ces vers contre les Juifs? Et vous vous plaignez ensuite très-haut quand l'inquisition persécute des Juifs ! *éternel mépris des autres nations!* Eh ! mon Dieu ! l'inquisition avait vu, lu vos vers; vous êtes le pourvoyeur du saint-office, à votre insu ! »

Voltaire ne répondait pas, il attendait.

Vint ensuite un jeune homme, un poëte d'un talent prodigieux, Gilbert; il s'était nourri des œuvres des immortels génies de Rome et d'Athènes, et il venait de pâlir d'indignation en lisant les sourdes et adroites épigrammes que Voltaire décoche contre Homère et Virgile, dans *Candide,* par la bouche de son procureur fondé. « Mais, s'écria Gilbert, ces hommes-là veulent donc tout anéantir ! Après la Bible, l'*Iliade,* après l'*Iliade,* l'*Énéide !* » Ce courroux classique mit Gilbert sous la bannière de Fréron, et il écrivit alors cette admirable satire, qui sera l'éternel honneur de notre langue et de notre poésie, et dans laquelle il reproche surtout à Voltaire ses vers

..... sans art,
D'une moitié de rime habillés au hasard.

Acte de courage inouï à cette époque: car, avant toutes choses, Voltaire, le contempteur de Moïse, d'Homère et de Virgile, était regardé comme un pöëte de premier ordre; Laharpe le trouvait grand comme les anciens. *Mérope* et le deuxième livre de l'*Énéide,* le strass et le diamant, étaient égaux devant ce critique professeur.

Voltaire ne répondit rien à Gilbert.

Ce jeune poëte tomba dans une profonde misère, et il est mort à l'hôpital, où, dit-on, il s'est empoisonné; mort peu

croyable : Gilbert était pieux. Une chose est vraie pourtant, celle-ci : Gilbert, pour s'être dévoué courageusement à l'œuvre de conservation, n'a trouvé autour de lui qu'indifférence, comme ses collaborateurs. Aucune main ne se tendit vers la sienne ; aucune parole ne vint l'exciter dans son sillon ; aucune table ne laissa tomber ses miettes devant sa faim. La protection, les sourires, l'or, les encouragements n'étaient donnés qu'aux démolisseurs. Dieu a pardonné à ces amis de la monarchie, parce qu'*ils ne savaient ce qu'ils faisaient.* Cette excuse met l'esprit en repos, comme tout ce qui vient des livres saints.

Arrivons à la monarchie contemporaine et constitutionnelle : là nous retrouverons d'autres amis.

IV.

L'époque nommée la *Restauration* a été, comme toutes les grandes époques de la France et de l'humanité, très-brillante dans ses premières phases, et elle est devenue ensuite la victime de son propre bonheur. Il est déplorable de le penser, un pays ne sait jamais se conduire comme un individu qui a fait fortune. Les modèles de conduite exagérée, même dans la sagesse, abondent, en France surtout.

Nous avons tous connu des hommes ainsi faits : ils ont eu une vie tourmentée ; ils ont traversé les mers, bravé les tempêtes, joué avec les périls, brûlé ou glacé leur épiderme sous les zones ardentes ou froides pour s'assurer une fortune ; puis, *fortuna peracta* et la position conquise, ils marchent, l'œil incessamment ouvert sur les embûches du destin ; ils enlèvent au hasard tout ce qu'ils peuvent lui dérober par prévoyance ; ils étudient les saisons pour combattre leurs malignes influences par des procédés hygiéniques ; ils avancent un pied prudent sur le pavé des rues, l'angle des trottoirs, le sillon des voitures, le préci-

pice des escaliers ; ils payent au sommeil la dette de chaque nuit sans lui marchander une minute ; ils confient à leur estomac tout juste la mesure de son travail digestif ; ils stéréotypent sur leurs lèvres une parole polie qui leur assure partout des relations douces et leur épargne ces disputes qui aigrissent le sang ; ils connaissent le point d'intersection qui sépare la prodigalité de l'avarice, et ne s'en écartent jamais dans leurs dépenses de chaque jour. Si un malheur arrive à ces hommes, c'est toujours la faute du malheur ; ils n'ont rien à se reprocher, l'escalier s'est écroulé, le pavé s'est ouvert sous leurs pas ; ils ont rencontré une ardoise qui passait dans un coup de vent improvisé. Tout le monde les plaint. Ils étaient si rangés ! si sages ! si bons ! si prudents !

Les hommes d'État n'ont jamais appliqué cette théorie individuelle à l'hygiène d'un grand pays. Lorsque l'escalier s'écroule, ils avaient déjà miné l'escalier.

Le gouvernement représentatif, tel que l'avaient fait les chartes royales, portait avec lui deux fléaux dissolvants, les discours éternels et les ambitions de portefeuilles. Avec ce système, on peut, la montre et le calendrier en main, fixer le jour et l'heure où la bataille des chambres passera dans la rue, où les boules deviendront des boulets. Avec ce rouage représentatif, Dieu même nommerait Michel Archange ministre de la Guerre ; saint Jean Chrysostome, Bouche d'or, ministre de l'Instruction publique ; saint Matthieu, ex-percepteur à Jérusalem, ministre des Finances ; saint Yves, homme de loi, ministre de la Justice ; saint François Xavier, le navigateur des Indes, ministre de la Marine : tous ces choix ne conjureraient pas la crise ministérielle obligée. Un vieux capitaine en retraite, élu député dans l'Est ou dans l'Ouest, monterait à la tribune et donnerait une bonne leçon au ministre de la Guerre ; un professeur destitué en remontrerait à saint Jean Chrysostome ; un financier ruiné à la Bourse enseignerait l'addition à saint Matthieu ; un amiral de la marine d'Asnières apprendrait la navigation à saint François Xavier ; tous les orateurs de la gauche prononceraient des discours admirables ;

les ministres célestes auraient un verbiage pâteux, diffus, entortillé, liberticide. Un changement de cabinet serait réclamé d'un cri unanime pour sauver le pays d'une crise. On proposerait un banquet de vingt mille couverts aux Champs-Élysées, et vous savez le reste. C'est invariable comme le mouvement des marées. On se rassemble, on crie, on hurle, on chante, on ferme les boutiques, on bat le rappel, on sonne le tocsin; on fait des barricades, on épouvante les vieillards, les malades, les enfants; on empoisonne le sang et le lait des femmes; on tue quelques milliers de pères de famille, sept généraux, un archevêque; on fusille un général à cheveux blancs, et après, tous les visages s'allongent; toutes les bouches se ferment, tous les fronts se rident; toutes les haines s'éteignent; un immense crêpe noir couvre la ville; un immense remords déchire les cœurs; on ensevelit les morts, on habille les veuves et les mères de la robe des guerres civiles; on suspend les discours et les chants nationaux; on entre en convalescence politique; les journaux prêchent le calme et l'oubli; chacun dit : « Quelle leçon! quelle leçon! » les visages s'épanouissent devant les boutiques qui se rouvrent, les voitures qui circulent, les pavés qui se nivellent; les changeurs qui exhument des pièces d'or. Enfin, tout va bien! Voici de nouveaux ministres; parlez, orateurs; provoquez une nouvelle crise; assez de calme, recommençons. Les pavés s'ennuient. Tous ces troubles, effroi des âmes pusillanimes, sont de l'essence du gouvernement représentatif. La liberté vit par ces commotions salutaires. Voyez les Anglais et les Américains! Ah!

Louis XVIII avait vu les Anglais, lui, et il nous avait octroyé une charte. Ce don n'était point une faute alors. Louis XVIII nous donnait la liberté, mot magnifique, vierge céleste toujours violée par ses adorateurs. Quand elle est absente, on la demande toujours au ciel, et, quand on l'a retrouvée, on se plaint et on s'évertue pour l'exiler; ainsi s'accomplit la prophétie du poëte qui a tout dit :

Quæsivit cœlo lucem, ingemuitque reperta.

La charte de Louis XVIII donnée, on appela les avocats, selon l'usage; on agita une sonnette sur le marbre des rostres, et la première séance commença. Les pavés intelligents frissonnèrent de joie devant le Palais-Bourbon. Tous ceux qui avaient un œil subtil regardèrent le cadran des Tuileries et firent un calcul de longitude constitutionnelle avec les logarithmes du savant Bailly, le premier astronome parlementaire connu.

Il y eut tout d'abord un 5 SEPTEMBRE; c'était le précurseur des 1er mars, des 11 octobre, des 22 novembre et de tous ces héros chiffrés qui ont successivement coopéré à l'*addition* des haines, à la *multiplication* des partis, à la *division* des journaux, à la *soustraction* des finances dans notre pauvre pays. On se rua donc sur ce 5 septembre, nouveau-né, avec l'ardeur qui est la vertu des escarmouches. Le 5 septembre était une primeur constitutionnelle éclose en automne; on la savoura sur les banquettes du premier festin représentatif. Louis XVIII avait créé le 5 septembre, il le brisa sans pitié. Leçon qui aurait dû profiter au 1er mars, au 11 octobre et à tant de chiffres nés du malheureux hymen d'une crise et d'un sceptre! Hélas! rien n'éclairait alors les hommes d'État : une cataracte morale obscurcissait leurs yeux constitutionnellement.

Cependant l'époque se faisait admirable; un mouvement merveilleux s'opérait dans les sciences, les lettres et les arts. Léopold Robert, Géricault, Delacroix, se levaient sous les yeux d'Ingres, de Gérard, d'Horace Vernet. Deux poëtes naissaient, deux astres les plus purs et les plus harmonieux qui aient éclairé un horizon littéraire depuis Virgile le divin : on les nommait Lamartine et Victor Hugo; mais, quel que fût l'éclat de cette pléiade, le fracas de la tribune déjà commençait à dominer tout autre bruit de gloire. Une phrase du général Foy, ou un silence de Royer-Collard, absorbait l'attention publique; déjà on parlait de suivre le conseil de Platon et d'exiler les poëtes; le tintement de la sonnette présidentielle était jaloux du son de la lyre; aussi les deux chantres d'Elvire et de *Moïse sur le Nil* méditaient leurs adieux au dôme des bois, et, entraînés eux-mêmes par le

démon représentatif, ils cherchaient une urne propice et un collége électoral. Homère et Virgile rêvaient la députation! la gloire retentissante n'était plus dans l'*Iliade* et les *Géorgiques* : elle était dans un discours parlementaire interrompu par le centre, et inhumé au *Moniteur* avec les parenthèses italiques. (*On rit, on murmure, on s'agite sur les bancs; on réclame l'ordre du jour.*) La renommée ne pouvait s'acquérir qu'avec l'assaisonnement de la politique. Un discours littéraire en Sorbonne lançait une allusion au général Foy, et on applaudissait! A l'Odéon, une tragédie allait aux nues, si deux de ses vers attaquaient les ministres en général; un ministre était déjà le bouc émissaire représentatif :

. . . . Un ministre, avec impunité,
Ose porter ses mains sur votre liberté.
(*Vêpres Siciliennes.*)

Une tirade sur les parias de l'Inde transportait le parterre; c'était une allusion aux soldats de la Loire et aux exilés du Champ d'Asile. La comédie de la *Famille Glinet* obtenait un grand succès, envisagée comme projet de réconciliation, en cinq actes, entre les royalistes et les libéraux. Tous les vaudevilles du Gymnase exhumaient une armée de colonels *souffrant sans murmurer*. M. Scribe était le général et le père de tous ces faux colonels, de *tous ces vétérans qui mendiaient leur pain;* de tous ces soldats laboureurs qui, *dans la plaine,* avaient *détourné un sabre du sein de leur capitaine*. Alors, si une voix (insérée au *Moniteur,* hélas!) s'écriait à la tribune : *Laboureurs, retournez à la glèbe, à la corvée!* nous, candides jeunes gens, sans expérience des hommes et des choses, et séduits par nos pères conscrits, hommes de conviction et de probité incontestables, nous frémissions de patriotisme en voyant apparaître le fantôme de la féodalité sur les tourelles des manoirs, et, oublieux de la liberté, entre nos soldats avilis et nos prophètes de glèbe, nous redemandions comme remède le drapeau tricolore et l'épée d'un Napoléon. Libéralisme et bonapartisme étaient synonymes. Au Palais-Royal, le duc d'Orléans avait placé sur le parchemin de

la charte une colonne Vendôme en raccourci avec la statue de l'Empereur. *Il y a de l'écho en France lorsqu'on prononce les mots d'honneur et de patrie*, s'écriait le général Foy. Il n'oubliait que la liberté; personne n'y prenait garde. La liberté, c'était Napoléon. Ainsi se formait, sous d'habiles professeurs, notre éducation constitutionnelle, selon les principes des Américains et des Anglais. En dehors de la politique, deux écrivains avaient seuls le privilége de faire concurrence au général Foy, à Royer-Collard, à Benjamin Constant; deux écrivains anglais, lord Byron et Walter Scott. Les plus illustres représentants de la science sortaient de leur domaine trop étroit pour s'épanouir plus à l'aise dans l'arène du parlementarisme. Cuvier négligeait souvent le *mosasaurus* et le *dinotherium* envoyés de Maëstricht, pour faire un rapport bourgeois à la tribune; et le puissant Arago abandonnait quelquefois les modestes intérêts de l'infini céleste pour donner à la politique de la terre les plus précieux de ses jours et les plus étoilées de ses nuits.

Tout allait bien pourtant. Charles X revenait de Reims au milieu des acclamations populaires; Benjamin Constant se laissait surprendre criant : *Vive le roi!* le général Foy lançait l'anathème à quiconque demanderait *moins que la Charte, plus que la Charte;* bien au-dessous d'eux, et après tant d'autres, deux jeunes poëtes du Midi écrivaient, dans une satire, ces vers à l'éloge du roi :

La bonté tolérante est sur le trône assise.

On voit que l'opposition avancée n'était pas en ce temps-là ce qu'on croit aujourd'hui qu'elle était. L'histoire oublie bien des choses; mais il y a des mémoires qui n'oublient rien et qui ne sont jamais obscurcies par l'esprit de parti, le plus sot de tous les esprits, et d'origine française pourtant. Les *comédiens de quinze ans* n'ont jamais existé; ils appartiennent à la mythologie politique. Ce ne sont pas ces fantômes qui ont renversé Charles X; il est tombé, comme son malheureux frère, par la faute des amis de la royauté. A quoi bon mettre des masques de

comédiens sur des visages ennemis, quand on est servi par des amis qui démolissent à visage découvert?

Hâtons-nous de dire avant tout que ces nouveaux amis de la royauté constitutionnelle ont agi de la meilleure foi du monde, et qu'aucun d'eux n'avait prémédité la chute du roi. Précaution oratoire à peu près inutile, puisque nous allons citer les plus honorables et les plus illustres noms, et avec tout le respect dû à la mémoire des morts et à la vieillesse des vivants.

Le hasard des crises ministérielles mit autour de la même table de conseil deux antithèses vivantes : M. de Villèle et M. de Châteaubriand. Le premier a été un grand ministre, un admirable financier surtout. L'indemnité du milliard est une création du génie; elle fut incomplète malheureusement, parce qu'elle fut exclusive. Les nobles n'avaient pas seuls perdu leurs biens dans la Révolution; il fallait indemniser toutes les ruines ou se résigner aux fatalités incurables des faits accomplis.

M. de Villèle avait, comme tous les hommes de génie, les défauts de ses qualités. Il regardait M. de Châteaubriand comme un chiffre regarderait une fleur, si un chiffre avait des yeux. De son côté, M. de Châteaubriand, brouillé avec les chiffres, comme un poëte breton, regardait M. de Villèle avec cet air *pétrifiant* que lady Morgan lui a découvert. Charles X devait convier à ses conseils l'un de ces hommes, tous les deux jamais. Rappelons aussi aux mémoires oublieuses qu'à cette époque Châteaubriand n'avait pas encore obtenu toute l'admiration et le respect accordés aujourd'hui à son génie. On se souvenait trop des nombreuses diatribes lancées contre lui par les premiers critiques de France, entre autres Morellet et Hoffman : car, il faut le dire, jamais novateur de génie n'a subi autant de censures, de parodies et d'insultes. Les *Martyrs*, *Atala et René* ont été commentés par des *hommes de goût* et de *saine critique*, avec des explosions d'hilarité olympienne. Un Aristarque célèbre, prenant le pseudonyme de *Châteauterne*, a publié une parodie in-8°, fort volume, intitulée : *Voyage de Pantin au mont Calvaire, en passant par la rue Mouffetard.* C'est un amas de

grossières inepties à l'adresse du poétique *Itinéraire de Paris à Jérusalem*. Enfin, sous le règne de Charles X, on a joué aux Variétés une parodie d'*Atala*, dans laquelle Potier remplissait le rôle de Chactas, et affectait, disait-on, de *parler la langue de Châteaubriand!* Certes, la jeunesse de cette époque et l'immense majorité du public n'avaient que des hommages pour l'illustre écrivain, mais il restait encore beaucoup de partisans à Châteauterne, à Morellet et à Potier. Un beau jour, l'auteur du *Génie du Christianisme*, des *Martyrs* et d'*Atala*, fut mis *à la porte* de son ministère comme un *garçon de bureau*. C'est Châteaubriand lui-même qui s'exprime ainsi.

Mis à la porte comme un garçon de bureau!... Il ne faut pas exiger, même des plus grands hommes, les vertus des saints: Châteaubriand, l'homme du génie antique et de la foi chrétienne, aurait pu sans doute prendre à Rome, à Athènes, à Jérusalem, villes de ses études, des exemples de stoïcisme et de résignation; mais un sentiment de juste orgueil humain l'emporta. Aristide fut oublié pour Coriolan. On comprend cette erreur, et on la justifie très-bien. Châteaubriand nourrissait de vieilles et légitimes rancunes au fond du cœur; il avait voyagé partout, afin de travailler en conscience; les derniers 60,000 fr. de sa fortune s'étaient écoulés en Amérique, en Italie, en Grèce, en Palestine; il avait, plus que personne, contribué à restaurer l'ordre social avec son *Génie du Christianisme*, ouvrage sans doute très-incomplet, et comparable pourtant à ce que saint Augustin et saint Jérôme ont écrit de plus beau pour la défense de la foi. A côté de cet admirable livre se plaçait l'épopée des *Martyrs*, qui semble écrite par un fils chrétien d'Homère. L'illustre voyageur écrivain était donc en droit de s'attendre à trouver au moins des égards dans la haute critique contemporaine; il fut traité comme un Mævius et un Bavius, en sa qualité d'écrivain, et, en sa qualité de ministre, comme un garçon de bureau.

Il déclara une guerre implacable à M. de Villèle, et fit le serment d'Annibal : sa plume, braquée sur les créneaux du *Jour-*

nal des Débats, commença le feu sur le palais de la rue de Rivoli, trop voisin des Tuileries. Hélas! les éclats d'obus ricochaient dans le jardin royal! On n'y prenait pas garde. Le roi est inviolable; rien ne pouvait l'atteindre, selon cette ingénieuse fiction constitutionnelle qui a déjà renversé trois rois et en renverserait encore autant que l'histoire en aligne depuis Pharamond. En ce moment, le plus intelligent des éditeurs, M. Ladvocat, acheta les œuvres complètes de Châteaubriand à un prix fabuleux, et leur donna une popularité universelle. La menace du grand écrivain se réalisait comme une prophétie. « Ah! messieurs, s'écriait-il dans les notes du *Génie du Christianisme*, au milieu d'un accès d'exaspération, ah! prenez garde, si vous me poussez à bout, *je descendrai dans la lice avec des armes que vous ne me soupçonnez pas!* » En effet, il y était descendu. La *Gazette de France* annonça un jour, en termes railleurs, que Châteaubriand avait rendu une visite au plus ardent des coryphées de l'opposition, et elle se servit même de l'expression de *vieillard!* Tout lien était donc brisé. Une fraction, ou une faction du parti royaliste, suivit le drapeau de Châteaubriand. Les noms les plus honorables, les cœurs les mieux intentionnés, les intelligences les plus droites, MM. Hyde de Neuville, Delalot, Agier, se rapprochèrent du parti libéral. Le *Journal des Débats* poussa cette lugubre lamentation : *Malheureuse France! malheureux roi!* Les royalistes préparaient leur appoint à ce chiffre fatal 221, qui devait renverser Charles X. Toute la garde nationale avait crié : *A bas Villèle!* au Champ de Mars, aux oreilles du roi.

Le 1er mai 1830, je me trouvais à Toulon, et, si quelque prophète eût alors prédit à la royauté de Charles X ses deux derniers mois de règne, il aurait été reçu comme Cassandre à Ilium. Des hauteurs du fort Lamalgue, nous assistions au plus émouvant, au plus solennel des spectacles! La mer n'avait jamais rien vu de pareil depuis le départ de saint Louis du port d'Aigues-Mortes. Un vent du nord poussait en Afrique une flotte de six cents voiles : c'était le bras droit de la France qui s'allongeait pour écraser un nid de forbans. La mer se découpait en sillons

d'argent, depuis la Grosse-Tour jusqu'aux îles d'Hyères; le soleil inondait de rayons les vieilles oriflammes de Philippe-Auguste et de saint Louis; les fanfares des vaisseaux jouaient l'hymne du Béarnais et de Gabrielle; cent mille marins adressaient leurs adieux à la France et dirigeaient la pointe de leurs épées vers l'Orient. Le canon des citadelles répondait au canon des navires; c'était une fête immense, pleine de l'éclat du printemps, de la joie de la terre, de la gaieté, des vagues, de l'azur du ciel. Tout promettait une victoire africaine, et les présages ne mentaient pas.

Charles X était le roi puissant qui envoyait cette armée aux barbares d'Alger; une garde composée des vingt mille plus braves soldats du monde défendait le trône des Tuileries; vingt-cinq millions de liste civile ruisselaient de la main du roi dans toutes les veines de la France... Une majorité parlementaire, faite avec l'appoint de la faction Agier, renversa cette pyramide sous un pavé. Les 221 avaient ouvert la brèche dans la citadelle royale : la Révolution entra.

V.

Les gouvernements fondés sur les émeutes parlementaires, les crises ministérielles, les joutes de tribune, les responsabilités des cabinets et l'inviolabilité des trônes, n'ont en France aucune chance de durée. Un célèbre chef démocrate a d'ailleurs parfaitement démontré cela dans son discours sur *les coups de main*, et avec cette franchise étourdie qui fait sortir parfois la vérité de la bouche des enfants de tout âge : *ex ore infantium*. La théorie du gouvernement des trois pouvoirs pondérés est fort belle en elle-même, tant qu'elle ne fonctionne pas; on peut la comparer à cette statue antique qui doit la grâce souveraine dont elle est empreinte à la longueur démesurée de sa jambe gauche; si cette statue marchait, elle boiterait : sa jambe droite est trop

courte. Heureusement, la statue a le bon esprit de rester immobile, et on l'admire depuis deux mille ans. La théorie représentative a eu le tort de marcher; elle aurait dû demeurer sur son piédestal germain, que Tacite a découvert.

« Oui, dit-on; mais les Anglais? Voyez les Anglais! Que dites-vous des Anglais? Ils marchent avec trois pouvoirs et ne boitent pas! » D'abord je commence par émettre, dans toute sa concision, cette vérité naïve : Les Anglais ne sont pas des Français. Le paralytique florentin qui a dit : *Tutto il mondo è fatto come nostra famiglia* (Tout le monde est fait comme notre famille), a dit une chose physiquement juste, moins la différence établie entre la laideur et la beauté des formes et la nuance des carnations. Moralement, rien de plus faux. Quelques degrés de latitude suffisent souvent pour faire de deux peuples voisins deux peuples antipodes. Le peuple de Sybaris, qui dormait sur des roses et les trouvait dures, n'était pas fait comme le peuple du Samnium, qui dormait sur des rochers et les trouvait doux. Le peuple de Cambyse, qui ravageait la terre et n'adorait rien, n'était pas fait comme le peuple d'Osymandias, qui cultivait la terre et adorait tout. Le peuple de l'Attique, qui vivait d'air pur et d'esprit charmant, n'était pas fait comme le peuple de Béotie, qui vivait d'air épais et de sottise ennuyeuse. *Bœotum aere crasso*. La carte théodosienne à la main, je puis prolonger ce parallèle à l'infini, en me servant toujours des peuples anciens pour ménager les modernes. Trois exemples me suffiront.

C'est déjà beaucoup, c'est déjà trop de donner une constitution politique uniforme à un grand pays comme la France, qui a des Flamands au nord, des Allemands à l'est, des Bretons à l'ouest, des Provençaux au midi; quatre peuples réunis sous le nom de Français, et qui tous ont des habitudes, des langues, des mœurs, des goûts, des instincts différents. On ne s'est pas contenté de vouloir asservir à la même communion politique toutes ces nations départementales : on a cherché chez des voisins hyperboréens, sur une terre sans fleurs, sans vignes, sans catholicisme, sans soleil, un modèle de gouvernement triangu-

laire, qui ne pourrait convenir qu'à un peuple de mathématiciens.

De graves étourdis, ne connaissant de l'Angleterre que la douane, l'hôtel des postes, le dôme de Saint-Paul, le Théâtre-Français, le Jardin zoologique et le Musée de cire de Westminster, ont écrit il y a bien des années tant de brochures et d'articles sur les avantages du gouvernement représentatif anglais, sur la métamorphose complète des mœurs politiques de la France et leur assimilation aux mœurs de nos voisins; ils ont prouvé si souvent, en disant *je prouve,* que nous avons conquis les habitudes du parlementarisme, puisque nous avons donné des lettres de naturalisation au *sport*, au *turf*, au *steeple-chase*, au *jockey-club,* au *short-whist*, au *water-proof*, aux *gentlemen-riders*, au *tender,* au *lunch,* qu'aujourd'hui tous les lecteurs de ces articles et de ces brochures se regardent moralement comme Anglais, tout en gardant au fond d'un cœur patriote, contre les Anglais, une haine traditionnelle, contemporaine de Pitt et Cobourg. Eh bien, cette similitude, sur laquelle on a échafaudé trois ou quatre masures politiques, est une erreur sexagénaire qu'il faut retirer de l'hospice des Incurables et convertir en vérité. Le détroit moral qui nous sépare de l'Angleterre est plus large que la Manche. Dans l'ordre physique, nous trouvons une comparaison assez juste à établir entre les mœurs politiques des deux grandes nations : lorsque l'illustre capitaine Cook, après avoir découvert son détroit de la Nouvelle-Zélande, cherchait des îles dans le voisinage du cap sud de Stewart, il rencontra la petite île de Bounty, et s'écria : « Nous sommes aux antipodes de l'Angleterre. » Nos théoriciens politiques devraient toujours répéter cette parole de Cook; il l'a dite pour eux. Nous avons fondé nos chartes constitutionnelles sur l'île de Bounty.

Les rares Français qui ont voyagé dans toute l'Angleterre, et qui ont étudié nos voisins géographiques dans leurs *meetings*, dans leurs élections, dans leurs chambres, dans leurs clubs, dans tous les accidents de leur vie politique, n'élèvent aucun doute sur cette question; mais ces observateurs ne font pas loi :

ils sont en trop petit nombre. On aimera toujours mieux s'en rapporter au témoignage des caravanes qui traversent Londres au vol d'un train de plaisir. Cette immense majorité, observatrice comme la vapeur, déclarera toujours qu'un Anglais et un Français se ressemblent comme deux fracs noirs, et qu'ils sont nés pour jouir des mêmes droits politiques, susciter des crises ministérielles, et prononcer un discours aussi long que celui où Bossuet raconte l'histoire du monde depuis Adam jusqu'à Louis XIV. Dans notre pays, si mobile et si léger, dit-on, il y a une foule d'erreurs accréditées qui m'ont bien l'air de vieillir toujours et de ne mourir qu'à Josaphat. La révolution de 89 a détruit cinquante vieux préjugés, dit-on; c'est possible, mais elle en a créé cent nouveaux.

Un jour, le plus logique des observateurs disait et venait de démontrer à un ami que certain préjugé politique était faux comme 2 et 3 font six. L'ami baissa la tête comme un Mohican vaincu, et dit : « Oui, je conviens que vous avez raison; mais j'ai quarante ans, et il y en a vingt que je soutiens mon préjugé : vous voyez donc qu'il m'est impossible de soutenir le contraire. Je ne puis pas avouer en public que j'ai eu tort pendant mes plus beaux vingt ans. Ensuite, en supposant que j'aie le courage de me démentir moi-même et de faire bon marché de mon amour-propre, je dois respecter la mémoire de mon père, qui est mort avec mon préjugé dans le cœur. »

C'est ainsi qu'on éternise les préjugés. Le monde est peuplé de docteurs Pangloss, qui, après avoir dit à vingt ans que *tout était bien*, meurent octogénaires à l'hospice des Incurables, en répétant leur aphorisme, et après avoir vu que tout était mal, depuis le péché originel. Fontenelle avait bien raison de dire que, s'il avait la main pleine de vérités, il ne l'ouvrirait pas. Pedemonte, l'ami de Foscolo, avance quelque chose de mieux : « Je porte à qui que ce soit, dit-il, le défi de faire un paradoxe, pourvu qu'il prenne le contre-pied d'une vérité admise, en dehors de la morale et de la religion. »

Après ces digressions, nécessaires peut-être, nous rentrons

chez les Anglais. Je me suis toujours refusé obstinément le plaisir d'assister à une séance de chambre de députés ou de représentants du peuple. La façade seule de leur ancien établissement m'est connue. Personne, à coup sûr, ne peut faire le même aveu, s'il a séjourné vingt ans à Paris. Malgré mon antipathie pour les grandes assemblées, *vaste désert d'hommes*, comme dit Châteaubriand, j'ai voulu voir la chambre des Communes à Londres, et j'avoue que ce spectacle m'a singulièrement réjoui. Je l'ai toujours trouvé très-peu dangereux pour la tranquillité publique. On y psalmodie des discours, on y dort çà et là, on bâille partout; on n'y agite aucune sonnette; on n'y rappelle personne à l'ordre; on n'y envoie aucun cartel; on ne s'agite sur aucune banquette; l'ennui pleut à torrents; les whigs et les tories s'y partagent des gâteaux mal cuits; on boit beaucoup de porter *Barclay-Perkins;* on sort à chaque minute pour avaler un potage de tortue; on feuillette des albums de caricatures; les ministres font un *short-whist* dans un coin; ceux qui ne dorment pas lisent un roman de Dickens; les orateurs n'ont pas l'air de se soucier qu'on les écoute. Il n'y a point d'auditeurs, il n'y a point de beaux discours. Tout le monde parle de la même manière et sur le même ton. C'est un *andante* de six heures sans *cabaletta.* L'éloquence anglaise est comme l'écriture anglaise : même moule pour tous. Je demandai à mon introducteur de me montrer la tribune de marbre, les interrupteurs chroniques, le verre d'eau sucrée, M. Dupin, et un député plus vertueux que les autres : on me répondit qu'il n'y avait rien de tout cela dans la chambre des Communes, et que je devais me contenter de ce que je voyais. En effet, j'étais trop exigeant. Ce jour-là nous sortîmes à minuit. Personne, à six heures, n'avait demandé la clôture pour aller dîner. Cette chambre existe, parce qu'elle a existé, comme le forgeron de *Gretna-Green;* mais, si on la fermait, contre les habitudes anglaises, l'inconvénient ne serait pas dangereux. Il y aurait toujours dans un coin de *Whitehall* cette main puissante et déjà séculaire qui a creusé des sillons sur tous les continents de l'Asie, sur toutes les mers, sur tous les archi-

pels, et qui fait flotter du détroit de Behring au Van-Diemen trois cents navires de guerre et tant de paquebots qu'ils ont épuisé tous les noms de la fable et de l'histoire! Une chambre des Communes telle que je l'ai vue n'a pas du tout l'air d'avoir mis au monde toutes ces merveilles, mais elle n'a nui à rien. C'est beaucoup; on peut lui laisser psalmodier ses homélies politiques sans aucun péril pour l'ordre social. La moindre faute de nos chambres parleuses, c'est d'avoir retardé de vingt ans notre colonisation d'Alger. Chez nous la parole a tué l'action. Jamais les députés des Communes n'ont entravé par d'éternelles interpellations bourgeoises la marche de lord Cornwallis et de sir William Bentinck, quand ces grands hommes fécondaient l'Asie; chez nous, on a tant interpellé à propos de l'Afrique, que rien n'a été accompli. L'épée du brave maréchal Clausel a été brisée par un avocat.

Il m'a été donné de voir les élections dans les principales villes d'Angleterre, à Londres, à Oxford, à Birmingham, à Manchéster, à Liverpool, à Dublin, à Chester. Je n'ai jamais rien vu de semblable en France. On s'est félicité souvent chez nous du calme admirable qui présidait aux opérations du scrutin. Ce calme est de l'insouciance, voilà tout. Il est dérisoire de parler de calme dans un pays où la première assemblée élue par le suffrage universel a été violée le 15 mai, trois mois après la proclamation de la République. Ce *calme* n'existe pas dans les élections anglaises, c'est vrai; on sent que ce peuple a foi dans ses institutions, qu'il les prend au sérieux, et qu'il ne violera pas sa liberté. J'ai vu le 25 juillet 1837 tout Liverpool abandonnant son port de la Mersey, sa Bourse, ses innombrables comptoirs, ses quarante docks, pour inonder la grande rue de *Church-Street*, qui conduit à la salle du scrutin électoral. Rien ne peut donner une idée de ce tableau populaire, de cette houle vivante, de cet orage civil, de l'enthousiasme de ces hommes qui marchaient au *poll* avec leurs bannières, leurs devises, leurs orchestres, leurs couleurs. Tous portaient bien haut leurs opinions écrites sur le front, comme s'ils eussent connu le précepte du

grand orateur romain : *Sit denique scriptum in fronte civis quid de republica sentiat.*

A Birmingham, le 27 juillet 1837, j'ai vu cette ville énorme en complète insurrection. Une armée d'ouvriers assiégeait la rue de la *Providence des Ouvriers*, où se tenait le *poll*. Les cris, les chants, les discours, les ovations, les disputes, se croisaient partout et formaient des tonnerres permanents, comme Ninive en a entendu le jour de sa destruction. Il semblait que l'*old England* ne devait pas avoir de lendemain. On nomma députés MM. Atwood et Shoffield. La nuit tomba. Une armée d'électeurs envahit *New-Street* pour entendre de près ou voir de loin les deux honorables élus qui haranguaient la foule du haut du balcon de *Royal-Hotel*. Des applaudissements frénétiques éclataient à chaque phrase; un officier tory, placé à côté de moi dans la rue, osa contredire une assertion de M. Shoffield; deux hommes le menacèrent; l'officier se retourna et dit : *Je suis tory, et vous ne m'empêcherez pas de parler selon mon opinion!* La foule battit des mains, se tut et laissa parler le tory. A minuit, les députés haranguaient encore, et le peuple applaudissait toujours, qu'il entendît ou non, de *Swan-Inn* jusqu'à *Town-Hall*, dans toute la longueur de *New-Street*, et, au lever du soleil, cette immense ruche de Birmingham, cet atelier cyclopéen était rendu au calme, au silence, au travail. La liberté avait fait son œuvre, le devoir reprenait la sienne. Tranquillité partout.

Nous voudrions bien voir encore si les mœurs politiques françaises s'accommoderaient de l'observation du dimanche telle que nous la trouvons en Angleterre. On dit le catholicisme intolérant et le protestantisme libéral. Nous voudrions bien savoir de quelle humeur serait accueillie en France la liberté dominicale du protestantisme, cinquante-deux jours d'esclavage domestique par an, et subis en Angleterre avec une sagesse et une résignation admirables ! Nous aurions déjà fait, nous, trente jours de barricades pour nos dimanches, si on nous les supprimait ainsi. Il est défendu de jouer, de se montrer aux fenêtres, de se promener

dans les parcs. Les théâtres sont fermés, les rues désertes, les voitures absentes, les billards interdits, les guinguettes vides. A Londres, la philosophie montre bien, çà et là, un bout d'oreille mutine : mais dans les provinces, le dimanche donne à toutes les villes anglaises la physionomie d'Herculanum ou de Pompeï. Lorsque la France catholique se soumettra ainsi à l'observation du *jour du Seigneur*, elle sera digne de toutes les libertés.

On peut enfin élever quelques doutes sur l'accueil que les mœurs politiques françaises feraient à l'institution liberticide des *policemen*. Chez nous, des sergents de ville apparaissent rares, *apparent rari*, sur le boulevard immense, et ils nous gênent un peu. Nous n'aimons pas la police visible : même, en général, nous n'aimons l'autorité que le quatrième jour d'une révolution. A Londres, la police vous enlace de tous côtés avec les mailles inévitables de ses agents ubiquistes. Le *policeman* est partout, sait tout, voit tout, comme le solitaire de M. d'Arlincourt. Il y a douze mille solitaires, tous jeunes, forts, muets, mélancoliques, marchant d'un pas calme, ou arrêtés à l'angle d'une rue, comme les Hercules au repos, et en *water-proof*. Avisez-vous de faire de la liberté, d'insulter galamment une femme, de fumer un *londresse* sur un trottoir, de suivre votre gauche au lieu de votre droite, de crier au-dessus du diapason de la rue, de pousser un *si bémol* à une heure du matin ; enfin, essayez de faire tout ce que vous faites sous la tyrannie française, en place publique, et vous verrez comment ce *policeman* vous traitera, et vous verrez comme il sera approuvé par le boutiquier du *Strand*, et au besoin soutenu. Si des émeutiers de profession renversaient un *omnibus* comme pierre angulaire d'une barricade, à l'instant même toute l'armée des *policemen* tomberait sur ce principe révolutionnaire, et les trois jours s'arrêteraient à leur berceau. Avons-nous les mœurs politiques de cette liberté? On peut hasarder un non. Eh bien, toutes ces choses-là se tiennent et se relient en faisceau indissoluble ; elles donnent la vie au gouvernement représentatif anglais et lui assurent même quelque avenir dans ce monde, où l'avenir absolu n'appartient qu'à Dieu.

Nos mœurs politiques ont beaucoup de réformes à subir avant de se faire anglaises. L'imitation du *sport* est plus facile. Tenons-nous au *sport* pour le moment.

QUESTION DE CHINE.

I.

Le souffle européen l'agite enfin, ce lac immense où la sagesse croupit depuis les premiers âges; cette Chine inabordable, pavée de mystères; cette planète incrustée sur la nôtre comme une décoration de porcelaine; ce Cathay fabuleux, où la folle imagination des poëtes voyageait comme dans la lune! Enfin la Chine se révolte d'elle-même contre son immobilité; elle est lasse de son repos; elle s'ennuie de sa solitude; elle veut regarder par-dessus sa muraille pour voir ce qui se passe chez ses voisins; elle veut être terre; elle donne sa démission de ciel! Les *gongs*, les *tam-tam*, les *los*, les *bins*, tout l'orchestre du temple de Ming-tan sonne l'heure du grand réveil, depuis le golfe de Tonkin jusqu'au golfe de Pécheli, depuis le détroit de Fokien jusqu'aux montagnes de Karakorom. Enfin l'avenir commence. Il n'y avait pas eu d'avenir jusqu'à présent; il y avait eu la routine géographique d'un ennuyeux *statu quo*. Les adeptes triomphent, les disciples d'Adonaï ont vu clair dans leur lumière. Les fils de la Veuve étaient réellement prophètes; ce sont eux qui, dans leur langue mystérieuse, ont inventé le GRAND ORIENT; voici que le jour nouveau leur donne raison. Oui, il y avait deux *Orient* : l'un petit, et enterré dans les limites nébuleuses du septentrion; l'autre tout radieux des splendeurs de l'Asie et du triangle divin, le *grand Orient!* L'un se réveille, l'autre meurt.

En 1953, après un siècle, quand notre globe sera cerclé de

chemins de fer; quand le télégraphe électrique traversant la Méditerranée rebondira du phare d'Alexandrie à Suez, de Suez à Ceylan, de Ceylan à Calcutta, et qu'on saura en France, à une heure, ce que l'empereur de la Chine faisait à midi; quand tous les peuples vivront en voisins, sur le modèle des colons du Port-Natal, en se faisant, de la main à la main, de grands cadeaux pour entretenir l'amitié; quand la géographie, mise en action, aura démontré à tous les concierges que Paris n'est pas la seule ville d'une campagne universelle, mais qu'il y a des campagnes en Asie habitées par trois cents millions d'êtres humains; quand la guerre aura tué la guerre par l'hyperbole de la destruction, et que les musiciens mélodistes auront supprimé les artilleurs; quand le bon sens de tous aura reconnu qu'une vie la plus longue, si on retranche les terribles années de collége, de souffrance, de deuil, de maladie, de vieillesse, de sommeil, se réduit à quelques jours pleins et heureux, et qu'il est stupide de se tirer des coups de canon et de fusil pour retrancher encore ces quelques jours exceptionnels : alors on se demandera, l'histoire à la main, quelle espèce d'hommes peuplait la terre à cette époque où toute l'Europe avait la fièvre, parce qu'un empereur russe faisait le semblant de vouloir prendre une ville enclavée entre deux étroits corridors de bosphores, près d'une mer morte, et dans un pays encore plus mort que sa mer!

Aujourd'hui plus que jamais, le mot de Bonaparte révèle son sens mystérieux : *l'avenir du monde est là!* Bonaparte, en 1799, prononçait cette admirable prophétie sur la terre des prophètes et dans l'auréole du Thabor; et son doigt ne désignait pas la Chersonèse des naufrages, les marais Méotides ou les bosphores chers à Constantin; son doigt montrait le grand Orient de Salomon et des sages, les montagnes d'Ophir, les détroits d'Ormus, le golfe de l'Arabie heureuse, les rivages sablés de perles, les vallons incrustés de diamants; les plaines arrosées par les quatre fleuves de l'Éden; les collines où fument l'encens, la myrrhe et le cinname; les océans où passent tous les navires; les forêts où s'associent tous les arbres et toutes les fleurs du soleil! En voilà

un d'Orient qui se met en question et va éclipser le petit, comme le soleil éteint un bec de gaz ! En voulez-vous, des bosphores, vous qui les aimez, Héros et Léandres de la diplomatie routinière? Voilà les parages où Lapeyrouse a laissé son nom, et une carte de visite française sur un détroit; l'île de Sagalin, la mer du Japon, la presqu'île de Corée, les cent ports de la Mantchourie, Jesso, Nipon, un archipel, voie lactée d'îles fécondes, des continents énormes, où les forêts fournissent, pour construire des flottes marchandes, plus de bois qu'il n'en faut pour couvrir d'un plancher d'érable toutes les mers. Voulez-vous faire échelles et trafiquer, commercer, échanger, coloniser, civiliser? eh bien, le moment est enfin venu; la muraille chinoise s'écroule comme un paravent; il y a deux cents millions d'hommes et de femmes qui meurent de faim et demandent à vivre sans être obligés de tuer leurs enfants : voilà certes un sujet de pitié philanthropique bien autrement considérable que celui de la liberté des esclaves; voilà la cause légitime de l'insurrection du Céleste-Empire; on veut y détruire l'infanticide, passé depuis tant de siècles à l'état de remède chez les mandarins économistes, toujours alarmés par l'exubérance de la population. Il ne s'agit plus de tuer les enfants pour faire vivre les hommes : on veut ouvrir les portes au commerce et à l'industrie européenne, et tout le monde pourra vivre sur cet immense et fécond pays qui parcourt toute l'octave des bonnes latitudes, depuis la zone tempérée jusqu'à la zone de feu. Allez inoculer la vie, la civilisation et le christianisme dans ce vaste continent, qui respire par mille bouches ouvertes sur un littoral infini, depuis le fleuve Hoen-Ho jusqu'au promontoire de Haynan; vous avez à créer des ports dans tout l'archipel des Philippines, sur lequel déjà la Chine a fait éclabousser son avant-garde d'hérétiques et de philosophes qui ne croient plus à Fo, à Tien, à Confutzée et aux lunes étouffées par des dragons! Suivez ensuite les Américains, qui déjà, eux aussi, tournent la proue de leurs beaux navires gallipotés vers le Japon, où il est maintenant permis d'entrer sans marcher sur un crucifix, comme au temps de Voltaire; vous verrez ce que va

devenir le commerce de Sagalin, de Corée, de Kiusu et de la mer Jaune entre des mains américaines. Les Américains rient, avec leur gravité yankienne, en nous trouvant si fiévreux à propos d'un grain de sable desséché sur le bord d'une goutte d'eau, dans un faux Orient; ces hommes de commerce et de mer vont voir lever le soleil dans son berceau, et ils laissent le prince Menschikoff le chercher dans les greniers de Constantin.

Au reste, l'ombre du doigt providentiel passe sur la terre en ce moment, et bien aveugle est celui qui ne le voit pas. Pendant que les rêveurs septentrionaux cherchent un progrès rétrograde avec de vieilles idées et de vieux mots empruntés au vocabulaire des voltigeurs du *Contrat social*, tout un ordre nouveau se lève et crée le vocabulaire social de l'avenir; l'électricité et la vapeur ne nous ont donné encore que l'alphabet de leur puissance combinée occulte, mais on saura bien vite la langue. Au même instant, et par la même volonté providentielle, sur trois points du globe, les mines d'or trahissent leurs secrets diluviens; l'isthme de Panama quitte son rôle d'écluse et devient trait d'union; l'impossible cap de Horn est supprimé sur la carte des navigateurs; l'ancienne presqu'île californienne semble se préparer à d'autres révélations aurifères, sur les bords calmes de la mer Vermeille; l'antique civilisation du Nicaragua est sur le point de reparaître au bord des lacs où sont ensevelis ses colosses mystérieux; les rois noirs qui défendaient, depuis si longtemps, les solitudes de la Sénégambie, se montrent tout à coup disposés à lier des relations amicales avec la France et à nous ouvrir les chemins de Daguimba, de Diriman et de l'impénétrable Niger, ce frère du Nil; l'Australie agrandit notre planète d'un cinquième et se couronne de ports commerçants; l'île de Mayotte, déjà fécondée par nos colons, nous annonce ce que sera bientôt Madagascar, lorsque nos vaisseaux aborderont encore au cap d'Ambre et à Nossi-Bé, et nous donneront pour auxiliaires de colonisation nos vieux amis, nos fidèles Africains de la tribu des Sakalaves; enfin, et ceci est écrit plus visiblement par la Providence, la Chine se réveille au souffle chrétien,

elle tend ses mains à l'Europe et ses lèvres à la communion universelle. Les germes déposés par les missionnaires sont lents à remonter en feuilles au-dessus du sol, mais jamais ils ne sont perdus. Quand l'intrépide P. Valette perça le premier avec une croix les forêts vierges du Mississipi, il semait l'Évangile : l'arbre est venu ; François-Xavier a fait la même chose au Japon et en Chine : l'arbre va venir. La pensée chrétienne est la seule semence que le roc ou l'argile ne frappe pas de stérilité. Saint Louis a planté la première croix sur le Liban, et le Liban est chrétien. Les Druses sont les fils des croisés. Rien n'a pu déraciner l'arbre du Calvaire en Syrie, depuis l'émir Fackr-eddin jusqu'à Mourad-Bey. Cette généreuse population arabe, qui embrassa si ardemment la cause de Bonaparte en 1799, était chrétienne à son insu ; elle marchait à la civilisation avec des idées traditionnelles qui lui venaient de la France de saint Louis. Quatre siècles n'avait pas étouffé les germes chrétiens sous les sables de Damiette et de Mansourah.

Or, en présence de cet avenir qui est un présent, la routine et l'obstination, ces deux reines stupides du vieux monde, nous forcent à rétrograder vers l'an 330 de l'ère chrétienne ; voilà un progrès en arrière de quinze siècles environ. C'est trop. En 330, Constantin cherchait dans le petit globe de son temps un terrain convenable pour y bâtir une seconde Rome, une capitale d'Orient : il tourna d'abord ses yeux vers Segoregium, ou Arles ; position magnifique ; un grand fleuve, un Delta et la Méditerranée. Arles fut un instant Constantinople ; heureusement cet état de choses n'a pas duré jusqu'en 1853. Un Menschikoff serait venu à Arles par le chemin de fer de Marseille, et il aurait signifié son ultimatum au sous-préfet arlésien. L'historien Strabon, en décrivant avec une énergie extraordinaire la puissance antique du mistral dans les plaines d'Arles, nous explique à son insu la raison qui chassa Constantin et sa cour de sa Constantinople gauloise, et lui fit chercher ailleurs une position capitale, mieux abritée contre le *bis*, ce vent noir qui renversait alors le cheval et le cavalier, à ce que dit Strabon. Le *bis* ou mistral est tou-

jours violent aujourd'hui, mais tous les fléaux dégénèrent en vieillissant; le mistral a dégénéré : Strabon ne le reconnaîtrait plus.

Constantin découvrit alors le terrain de Byzance et vit qu'il était bon. Bâtissons-y Constantinople, dit-il; le *bis* ne souffle pas de ce côté. Impossible de mieux choisir une position au point de vue de 330 : l'empire romain, ou pour mieux dire le monde connu, était borné au nord par les Scandinaves, au midi par l'Afrique des Libyens et des Garamantes, à l'est par la mer Caspienne, à l'ouest par l'océan Atlantique. Hercule avait placé ses colonnes au détroit de Gaditone, en affirmant sur sa massue qu'au delà il n'y avait plus rien : *Nec plus ultra*. Les Scythes, les Bulgares, les Cantabres, perdus aux limites de ce petit monde, étaient cités comme des peuples fabuleux. Les Russes n'existaient pas.

Il y avait un petit commerce de froment sur le Pont-Euxin, de laines à Mégare, d'étoffes à Milet, de raisins à Corinthe, de blé et d'huile en Ligurie et à Marseille. Constantinople se trouvait donc admirablement située pour ces modestes trafics, et ensuite, comme place militaire, elle pouvait envoyer des secours chez les colonies du Pont et des marais Méotides, qui se révoltaient souvent. Mais la grande question de cette époque s'agita au concile de Nicée, et les Ariens commencèrent les Russes. Cette infortunée Constantinople, si bien placée entre deux bosphores et trois mers, commença donc une existence orageuse qui ne devait avoir aucun repos, depuis Arius jusqu'au prince Menschikoff. Les géographes myopes de la diplomatie consultent donc encore aujourd'hui la carte théodosienne et la carte de Ptolémée; ils en sont à Constantin, les malheureux! L'Asie se réveille, l'Australie se peuple, l'Afrique se divulgue, l'Amérique se double, l'Angleterre se centuple : eh bien, ils sont toujours là sur le Bosphore, se disputant avec Arius et niant l'autorité du concile de Nicée! La stupidité humaine a écrit son *nec plus ultra* sur les colonnes de Constantin!

II.

Sous le dernier règne, pendant la question d'Orient nº 7, et au moment où le 29 octobre et le 1er mars se regardaient en face, un voyageur arriva à Paris et descendit à l'hôtel du Bon La Fontaine, faubourg Saint-Germain.

Le nom de ce voyageur a fait du bruit en ce temps-là; il est oublié aujourd'hui : je n'ai pas la permission de l'exhumer dans ce moment.

Ce voyageur avait passé trente ans dans les villes et les îles du littoral chinois; il avait aussi fait un très-long séjour à Hog-Lane, dans le faubourg franc de Canton, et, à moins de l'avoir vu, il est impossible de se faire une idée de toutes les petites et grandes merveilles que ce patient collectionneur avait ramassées sur les franges du Céleste-Empire : c'était un échantillon de la Chine, un lambeau de planète, un petit pillage de ce grand mobilier de fées que la longue muraille défend comme un écrin contre les griffes des spéculateurs européens.

On trouvait là, au grand complet, le sublime rêve chinois peint sur laque, sur émaux, sur papier jaune, sur crêpe nankin; d'abord, les paravents avec leurs tableaux sans perspectives entassant les kiosques, les pagodes, les miaos, les femmes accoudées aux balcons, les grappes de marsanas avec leurs clochettes d'or; les touffes d'yangs, les tiges d'hibiscus, de spondias, de lavanteras, servant de perchoirs à l'*avis splendida*, emplumé d'émeraudes; les palanquins où rayonnent à travers le rideau deux yeux obliques et des visages frais et ronds; les lacs émaillés de fleurs de nénufar; les troupeaux de chèvres de Thibet, grimpant sur des collines d'or; de petits enfants graves jouant avec des chats écarlates; des femmes préparant le thé; des mandarins ayant l'air de méditer au pied d'une tour de porcelaine; des jardiniers inventant des fleurs pour narguer la nature; des pleines lunes larmoyantes, étranglées par des dragons

noirs. Dans les intervalles de ces paravents disposés en ruelles, on voyait les services complets d'opium, avec leurs faisceaux de pipes; les boîtes de laque, ornées de dessins capricieux; les merveilles de filigrane; un peuple de magots à tête mobile; un congrès de savants stupides, assis sur leurs talons et riant de leur ignorance; des lions frisés, à l'œil narquois; des échiquiers habités par le peuple des rêves; des *abacus* défiant les mathématiciens d'Europe; un orchestre infernal de cuivre, des miniatures de pagodes à tuiles d'or; des kiosques aux auvents aigus semés de clochettes: des papyrus couverts d'hiéroglyphes de nécromants; des piles de porcelaines chargées de toutes les fleurs et de tous les fruits que la nature oublia de créer; enfin, un éblouissant chaos de toutes les folies adorables, filles d'un coup de soleil tropical et matérialisées par des artistes tombés de la lune, comme des aérolithes vivants.

Notre voyageur était bien fier de rapporter ce musée prodigieux. Dans sa traversée de Bocca-Tigris au Havre, plusieurs lords, courbés par les millions et le *spleen*, lui avaient proposé d'acheter ce monde de chinoiseries; mais le collectionneur patriote répondait: « Je garde cela pour ma belle France! c'est pour elle que j'ai glané trente années en terre de Chine, et non pour les Anglais. — Très-bien! très-bien! » disaient les lords, et ils continuaient à mourir du *spleen*.

Le voyageur écrivit une lettre à un puissant homme d'État de cette époque, et il fit en résumé l'inventaire de ses richesses qu'il venait offrir à la France, et dont il demandait la modique somme de cent mille francs.

Il attendit huit jours la réponse; on l'invitait à passer au ministère, à onze heures précises du matin; on ne lui parlait nullement chinoiseries. C'était une simple circulaire, terminée par une signature indéchiffrable, faite de points et de virgules, et d'un long trait de plume nerveusement tortillé, mais très-lisible. Le voyageur s'habilla de neuf, força ses mains équinoxiales à pénétrer dans des gants Jouvin, arbora une cravate blanche à misaine, et, ainsi équipé, fit devant son miroir une répétition de

la scène qui devait avoir lieu dans les bureaux officiels. Le voyageur se rédigeait ainsi les demandes et les réponses :

L'HOMME D'ÉTAT. Ah! monsieur, vous nous apportez de bien belles choses! et les Anglais seront jaloux.

LE VOYAGEUR. C'est pour la France que j'ai travaillé, c'est à la France que je rapporte mon travail.

L'HOMME D'ÉTAT. Très-bien! très-bien! monsieur, votre patriotisme vous fait honneur.

Le voyageur s'inclinait devant son miroir, et l'homme d'État devait ajouter infailliblement : « Vous demandez 100,000 fr.; c'est un vrai cadeau que vous faites à la France. La jalouse Angleterre vous payerait votre musée un million. »

La répétition faite, le voyageur partit et se présenta, sa lettre d'audience à la main, à la porte des bureaux. Un huissier ouvrit un grand salon et lui fit un signe qui voulait dire : « Attendez là. »

Soixante personnes attendaient aussi; il y avait beaucoup de préfets, de sous-préfets, d'électeurs influents et de députés. Tout ce monde solliciteur regardait sur la cheminée une vieille pendule dorée, représentant Galilée dans sa prison.

Le voyageur regarda Galilée comme les autres; la pendule marquait neuf heures et quart.

« Elle est arrêtée, dit-il.

— Oui, monsieur, » répondit un électeur décoré.

Le silence se rétablit après ce court dialogue. On n'entendait d'autre bruit qu'un coup de sonnette intermittent et mystérieux, perdu dans les profondeurs des salons.

« Si tout ce monde doit passer avant moi, se dit mentalement le voyageur, je serai ici encore ce soir. »

A onze heures et demie, la porte du cabinet s'ouvrit : trois préfets se précipitèrent pour entrer; mais deux députés, arrivés à onze heures vingt-cinq minutes, furent introduits. Une voix dit : « Les députés ont le droit de passer avant tout le monde, surtout les députés de l'opposition.

— Pardon, monsieur, dit le voyageur à cette voix; s'il arrive toujours des députés, je n'entrerai donc jamais, moi?

— C'est évident, dit la voix; monsieur vient-il ici pour affaire d'élection?

— Non, monsieur, dit le voyageur; je viens pour vendre un cabinet de chinoiseries.

— Ah! » dit la voix d'un ton railleur, et elle n'ajouta rien.

A midi et quart, une trentaine de députés avaient passé avant tout le monde; un huissier s'avança et dit d'un ton solennel : « L'audience est renvoyée à mercredi prochain. »

Le voyageur obéit au geste poli de l'huissier, et reprit le chemin de l'hôtel du Bon La Fontaine.

Le mercredi suivant, le salon d'attente n'avait pas changé de physionomie. La pendule marquait toujours neuf heures et quart. Les députés passaient toujours avant les autres, et les autres ne passaient jamais. Ce privilége parlementaire révoltait intérieurement les solliciteurs, mais personne n'osait s'en plaindre hautement; les plus téméraires frappaient légèrement le tapis du talon de leurs bottes et murmuraient un monologue devant Galilée. A l'heure ordinaire, l'huissier prononça la formule du renvoi à huitaine. Le voyageur sortit le dernier, et s'approchant de l'huissier, il lui dit d'un ton piqué :

« Monsieur, tous les matins, avant le lever du soleil et après l'hymne à l'aurore, chantée avec accompagnement du *lo national*, tous les kolaos de Pékin ou de Zhé-Holl reçoivent tous les solliciteurs sans distinction. »

L'huissier regarda fixement le voyageur, et lui dit : « A mercredi prochain, onze heures. »

Le neuvième de ces mercredis, par un froid de dix degrés Réaumur qui avait glacé l'ardeur solliciteuse des députés, le voyageur chinois fut enfin introduit devant le kolao.

Le kolao fit le signe complexe qui veut dire : « De quoi s'agit-il? parlez vite; je suis pressé. »

Le voyageur très-ému toussa, prit son mouchoir, pensa à sa femme et à ses enfants pour se donner du courage, et dit en bégayant :

« Je suis le... ce... le voyageur *** qui arrive de... avec...

— Est-ce relatif au droit de visite? dit le kolao d'un ton bref.

— Oui, reprit au hasard le voyageur chinois... tout le monde a ce droit-là... on peut visiter... j'ai exposé dans un hangar, rue Taranne.

— Monsieur est peintre? demanda le kolao en faisant tournoyer un couteau de bois.

— Peintre? un peu... en amateur... pour m'amuser...

— Les crédits sont épuisés en ce moment, dit le kolao... Au reste, il faut s'adresser à la direction des Beaux-Arts pour l'achat d'un tableau.

— Je n'en ai qu'un, un seul tableau, dit le voyageur; c'est celui qui représente la mère de Confucius ou Confutzée... Comment prononcez-vous ce nom?

— Comme vous voudrez, dit le kolao d'un ton sec.

— La mère de Confucius, poursuivit le solliciteur, allant demander la fécondité sur le mont Ni-Kiou.

— Un drôle de sujet que vous avez choisi-là! dit le kolao.

— Ce n'est pas moi qui l'ai choisi...

— Alors on vous l'a imposé.

— On m'a affirmé que ce tableau a plus de trois mille ans. »

Le kolao haussa les épaules et dit :

« Adressez-vous à la direction des Beaux-Arts, monsieur... je prends la parole aujourd'hui dans la discussion de l'adresse...

— Vous savez, interrompit le solliciteur, que je n'en demande que cent mille francs...

— Peste! dit le kolao, c'est un peu cher!

— On m'en donnerait quatre fois plus à Londres.

— Eh bien! allez à Londres, monsieur.

— Oui, dit avec feu le solliciteur, mais c'est pour la France que j'ai travaillé trente ans!

— A quoi, monsieur?

— Mais à ma collection! »

Un huissier ouvrit la porte, et annonça M. le député du département des Deux-Sèvres.

Le député entra brusquement, et se précipita du haut de ses mains sur les mains du kolao.

Le voyageur chinois demeura interdit, et regarda d'un air triste sa neuvième paire de gants ministériels.

« Monsieur, lui dit le kolao par-dessus le député, adressez-vous aux Beaux-Arts pour votre tableau.

— Mais ce n'est pas un... »

Le geste du kolao et le regard du député coupèrent au début la phrase du voyageur. Le solliciteur infortuné rentra très-abattu à l'hôtel du Bon La Fontaine, ôta ses gants, remit une cravate noire et se promena dans sa chambre en disant : « Comprend-on cela? comprend-on cela? »

Personne ne lui répondant, il résolut de conter ses peines au maître de l'hôtel, qui lui dit :

« Vous devriez vous faire protéger par un député.

— Et où y a-t-il des députés? demanda le voyageur.

— Mais partout, reprit le Bon La Fontaine; j'en ai deux dans mon hôtel, et d'excellents garçons; malheureusement, ils sont tous deux contre le 29 octobre et pour le 1er mars.

— Ils ont bien raison, dit le voyageur.

— Vous êtes aussi pour le 1er mars? demanda le Bon La Fontaine.

— Je le crois bien, dit le voyageur; j'ai habité trente ans les pays chauds.

— Ah! dans les pays chauds, ils sont donc tous partisans du 1er mars? redemanda le maître d'hôtel.

— Tous.

— Et que disent-ils du 29 octobre dans les pays chauds?

— C'est selon les latitudes, dit le voyageur; ainsi, à Canton, le 29 octobre est très-tolérable.

— Tiens! c'est drôle! dit le Bon La Fontaine.

— A Zhé-Holl, c'est différent, reprit le voyageur; le 29 octobre est souvent très-dur; frontière tartare, cela se conçoit.

— Alors, dit le maître d'hôtel, nos ministres n'y seraient pas

à leur aise. On lit donc beaucoup nos journaux français, dans ces pays?

— On ne lit rien du tout, en Chine.

— Oh! reprit le maître d'hôtel, comment alors connait-on le 1er mars et le 29 octobre, si on ne lit pas nos journaux? »

Le voyageur ouvrit des yeux énormes et chercha le sens de cette demande. Il y eut aussitôt une explication, qui apprit au voyageur que l'ingénieuse langue parlementaire donnait à des ministres, comme sobriquets, les dates du jour de leur avénement au pouvoir. Le 1er mars et le 29 octobre étaient deux ministres en chair et en os.

« Quel pays! dit le voyageur en soupirant; depuis ce matin, je ne comprends pas un mot de tout ce qu'on me dit; on parle ici cent fois plus chinois qu'en Chine. »

Les tribulations du voyageur commençaient à peine; elles devaient durer cinq mois; il faudrait plusieurs volumes pour les raconter. Un jour, enfin, il prit un parti héroïque : il remit en ballots son merveilleux musée, le transporta en Angleterre et le vendit, dans vingt-quatre heures, à un prix fabuleux. Ce voyageur méritait bien ces lignes de souvenir; elles se rattachent d'ailleurs à la question.

Les hommes d'État de cette époque n'ont jamais envisagé la Chine que comme une manufacture de porcelaines de table inférieure à Sèvres. Le croirait-on aujourd'hui? les préoccupations de la politique n'ont pas permis, pendant cinq mois, à des hommes intelligents du 1er mars ou du 29 octobre de donner cinq minutes d'attention à cet infortuné voyageur qui voulait doter la France d'un magnifique musée! Que faisait l'Angleterre au même moment? Elle s'emparait du musée du voyageur, et lord Elliot conduisait une flotte en Chine pour jeter les bases d'une question d'Orient dont elle recueillera justement tous les fruits dans un temps prochain, et lorsque l'autre question du faux Orient ne sera plus célébrée que dans les légendes imprimées à Épinal. Toutefois, il faut rendre justice à l'idée politique qui envoya dans le même temps M. de Lagrenée sur le littoral

de la Chine. Cette campagne a été glorieuse pour tous ceux qui eurent le bonheur d'y prendre part. Nous avons eu sur cette expédition d'excellents livres, des relations d'un haut intérêt, notamment tout ce qui a été publié par un homme d'une haute science et d'un grand esprit, M. le docteur Yvan; mais, cette justice rendue, on doit ajouter que l'expédition de Chine, conçue d'après un plan mesquin, étroit et parlementaire, ne pouvait pas donner aux Chinois une grande idée de la puissance française. On se souvient en Chine des ambassades anglaises; on a vu passer, dans toutes les splendeurs de la pompe diplomatique, Maccartney et lord Wilmore; ils semaient l'or et les présents à pleines mains sur les deux rives des fleuves et des canaux, lorsqu'ils se rendaient à Pékin et à Zhé-Holl; on parle encore chez tous les mandarins des magnificences anglaises déployées par ces deux illustres ambassadeurs; on montre dans toutes les bonnes maisons les pendules de Cox, les armes de Birmingham, les miroirs lilliputiens, les chronomètres de Brood, les télescopes de Luxton, et une foule d'autres présents non moins renommés, tombés de l'immense écrin des ambassadeurs britanniques. La Chine est le pays des présents; on en donne pour en recevoir. Or, dans notre dernière expédition, contrôlée parcimonieusement par le budget, nous avions tout ce qu'il fallait pour recevoir des présents, mais nous n'avions rien pour les rendre. Les mandarins nous attendaient; nous les avons évités avec soin; nous avons côtoyé la Chine; nous avons abordé dans quelques quartiers francs; nous avons admiré de loin le fleuve Jaune; nous avons vu Pékin sur la carte; les deniers des contribuables ont été épargnés; on parle encore des ambassadeurs d'Angleterre, on ne parle plus de nous. Quand il y aura des traités à signer, nous n'aurons peut-être pas le meilleur des lots.

Aujourd'hui, tout cela est bien regrettable; les hommes d'État qui ont traité si dédaigneusement la Chine, à une époque où l'Angleterre la couvrait de ses convoitises, ont commis une grande faute. Nous pouvions alors préparer notre avenir dans

ce pays; mais alors l'avenir n'existait pas. *Les élections du lendemain!* Tout était absorbé par ce futur contingent. Le 1er mars ou le 29 octobre composait l'avenir; il n'y en avait pas d'autre. Saint Jean, dans l'île de Patmos, écrivait l'Apocalypse à l'adresse du 1er mars. *Venit summa dies* de Virgile, traduisez 1er mars. Il fallait empêcher pour vivre le 1er mars d'arriver; lui arrivant, le roi régnait et ne gouvernait plus, et tout était fini; nous tombions en apocalypse : l'Antechrist passait sur les boulevards.

Aussi, pour conjurer cet avenir, il fallait soigner les électeurs et gouverner la France au profit de deux cent mille censitaires à deux cents francs par tête. D'ailleurs cette imprévoyance était alors le péché de tout le monde; une politique aigre absorbait tous les esprits et détournait les yeux de tout ce qui n'était pas le 1er mars ou le 29 octobre. Comment aurait-on songé à la Plata, aux Indes, à Madagascar, à l'Australie, à la Chine, lorsqu'on n'a pas songé, en dix-huit ans, à demander au sol de l'Algérie une gerbe de blé, un étalon arabe ou une feuille de tabac, en échange des flots de sang et d'or que nous versions sur ce généreux pays? Si aujourd'hui quelques-uns ne regrettaient pas ce beau temps, il serait peu juste de récriminer; mais les regrets provoquent les raisons.

AUTRE QUESTION D'ORIENT.

LES MILLE ET UNE NUITS.

Les usages, les lois, les costumes, l'étiquette, ont subi de grandes révolutions à Constantinople depuis une trentaine d'années. Si le grand Sélim, le conquérant des provinces danubiennes, si le victorieux Achmet III revenaient au monde, ils ne

reconnaîtraient plus leur pays. L'Occident a soufflé sur l'Orient son esprit d'innovation. Le commandeur des croyants a perdu son auréole céleste; il cause familièrement avec le premier mortel venu; il se coiffe à l'européenne; il lit des romans d'Alexandre Dumas; il se fait jouer des vaudevilles; il pose devant un peintre de portraits; il tolère le culte des images; il se promène à pied sur les prairies du Bosphore; il licencie les icoglans; il a perdu sa ceinture de janissaires; il discute toutes les chances de l'emprunt turc : bref, le commandeur des croyants est un prince de la terre, et sur son auguste front le dernier croissant de la lune est éclipsé par un chapeau!

De leur côté, les sectateurs du Prophète s'occidentalisent avec enthousiasme : j'ai vu le ministre Artim-Bey se promener en paletot gris sur le boulevard Italien; j'ai vu Rechid-Pacha, successeur d'Haroun-al-Raschid, jouer aux échecs avec Saint-Amant et offrir du tabac à une galerie d'infidèles; j'ai vu de vénérables Ottomans, pervertis par M. Scribe, célébrer le champagne et l'amour aux tables du café Anglais; j'en ai vu bien d'autres encore, et pourtant la face de la lune ne s'est pas voilée, et la montagne de Mahomet n'a pas tremblé sur ses fondements. Aussi je crois que le temps est venu de sauver la Turquie en la délivrant de l'emprunt turc, qui ne parviendrait jamais à être coté à la Bourse de Paris.

Hâtons-nous de placer sous son vrai jour cette nouvelle question d'Orient.

Au fond de toutes les choses contemporaines, il y a de l'argent; c'est un malheur, mais c'est un fait. Dans le moyen âge, on trouvait dans l'esprit des guerres les sublimes folies de la foi; on se battait pour s'appauvrir et conquérir une idée. Ce temps d'abnégation n'est plus. J'ai déjà dit une fois, dans mes questions d'Orient, que je soupçonnais fort le prince Menschikoff d'être un *baissier*, et un baissier par commandite. Les grands boyards sont aussi forts que nous à l'article bourse, et la Russie aristocrate est la plus hardie joueuse de l'univers. Saint-Pétersbourg a joué à la baisse sur toutes les places de l'Europe, et Dieu sait

ce qu'il a gagné à ce jeu sûr depuis la première échauffourée du prince Menschikoff! Les frais de la guerre ont été ainsi payés deux fois avant le premier coup de canon, et on a pris les provinces danubiennes par-dessus le marché. Tout cela n'est qu'un à-compte. Il y a dans Constantinople un trésor, le trésor des Mille et une Nuits, le trésor d'Aladin, et la fameuse porte qui découvre des mines d'or et de pierreries, lorsqu'on lui dit : *Sésame, ouvre-toi!* Voilà le dernier point de mire des convoitises du Nord. Que sont les *casaubas* d'Alger, du Maroc, de Tunis et de la Cyrénaïque, auprès de la *casauba* de Stamboul? Comparez une boutique de change à l'hôtel des Monnaies du quai Conti! le quai Conti est à la Corne d'or, et la Russie le sait bien.

Réduit à ces extrémités, *ad incitas redactus*, comme dit l'excuse antique qui justifie tout, le sultan ne doit plus balancer : il a commencé par de petites réformes, il doit aujourd'hui s'élever plus haut, et frapper un grand coup, un coup sauveur; Mahomet ne s'en formalisera pas, je le lui garantis; il faut que le jeune sultan crie : *Sésame, ouvre-toi!* La guerre sera payée, l'or pleuvra sur Constantinople; plus d'emprunt turc; le déficit sera comblé.

Ceci mérite une explication qui s'adresse à bien peu de personnes, car presque tout le monde sait que tous les sultans sont ensevelis, avec leurs trésors et leurs économies, dans une chambre murée. C'est ce qui a fait donner aux parages du sérail le nom de *Corne d'abondance*, ou *Corne d'or*.

L'occasion se présente de me faire le commissaire-priseur des richesses turques, et je la saisis avec empressement.

Mahomet II, en prenant Constantinople en 1453, hérita violemment de tous les trésors de l'empire grec; il fut économe, et on évalue à des sommes fabuleuses, et mille et une nocturnes, les richesses qui furent inhumées avec lui, selon l'usage oriental.

Bajazet II n'a pas laissé une grande fortune; il ne figure dans ce bilan que pour mémoire, et comme héros tragique; il est mort empoisonné.

Sélim Ier, son successeur, a conquis les provinces danubiennes, comme Louis XIV l'Alsace (soit dit en passant, l'Autriche ne peut pas nous prendre Strasbourg sans violer le droit des gens. Ainsi Bucharest est aussi inviolable que Strasbourg). Sélim a laissé des trésors considérables et des pierreries par boisseaux. Tout cela est muré depuis 1519.

Soliman II a été surnommé *le Magnifique* à cause des merveilleuses prodigalités qu'il a léguées à son caveau funèbre. C'est le Crésus des sultans.

Sélim II, Amurat III, Méhémet III, n'ont pas eu la passion des richesses posthumes, mais on peut bien encore payer un mois de solde aux garnisons des Balkans avec ces trois modestes caveaux.

Achmet Ier était un franc thésauriseur. On peut fonder d'énormes espérances sur son tombeau muré. Son successeur, Mustapha Ier, n'a pas eu le temps d'amasser beaucoup de sequins; il n'a régné qu'un an. Son caveau ne payerait pas les frais d'effraction. Othman II se trouve à peu près dans le même cas de détresse tumulaire; passons. On doit également se méfier des caveaux d'Amurat IV et d'Ibrahim. Ils se sont ruinés en achats d'esclaves géorgiennes et de filles de marbre du Caucase. Respectons leurs cendres, l'or est absent. Au reste, Ibrahim est mort étranglé.

Mahomet IV, dans ce bilan, figure un zéro que l'unité ne précède pas.

Soliman III et Achmet II, en revanche, sont les Lucullus du Croissant. Si on cotait leurs tombes à la Bourse, elles feraient prime le premier jour.

Mustapha II.... nul. N'en parlons pas.

Achmet III a gagné des sommes immenses par ses guerres et ses traités de paix avec la république de Venise; il a fait à Stamboul le monopole des miroirs vénitiens; il les a vendus en gros et en détail aux Persans, et a opéré dans ce trafic des bénéfices incalculables. Il y a tout un budget annuel dans la tombe d'Achmet III. C'est sûr.

Mahmoud Ier a mérité la réputation de sultan économe; il a régné vingt-quatre ans, ce qui paraît incroyable; dans ce long intervalle, ce glorieux commandeur des croyants a thésaurisé avec fureur. Les caravanes de l'Inde lui apportaient des diamants d'Hyder-Abad : il avait la passion des pierreries. On affirme que Mahmoud Ier avait fait incruster à son cimeterre, nommé Zuphalgar, le fameux diamant que l'empereur Bâber prit à Agra en 1526 : ce diamant pèse 672 carats. Le fameux diamant de Pitt ne pèse que 137 carats. Jugez donc de la valeur de celui d'Agra! et il est enfoui avec Zuphalgar depuis 1753, juste un siècle! Que d'intérêts accumulés perdus! Il est temps d'extraire du caveau cette magnificence de Golconde, de la mettre en loterie, et d'en employer le produit à la question d'Orient.

Othman III vivait de peu et n'affichait aucun luxe extérieur. Toute son ambition était d'enrichir son caveau funèbre. Louable ambition! les économistes de Stamboul évaluent l'héritage enfoui par Othman III à des sommes hyperboliques. On ne compte pas une cassette remplie de rubis d'Orient.

Mustapha III et Abdul-Hamet ont successivement accumulé d'immenses richesses, et, comme ces empereurs n'ont pas été prodigues, il est à présumer qu'un Pactole clandestin stagne dans leurs caveaux. Nous verrons.

Passons ~~sous silence Sélim~~ III; il a été déposé, et probablement pillé de son vivant. On doit peu compter sur son caveau et sur celui de Mustapha IV, son successeur, également déposé.

Mahmoud II, le réformateur de l'empire, arrive enfin, en 1808, et jouit d'un long règne; mais ce règne lui a coûté cher. Il a entretenu des armées et des flottes, il a soutenu des siéges, il n'a jamais *abandonné ses jours aux langueurs du sérail,* comme dit Voltaire dans Zaïre; il a entendu *retentir la trompette et la voix de la guerre du Nil au Pont-Euxin,* comme dit le même Orosmane, et, à sa mort, il avait quelques dettes chez son banquier. Laissons-le dormir en paix dans son caveau. Les trésors ont été légers sur sa tombe.

En suivant avec une exactitude minutieuse et chronologique

la série des sultans depuis Mahomet II jusqu'à l'époque actuelle, on peut se convaincre de l'état satisfaisant des finances tumulaires de la Turquie et des grandes ressources qu'on peut tirer de tant de caveaux, si un scrupule mal fondé n'arrête pas la main d'Abdul-Medjid. On peut évaluer à un milliard le total des héritages impériaux enfouis stupidement et dérobés aux budgets de Stamboul. Le ministre des Finances de la Sublime-Porte ne balancera pas, pour peu que le sultan soit disposé aux effractions. Qnoi! le bruit court que des lettres de change du commandeur des croyants ont été protestées à Paris, et Mahomet s'offenserait du seul expédient sauveur qui se présente! A la place d'Abdul-Medjid, Mahomet ne balancerait pas.

Ce sera vraiment un bien curieux spectacle, une bien émouvante révélation! Nous avons lu ce conte des *Mille et une Nuits*, dans lequel on suit un musulman à travers des galeries souterraines pavées de sequins et de pierreries. La réalité va remplacer le conte. Quel moment pour le ministre des Finances, lorsqu'il découvrira ces mines d'or, de diamants, d'émeraudes, de rubis, de topazes; ces trophées d'armes qui ont vu la prise de Constantinople, les batailles de l'Adriatique, de Rhodes, de Malte, de Lépante; ces glorieuses défroques du grand Sélim; ces tourbillons de cachemires que le camphre préserva des vers; ces forêts de pipes émaillées de pierreries; ces innombrables bouquins d'ambre ternis par tant de lèvres augustes; ces piles de turbans aux aigrettes sans prix; cet inépuisable étalage de vases d'or et d'argent enlevés aux toilettes des harems; ces collections infinies de tapis persans, où les poëtes, fils d'El-Mocadessi, ont prodigué les arabesques et les rêves du livre *des oiseaux et des fleurs!* Convoquez tous les marchands, les brocanteurs, les agathophiles de l'univers; mettez aux enchères ce musée sans rival, et le prix qui sera payé suffira pour équiper une flotte de trente navires à trois ponts. Reste net le trésor monnayé, enfoui dans les caveaux; celui-là est de circulation instantanée. Les changeurs anglais de la maison Waghorn prendront la monnaie de Sélim, de Mahmoud Ier et d'Achmet III, et

rendront au ministre des Finances de belles guinées à l'effigie de la reine Victoria. L'or des sequins étant supérieur à l'or britannique, il y aura même bénéfice pour le sultan.

Enfin, il faut tout prévoir. La Russie a des vues anciennes sur Constantinople; c'est incontestable. Le czar Pierre connaissait l'histoire des caveaux, et il comptait là-dessus pour se faire des finances, lorsqu'il était simple menuisier au chantier de Sardam. Cette envie a été léguée comme un héritage à tous les czars. Si Constantinople était prise un jour, Mahomet n'arrêterait pas le marteau moscovite au moment de l'effraction. C'est donc au sultan à prendre l'initiative. Il n'y a qu'un moyen de sauver tant de trésors enfouis : il faut les dépenser. Le poëte Azz-Eddin a écrit à Constantinople une fable charmante, *le Chien qui porte le pain de son maître*, fable imitée souvent par les poëtes du septentrion. Ce chien de Péra vit venir à lui, du côté de Galata, une meute ennemie et affamée, et, voulant sauver le pain de son maître, il le mangea. Quelle sagesse de chien! quel instinct supérieur à la raison! quel exemple donné au sultan! Le poëte Azz-Eddin, ne jouissant pas de la liberté de la presse, faisait certainement, avec sa fable, une allusion aux trésors des caveaux, dans un moment de gêne financière, sous le règne d'Ibrahim.

UNE FORTUNE D'AMBASSADEUR.

A ALEXANDRE DUMAS.

Ces jours derniers, on annonçait que M. Soulé, ambassadeur des États-Unis, traversait Paris pour se rendre à Madrid. Au même moment, vous nous donniez sur Alphonse Rabbe un chapitre de vos beaux mémoires, et vous ne saviez pas, vous qui savez tout, que ce jour-là le hasard, le plus habile des metteurs

en scène, faisait un tour de son métier, et accolait deux noms oubliés depuis vingt-quatre ans, deux hommes qui se sont rencontrés les mains dans les mains, l'un commençant sa vie par l'espérance, l'autre la finissant dans le désespoir : Alphonse Rabbe et Soulé !

Quand la fortune veut se donner la peine de seconder l'intelligence, elle ménage des échelons invisibles à ses protégés ; ce n'est que lorsqu'ils arrivent bien haut, qu'on aperçoit les échelons.

Un jour, il y a un quart de siècle environ, je traduisais, dans le cabinet d'Alphonse Rabbe, une histoire de l'Église, écrite en latin allemand par un Hongrois. Rabbe m'avait confié ce travail. Un jeune homme entra ; c'était Soulé. Il avait vingt et un ans, comme tout le monde alors ; il était fort maigre, comme vous l'étiez aussi, comme je le suis encore ; mais il était poitrinaire, ce qui le distinguait de nous tous.

Alphonse Rabbe se leva et l'accueillit avec cette grâce charmante qui ne l'abandonnait jamais.

« Monsieur Rabbe, lui dit Soulé d'un ton de voix si doux, qu'on croyait entendre une jeune fille, je vais publier une revue, le *Nouveau Nain jaune*, et je compte sur vous pour des articles. Je paraîtrai tous les cinq jours, et je suis en mesure de pouvoir offrir aux écrivains, et surtout à vous, des conditions honorables. »

Je suspendis ma traduction pour écouter l'entretien, comme font toujours les secrétaires indiscrets.

« Monsieur, répondit Rabbe, vous me voyez au désespoir d'accueillir votre si obligeante proposition par un refus. Mais voici mon excuse. Je suis engagé à donner quatre articles par mois à mon ami Chatelain, du *Courrier Français*, et à livrer à mon éditeur Lecointe mon manuscrit de l'*Histoire de Russie* ; j'y travaille nuit et jour ; je prends dix tasses de café tous les soirs pour ne pas dormir.

— Cependant, dit Soulé, vous me laissez quelque espoir pour l'avenir ?

— Oh ! certainement, monsieur.

— Alors, je puis vous donner mon adresse, rue des Tournelles, 57; le bureau de mon journal est rue Croix-des-Petits-Champs, 27.

— Avez-vous déjà des collaborateurs sur lesquels vous puissiez compter? demanda Rabbe.

— Oui, j'ai un jeune homme de grande espérance, M. Léon Halévy, et M. Santo-Domingo, qui arrive de Rome, et qui a la tête remplie d'articles contre les ultramontains.

— Avez-vous lu quelquefois, demanda Rabbe, un journal hebdomadaire intitulé *le Masque de fer?*

— Oui, monsieur.

— Savez-vous qui rédige ce pamphlet?

— Non, et personne ne le sait; on dit qu'il est rédigé par une société d'anonymes.

— Eh bien, un ami vient de m'affirmer que je dois être attaqué dans ce journal. D'abord, je me propose de leur briser leur masque sur le visage, à ces anonymes, et après, puis-je compter sur votre *Nain jaune* pour achever de les anéantir?

— Vous pouvez disposer de mon journal et de moi, » dit Soulé avec une voix si douce qu'il était impossible de supposer une étincelle d'énergie dans le cœur de cet enfant.

Soulé partit.

Pendant cette conversation, j'avais fait toutes sortes de signes à Alphonse Rabbe pour lui faire comprendre de me lancer dans la rédaction du *Nain jaune;* mais Rabbe était un de ces hommes qui ne comprennent rien à la pantomime, par respect pour la langue : il laissa partir Soulé sans songer à me recommander à sa bienveillance. J'avais pourtant bien besoin de cette branche de salut; je venais d'arriver du fond de ma lointaine province, et avec le bagage de Bias, cet antique ennemi des douaniers. Alphonse Rabbe m'avait donné la seule hospitalité qu'il pouvait m'offrir dans son indigence. J'étais le seul convive de ses modestes repas, et je travaillais chez lui à des traductions ennuyeuses, depuis sept heures du matin jusqu'à onze heures du soir. Rabbe m'avait reconnu une aptitude exclusive pour les tra-

ductions; il me promettait une place honorable après Desfontaines et Bitaubé. Aussi ne songea-t-il point à me recommander à Soulé comme rédacteur de son journal; aussi fut-il étonné d'entendre l'étrange proposition que je lui fis en ces termes : « Donnez-moi une lettre d'introduction pour M. Soulé. »

Après quelque hésitation, il me la donna, et à cinq heures du soir je courus à la rue des Tournelles, 57.

Le temps était affreux; la neige tombait comme un déluge blanc; les omnibus n'étaient pas inventés. J'arrivai chez Soulé vêtu d'albâtre de la tête aux talons, et transi comme un oranger transplanté en décembre rue des Tournelles, au Marais de Paris.

Soulé me fit l'accueil le plus bienveillant; toutefois, il laissa percer un léger sourire ironique quand je lui dis le nom de mon pays. A cette époque, trente écrivains, mes compatriotes, n'étaient pas encore arrivés à Paris. J'avais le malheur de supporter seul le poids des fines épigrammes contre la Cannebière et le mistral.

Soulé passa outre, et me demanda un article comme essai.

J'entrepris aussitôt cette œuvre grave, destinée au *Nouveau Nain jaune*; je la copiai trois fois; j'ornai le manuscrit définitif de dessins à la plume, ayant la prétention de figurer des oiseaux fantastiques; et, le lendemain à deux heures, je me rendis au bureau du journal, rue Croix-des-Petits-Champs, 27.

Cinq personnes étaient réunies dans le cabinet de rédaction : Soulé, Santo-Domingo, Léon Halévy, Lucasson, et un auteur de tragédies inédites. Au moment où j'entrai, ce poëte, resté inconnu, déclamait une tirade d'*Asdrubal*. Cela me parut imposant.

C'était le récit final : on y racontait au consul Néro, après la bataille du Métaure, la défaite d'Asdrubal, et la chute de sa *tête sanglante* dans le camp des Carthaginois.

Soulé adressa quelques compliments railleurs au poëte tragique, qui sortit pour se présenter comme candidat à l'Académie, en concurrence avec M. de Frayssinous, évêque d'Hermopolis.

Le moment devenait solennel pour moi. Soulé me demanda si j'apportais mon article; je le lui présentai d'une main timide

et glacée; j'avais intitulé mon essai : *Horace à Tibur*. Soulé le lut à haute voix, et le lut très-bien. Santo-Domingo et Léon Halévy m'adressèrent des félicitations. L'article fut imprimé le lendemain, et Soulé m'assura un traitement fixe, qui, à mon point de vue de jeune débutant, me rendait millionnaire à jamais.

Les rapports d'Alphonse Rabbe et de Soulé devinrent très-fréquents; le *Nain jaune* avait une tendance à combattre la jeune école qui se levait aux rayons de MM. de Lamartine et Victor Hugo. Alphonse Rabbe, qui admirait passionnément ces deux poëtes et savait par cœur leurs premiers vers, donna un article romantique au *Nain jaune*, et Soulé l'inséra, malgré une vive opposition d'intérieur. A cette époque, le célèbre critique Hoffman consacrait hebdomadairement un article tétrastyle à l'auteur des *Orientales*, et le poursuivait de ses plaisanteries. Un journal alors célèbre écrivait cette phrase, à propos du *Child-Harold* de M. de Lamartine : *Il me semble voir un sot moine osant toucher à la lyre du grand Byron!* La toile de Géricault, le *Naufrage de la Méduse*, trouvait enfin un cadre, et on la saluait ainsi : *O progrès de la peinture! la terre glaise remplace la couleur! la brosse remplace le pinceau.* Rossini se levait, et les maîtres de l'art écrivaient ceci : *M. Rossini aura beau faire, il ne sera jamais qu'un petit discoureur en musique;* et une biographie, rédigée par quatre célébrités du temps, contenait cette phrase prodigieuse : *A cette époque, M. Rossini avait donné* OTELLO, SEMIRAMIDE *et quelques ouvrages plus faibles encore!* On criait de tous côtés que le goût était perdu en France; qu'il n'y avait plus ni poésie, ni peinture, ni musique, comme on criait sous Louis XIV, sous Louis XIII, sous Louis XII, toujours en regrettant les hommes morts; comme Bavius et Mævius criaient sous Auguste, à la barbe de Virgile et d'Horace, en regrettant Ennius le divin; comme on crie aujourd'hui, comme on criera dans la vallée de Josaphat, en regrettant l'Antechrist. Les vivants vivent, c'est leur tort.

Dans mon ingénuité juvénile, je ne comprenais rien à ces cris. M. Victor Hugo me ravissait, et son *Moïse sur le Nil* me pro-

duisait l'effet de l'églogue de Gallus. Je savais tous les poëtes par cœur, surtout Virgile; je n'accordais à personne le privilége d'être plus classique que moi; j'improvisais des vers latins, comme au temps de Vanière et de Vida, et la colère des classiques était pour moi de l'hébreu. Grâce aux munificences de Soulé, je ne manquais pas une représentation des Italiens; je savais par cœur, depuis la première note jusqu'à la dernière, les opéras de Rossini comme les vers de Virgile; je pleurais de joie en écoutant ce fleuve de mélodies tombé des Apennins, et je me demandais dans quelle ville de la Pentapole maudite étaient nés ces hommes qui n'adoraient pas les femmes célestes créées par le divin maître italien! Soutenu par Alphonse Rabbe et par Soulé, je commençai ma série de paradoxes en défendant toutes les jeunes gloires naissantes contre la jalousie des agonisants et les colères du *bon goût*.

Si le *Nain jaune* eût été un simple journal littéraire et artistique, Soulé ne serait pas aujourd'hui ambassadeur des États-Unis. Heureusement pour lui, son journal était politique et très-vif dans son opposition. « Je voudrais bien avoir un petit procès, un procillon, » me dit un jour Soulé. Ce vœu fut exaucé par le procureur du roi, grâce à un article de Santo-Domingo.

Cet article excita une vive rumeur; il attaquait une loi votée par la chambre, une loi oubliée aujourd'hui.

Soulé avait le vague pressentiment de son avenir; il bondit de joie en recevant la feuille timbrée qui l'invitait à une séance du tribunal et lui annonçait une condamnation inévitable. Le grand jour venu, Soulé se rendit au palais de justice d'un pas triomphant; il marchait à une ambassade sous la conduite du hasard.

Son jeune ami Lucasson me disait les larmes aux yeux : « Pauvre Soulé, voyez comme il est pâle! Cette journée le tue · il ne vivra pas! »

En effet, lorsqu'il se leva pour répondre aux questions du président, Soulé me parut beaucoup plus pâle que de coutume; un petit souffle eût été à peine soupçonné dans ce corps frêle,

que l'émotion de ce jour devait renverser sur le lit des poitrinaires agonisants.

Selon l'usage, le réquisitoire du procureur du roi fut écrasant; jamais ce magistrat n'avait vu un pareil crime et un si grand criminel. Il appela sur cette jeune tête toutes les rigueurs de la loi, et même plus.

Charles Ledru défendit très-éloquemment le futur ambassadeur.

Puis Soulé prit la parole pour se défendre lui-même.

Alors le pâle et frêle jeune homme se révéla à nous tous sous un jour nouveau. Jusqu'à ce moment le diapason de sa voix ne s'était jamais élevé au-dessus des notes les plus tranquilles; son visage avait toujours gardé une sérénité douce et enfantine. Tout à coup Soulé se métamorphose : sa voix devient stridente, son visage s'anime, ses yeux lancent des éclairs; il improvise une éloquente colère qui ne défend rien et qui accuse; il lance aux juges des fusées d'épigrammes à brûle-pourpoint; il renverse enfin pour s'engloutir l'habile échafaudage de Charles Ledru, son avocat.

Le tribunal demeura impassible, rendons-lui cette justice; mais, pour un article métaphysique et incompréhensible de Santo-Domingo, il condamna Soulé à trois ans de prison.

Lucasson, assis à côté de moi, faillit s'évanouir.

« Trois ans! dit-il, ce n'est pas la prison, c'est la mort : le pauvre garçon ne passera pas la nuit! »

Et Lucasson pleura.

Nous sortîmes du tribunal; Soulé s'appuyait sur le bras d'Alphonse Rabbe, qui lui disait :

« Mon jeune ami, on accepte la mort, mais on n'accepte jamais la prison.

— Vous avez la ressource de l'appel, disait Léon Halévy.

— Belle ressource! » disions-nous tous.

Soulé gardait le silence et paraissait disposé à suivre l'avis d'Alphonse Rabbe, qui lui citait Virgile : *Heu, fuge!*

On se rassembla chez Soulé, et on tint conseil. Soulé parais-

sait très-abattu, mais plutôt par une souffrance physique très-aiguë que par la condamnation. Trois ans de prison, c'était la mort pour le pauvre poitrinaire, comme Lucasson l'avait dit; cela fut admis à l'unanimité. Un remède seul restait, la fuite; mais comment fuir?

Armand Carrel dit :

« Lorsqu'en 1823 je me trouvai compromis dans la conspiration de Caron à Marseille, je ne balançai pas un moment, je pris la fuite, et vous voyez que cela m'a réussi.

— Oui, dit Rabbe; mais, mon cher Carrel, vous étiez dans un port de mer et surveillé par une police marseillaise de 1823. Je la connais : quand elle fume sa pipe, elle ne se dérangerait pas pour un conspirateur, et elle fume toujours.

— C'est juste, dit Armand Carrel; et ma fuite ne trouva aucun obstacle. J'étais déguisé en pêcheur catalan; trois amis m'accompagnaient : François Vigne, Chevillard et Jean-Jacques Prat. Nous montâmes à bord d'une felouque de Barcelone, et le tour fut fait.

— Il nous manque la felouque de Barcelone, » dit Soulé.

Barthélemy, qui bientôt devait être mon collaborateur pour tant d'alexandrins, n'avait encore rien dit dans ce conciliabule.

« Écoutez, dit-il à Soulé : je suis arrivé hier d'Angleterre, voici mon passe-port; lisez mon signalement : il peut très-bien vous être appliqué. Nous avons la même taille, le même nez aquilin, les mêmes cheveux noirs. Nous n'avons point de signes particuliers. Voilà mon passe-port; lisez et partez. »

Ici le hasard s'élève à la hauteur d'une intelligence.

Soulé prend le passe-port, lit le signalement, serre la main de Barthélemy et s'écrie : « Vous êtes ma providence! je pars cette nuit. »

M. Achille de Vaulabelle, qui se disposait à acheter une étude de notaire en ce moment, acheta le *Nain jaune*, et débuta ainsi dans la carrière des lettres, qu'il a parcourue depuis avec éclat comme historien.

Nous fîmes nos adieux à Soulé; il partit avec son faux passe-

port, arriva en Angleterre, puis s'embarqua pour les États-Unis, où il ne tarda point à se faire un nom dans le barreau. Les symptômes de phthisie disparurent dans l'atmosphère du Nouveau-Monde, et une santé robuste vint en aide à l'honorable ambition de l'avocat français de New-York. Soulé s'est marié avantageusement, il a fait fortune, il a reçu des lettres de naturalisation, il est devenu le plus éloquent des membres du congrès; enfin il a traversé Paris l'autre jour avec le titre d'ambassadeur.

Probablement M. Soulé aura fait une visite à la maison 27, rue Croix-des-Petits-Champs, s'il n'a pas oublié ce numéro.

Cette histoire ne veut pas donner aux jeunes gens la recette qui fait les ambassadeurs. Depuis Soulé, nous avons été condamnés par centaines aux dernières années de la Restauration; aucun de nous n'est devenu ambassadeur. Le hasard ne combine ces choses qu'une fois. J'ai dans l'idée que la fortune de Soulé n'est pas arrivée à son dernier échelon. Cet homme jouera un rôle beaucoup plus grand; je crains même qu'il ne nous brouille un jour avec l'Amérique, et qu'il ne nous rende le passe-port de Barthélemy.

Puisse l'avenir me donner tort!

LA CALIFORNIE ET L'ORÉGON.

Avant février 1848, M. de Saint-Amant était l'homme le plus sédentaire de Paris, et sa vie avait ce charme monotone que Chateaubriand appelle le bonheur : il était souverain d'un immense royaume qui s'étend d'Édimbourg à Pékin, il était le roi de l'échiquier depuis la mort de nos bons amis Deschapelles et La Bourdonnais, deux génies qui faisaient honneur à l'homme.

Pendant bien des années, nous avons vu M. de Saint-Amant livrer d'innombrables batailles sur soixante-quatre cases de bois, et gagner beaucoup de gloire sans verser une goutte de sang humain. Il a été notre maître à tous dans cet art merveilleux qui donne aux adeptes la logique du coup d'œil et les ferait triompher éternellement contre la nature, dans le duel de la vie, si la nature ne s'était pas réservé la mort comme dernier échec contre nous.

Homme d'esprit, homme d'art, homme du monde, Saint-Amant savourait toutes les douceurs d'une existence sereine, lorsque la révolution de 1848 éclata.

Le canon de la Bastille ne dérangea pas le chevalier de Barneville, en train de poursuivre un mat victorieux au café de la Régence contre Louvet, auteur de *Faublas*. Bon chevalier de Barneville! nous l'avons connu au club des Échecs en 1835. Il était encore frais et rose comme au temps de Philidor; il avait de vingt-cinq à quatre-vingt-dix ans; il nous parlait de Jean-Jacques Rousseau, qui jouait très-mal, et de Diderot, qui donnait de si bons conseils hygiéniques à Philidor : nous l'écoutions comme la voix tumulaire d'un siècle mort. Il venait tous les jours, au coup d'une heure, faire sa partie avec Saint-Amant ou Sasias, qui le battait avec une politesse charmante et le forçait à vivre en l'obligeant à venir prendre une revanche le lendemain. Notre grand La Bourdonnais, ce délicieux esprit, disait : « Barneville ne mourra pas; la mort l'a oublié. »

Le canon de 1848 trouva aussi de Saint-Amant courbé sur un échiquier; mais le profond calculateur n'imita pas le chevalier de Barneville. Le *mat* fut oublié; il y avait des devoirs de citoyen à remplir; on renversa les pièces de bois sur les cases, et Saint-Amant quitta le champ clos de l'échiquier pour la place publique. Il rendit d'éminents services, et obtint du gouvernement provisoire un honorable poste de confiance; il fut installé aux Tuileries avec un commandement supérieur.

Dans les grandes crises nationales, chacun subit sa petite révolution domestique; de Saint-Amant brisa violemment le rouage

monotone de son existence, et, lançant ses regards par-dessus l'horizon des soixante-quatre cases, il rêva les voyages lointains et les entreprises fabuleuses. Les mêmes instincts, remarquons-le en passant, avaient poussé vers l'inconnu le célèbre joueur d'échecs Boy le Syracusain, en 1570. Lui aussi avait une existence calme; il avait fait sa partie à Florence avec Cosme Ier et à Venise avec le doge Mocenigo, et il ne voyait rien au-dessus de cette gloire, lorsque le coup de canon de l'île de Rhodes le réveilla en sursaut. Aussitôt il déserta noblement le champ de bataille de l'échiquier, suivit don Juan d'Autriche sur les mers, et combattit à la bataille de Lépante comme le plus vaillant des soldats.

De Saint-Amant sollicita et obtint une mission plus conforme aux goûts de notre époque. En 1571, il se serait embarqué pour Lépante; après 1848, il s'embarqua pour se mêler aux hardis pionniers de l'avenir dans les domaines du soleil, sur les champs de bataille du commerce et de l'industrie, sur ces jachères américaines déjà toutes jalonnées de tombes qui ne découragent pas les vivants.

Hâtons-nous de le dire, ce n'était point l'*auri sacra fames* qui entraînait de Saint-Amant vers l'*Eldorado* moderne; il allait étudier le chantier aurifère avec les yeux observateurs de l'économiste, démêler la réalité des brouillards de l'illusion et allumer un phare sur cet horizon californien, où le mirage a déjà trompé tant de pèlerins. Notre voyageur apportait à ce travail d'investigation et de contrôle cette pénétrante sagacité de coup d'œil qui est sa faculté instinctive; les prestidigitateurs du pays auraient eu beau faire avancer de fausses *pièces* sur l'échiquier du placer, Saint-Amant aurait mis toutes les ruses en déroute comme s'il se fût agi d'un *gambit* mal combiné. Ainsi doué de cette faculté supérieure qui sait toujours à point discerner, juger et se méfier, il a tracé la carte morale de la Californie, et il a marqué d'un signe noir tous les écueils du lac aurifère, tous les bancs de sable du *Chrysopotamos* américain.

Après avoir lu attentivement toutes les judicieuses pages écrites

par notre voyageur sur la Californie, nous sommes amenés à conclure que les premiers défricheurs de ce champ d'or en sont encore à cet état de chaos d'où le monde est sorti; mais tel qu'il est, ce présent contient les germes d'un immense avenir. Les Cordillères ont montré un échantillon de leur écrin; les plus avides, les plus aventureux sont venus de tous les points du globe. Alors, rien n'étant régularisé sur ce chantier, rien n'étant soumis à une protection légale, on a vu éclater là et se confondre dans une mêlée horrible tous les instincts primitifs de la barbarie et les convoitises raffinées de l'extrême civilisation. C'était la sauvage cohue de la tour de Babel arrosant de sueurs et de sang et jonchant de sixains de cartes un sol vierge pour acheter des châteaux dans la vallée de Montmorency. Sur la terre, tout prélude de cette manière : la mort annonce la vie, la cendre du volcan annonce les fleurs, le règne de l'ichthyosaure annonce le règne de l'homme, les fougères annoncent les arbres, le désordre annonce le repos. Chose providentielle! la révélation de la Californie est presque contemporaine de la vapeur, et, au moment où les grandes migrations du vieux monde affluent vers le nouveau, l'écluse de Panama tombe, le cap de Horn est supprimé, le continent du sud américain devient une île, la carte du monde se renouvelle, et *le bout du monde est à notre porte*, comme a dit Rousseau dans son *Héloïse*, sous l'influence mystérieuse d'une prophétique inspiration. S'il faut payer des milliers de bras pour féconder tout un continent en friche, pour rendre au soleil les antiques civilisations englouties dans les lacs de Nicaragua, pour changer en jardin les jachères dont les Cordillères sont les murs naturels; s'il faut proportionner la grandeur du salaire à l'immensité du labeur, il n'y a plus de déficit à craindre : la Californie, soumise bientôt à une organisation régulière, ouvrira peu à peu toutes ses veines; la Providence est le caissier de cette glorieuse spéculation, qui changera la face des landes américaines et donnera un jour à chaque famille son arpent de terre et sa place au grand soleil.

Nous sommes aujourd'hui placés tout juste dans une époque

de transition qui nous permet d'apprécier le travail du Temps, cet ingénieux transformateur des hommes et des choses, ce révolutionnaire patient, qui, pour faire excuser sa lenteur, prend le prétexte de son éternité. La Californie a été découverte, il y a trois siècles, en 1542, par Fernand Cortez. A quoi l'homme a-t-il employé ces trois siècles? à perfectionner l'invention meurtrière du moine de Cologne Schwartz, à creuser des tombes larges comme des plaines, à faire des veuves et des orphelins. Si les rois eussent employé à organiser la paix les Californies qu'ils ont employées à faire la guerre, les deux Amériques seraient un jardin depuis le détroit de Behring jusqu'au cap de Horn; l'Égypte serait couverte d'épis comme sous les Pharaons; l'Afrique aurait remplacé ses terribles quadrupèdes par des chrétiens heureux; la Russie serait un pays habitable; l'Inde aurait retrouvé son antique civilisation, morte au pied du *Mara-Api*, dans Java, cette Sicile de l'océan Indien. Trois siècles perdus! Fernand Cortez, après avoir découvert la Californie, est mort de faim et de soif, au bord du Mançanarès, faute d'un maravédi, et c'est seulement aujourd'hui que nous songeons à demander au coffre-fort des Cordillères le salaire des défricheurs de l'univers.

Ces réflexions arrivent naturellement quand on suit notre intrépide voyageur français à travers les landes californiennes; et en quittant avec lui cette zone pour entrer dans un domaine voisin, dans l'Orégon, terre vierge, on est forcé d'admettre que l'avenir réserve un immense travail de colonisation à cette frontière du pays de l'or. Il nous semble voir un Crésus, ennuyé dans sa solitude, ouvrant sa caisse aux travailleurs assis devant sa porte, et leur offrant de l'or en échange d'un épi. L'Orégon est destiné à devenir une Californie de céréales, une Crimée américaine, le grenier d'abondance de l'univers. M. de Saint-Amant vient de visiter cette admirable région, qui sera bientôt la trente-deuxième étoile terrestre des États-Unis, à moins que la république américaine, déjà si vaste, ne se borne à couvrir de sa puissante protection les futurs colons de ce territoire,

comme fait l'Angleterre pour les défricheurs africains de la colonie du Port-Natal, du Zanguebar et de la baie d'Agoa. Depuis le P. Valette, qui ouvrit le premier un chemin de civilisation chrétienne dans les forêts vierges du Mississipi, les missionnaires ont toujours formé l'avant-garde des pionniers dans les deux Indes. M. de Saint-Amant a trouvé l'Évangile et la houlette épiscopale chez les tribus sauvages de l'Orégon : sa prédication française y domine, et les naturels, habitués depuis un temps immémorial à vivre dans une affreuse dissolution de mœurs, se sont soumis aux lois austères du christianisme et aux devoirs de la famille. Ce sont là des conquêtes pacifiques accomplies sans éclat, et qui déjà, sur ces terres lointaines, font mieux honorer le nom français que des victoires de sang. Inutile de dire que le *Compelle eos intrare* n'est plus écrit, depuis des siècles, sur la bannière des missions; on doit tout à l'onction de la parole et à la douceur de la persuasion évangélique. Aussi la civilisation chrétienne a déjà poussé de profondes racines sous les terres sauvages de l'Orégon.

La lecture du voyage de M. de Saint-Amant fait donc admettre encore que, dans un laps de temps plus ou moins éloigné, les colons, toujours plus nombreux, de la Californie s'étendront sur la frontière voisine et couvriront un jour ce vaste pays, qui a reçu de la nature toutes les conditions de bonne température et d'active fécondité. L'Orégon présente une surface carrée qui s'étend du 42e au 49e degré de latitude nord; il est borné au sud et au nord par la Californie et les possessions anglaises, à l'est et à l'ouest par le Missouri et l'océan Pacifique. De nombreux courants d'eau l'arrosent; de grands fleuves le traversent et trouvent leur embouchure maritime sur des plages abritées qui sont déjà ou seront un jour des rades ou des ports. Le sol, comme le remarque M. de Saint-Amant, est sous l'influence d'une température si exceptionnelle, que l'ordre établi pour les récoltes n'est jamais troublé; c'est une régularité continuelle d'abondance qui doit préserver les futures populations du désastre périodique des disettes. La terre de l'Orégon rend toujours dans

des proportions égales, et avec une générosité merveilleuse, les produits des germes qu'on lui a confiés. Il faut lire l'excellent livre de M. de Saint-Amant pour avoir une idée juste des ressources que cet admirable pays offrira aux colons californiens. Dieu a fait voisines la roche qui donne l'or et la terre qui donne le froment.

Ici se présente une objection fossile, mais toujours exhumée, et que M. de Saint-Amant a combattue victorieusement dans son livre. Cette objection se résume en trois mots ornés d'un point d'interrogation; trois mots inventés sous le règne antédiluvien de Pitt et Cobourg : *Mais les Anglais?...* Voilà déjà les Anglais soupçonnés d'avoir toujours des vues secrètes sur les côtes du Pacifique, et déterminés, la paix d'Orient conclue, à demander la plus large part du gâteau, *quia nominor leo*.

Les pessimistes prophètes ne tiennent aucun compte du travail civilisateur d'un demi-siècle; les Épiménides se réveillent ce matin, et ils croient que la carte du monde actuel est encore celle de Théodose; ils croient que Christophe Colomb n'a pas encore obtenu ses vaisseaux de la reine Isabelle; ils croient que Vasco de Gama n'a pas doublé le cap de Bonne-Espérance; qu'il y a toujours à Cadix deux colonnes d'Hercule avec leur *nec plus ultra*, et que l'Atlantique est gardée par le géant Adamastor.

Oui, si la carte du monde était dans les conditions de cet antique devis, les prophètes pessimistes auraient raison. Les Anglais, après une victoire payée du plus pur de leur sang, songeraient sans doute à découper à leur profit un lambeau de cette carte théodosienne; peut-être demanderaient-ils, comme indemnité, la grande Candie, ou Sinope, le Gibraltar de l'Euxin, ou les greniers de la Chersonèse; mais en l'état actuel des choses, les Anglais ont sur le chantier un travail de commerce et de colonisation qui agite les deux tiers du globe; ils ont l'Inde à labourer; ils ont l'Australie, planète en friche, l'Australie, qui leur appartient comme légitime conquête de l'illustre capitaine Cook, et qui est un monde anglais créé par le génie de Londres.

Les contemporains actuels de Pitt et Cobourg ne se doutent

pas de cette création prodigieuse qu'on appelle l'avenir australien; eh! mon Dieu! que voulez-vous que l'Angleterre fasse d'une vague et d'un rocher de plus? Ce serait un embarras. Elle a les cent ports de l'Australie; elle a un continent vierge à exploiter; elle a les mines d'or de Melbourne et d'Adélaïde; elle a les montagnes Bleues, qui sont les écrins de tous les minéraux et les réservoirs des plus beaux fleuves; elle a des jachères grandes comme la France et l'Autriche, sous le plus doux ciel du monde; elle fait à sa planète océanique une ceinture de villes, depuis la baie de Storm jusqu'au Van-Diémen, et depuis le cap Sandy jusqu'à la terre d'Endraht. Le Gange est à elle; le royaume des Cinq Fleuves est à elle, ce riche Penjab qui va entretenir commerce avec la Chine ouverte, sa voisine; elle a Calcutta, ce Londres du soleil; elle a l'île du Prince de Galles, ce délicieux Pulo-Pinang, la fleur du monde, l'Éden de l'océan Indien; elle a Ceylan avec sa ceinture de corail et de perles; elle a le Coromandel et le Malabar, ces deux rayons détachés du soleil pour décorer le Bengale; elle a les dix étages de cette Babel de la nature qu'on appelle l'Himalaya; elle a tout enfin, tout ce qui a été riche, tout ce qui l'est, tout ce qui le sera dans un avenir de quelques jours, et vous voulez qu'elle convoite un pouce de terrain ou une parcelle d'or qui lui mettrait une guerre éternelle sur les bras! L'Angleterre a tout à gagner avec la paix; elle a tout à perdre avec la guerre. Si aujourd'hui elle arme des vaisseaux et des soldats, c'est pour donner une leçon à celui qui vient l'interrompre dans son travail pacifique, comme fait un ouvrier laborieux qui repousse un perturbateur de son chantier.

Nous connaissons M. de Saint-Amant depuis vingt ans : il a été et il est encore notre maître aux échecs; il fut notre collaborateur au *Palamède*, recueil mensuel fondé par l'illustre de La Bourdonnais. Deux fois, depuis l'époque calme de nos séances d'échiquier, j'ai vu partir de Saint-Amant; il allait voyager en terre lointaine, au bout du monde, dans le voisinage du soleil. La dernière fois, nous le priâmes de nous rappeler au souvenir de notre malheureux ami Raousset de Boulbon, dont nous avons

lu presque en même temps, avec tant de plaisir et de douleur, les derniers écrits et les derniers moments. Après, nous avons suivi avec le plus vif intérêt de Saint-Amant à travers les océans et les solitudes; nous avons appris avec joie qu'il avait rencontré Raousset de Boulbon dans l'autre Californie, au pied de ces montagnes qui séparent la mer Vermeille de l'océan du Sud, et que nous avions signalées d'ici à Saint-Amant comme le vrai laboratoire du soleil, l'immense et secrète mine d'or qui a jeté dans son voisinage quelques éclaboussures, ramassées par les pèlerins des vieux continents. Notre ami voyageur s'était souvenu, comme aux Cordillères, de la description faite dans la rue Vivienne, et il s'était entretenu avec Raousset de Boulbon, avec cet intrépide Fernand Cortez français, qui a failli être Montezuma second, dans le royaume des Incas. Notre bonheur, comme on le pense bien, a été grand, lorsque nous avons reçu un beau volume, avec des cartes excellentes; un livre écrit avec un grand charme de style, de narration et de sincérité; un voyage enfin comme on les aime, comme Levaillant a écrit le sien, et dont l'utilité du but éclate à chaque page. Ceux qui ont lu autrefois, avec délices, le voyage de Levaillant et qui, le trouvant léger, lui préféraient certains voyages graves qu'ils n'avaient pas lus, ne se doutaient pas du service rendu à l'Afrique méridionale par l'intrépide voyageur français. Levaillant, on peut le croire, a mis pour ainsi dire à la mode cet angle du globe, et c'est à lui qu'on doit les vastes plantations et les beaux établissements fondés par l'Angleterre et la Hollande, depuis la colonie du Cap jusqu'à la rivière Moriqua, et sur toute la longueur de la côte du Natal, depuis Morteyo jusqu'à la baie de la Coa. Ainsi M. de Saint-Amant a écrit plus qu'un livre, il a fait un appel; il a gravé sur la limite nord de la Californie ces mots : *Route de l'Orégon*. Il sera suivi. Le temps n'est plus où les prophètes criaient dans le désert. Il n'y a plus de déserts depuis l'invention de la vapeur et de la paix.

LE PARAGUAY EN 1854.

I.

Ces jours derniers, le *Moniteur* annonçait que le brigadier général des armées du Paraguay, don Solano Lopez, fils du président de cette jeune république, avait été reçu à Saint-Cloud par l'Empereur.

Ce fait, très-simple en apparence, mais rempli de promesses pour l'avenir, a reporté l'attention sur un pays que nous allions appeler *lointain*, par vieille habitude, sur ce beau Paraguay que tant de souvenirs recommandent aux sympathies françaises, et que la vapeur a placé enfin dans notre voisinage. Aussi, malgré les légitimes préoccupations du moment, peut-être lira-t-on encore avec quelque intérêt une étude sur le Paraguay, écrite pour une époque plus calme. Nous touchons, d'ailleurs, au dénoûment du drame de la Tauride, et il sera sans doute permis demain au lecteur de regarder de l'autre côté de la mer.

On croit que la terre se peuple lentement; mais la terre est bien jeune encore; ce que nous appelons siècles, elle l'appelle jours; les Portugais ont découvert le Brésil en 1500, c'est-à-dire avant-hier, et déjà cette jachère immense qui s'étend de la Guyane portugaise, ou de l'Équateur, jusqu'à Buenos-Ayres, est défrichée et peuplée; c'est un jardin, un pâturage, une campagne, un haras, traversé par les plus belles rivières, ombragé par les plus beaux arbres, éclairé par le plus beau soleil. Au centre de cette magnifique région, on trouve le Paraguay, ce diamant américain enchâssé entre deux océans. Le Paraguay, en naissant, a été le fils bien-aimé de la France.

Avant-hier, il y avait des sauvages adorant les Manitous; hier,

il y avait des missionnaires plantant la croix; aujourd'hui, il y a la paix, la richesse, la civilisation.

Les divers États improvisés sur cet angle du monde sont tombés, à leur naissance, dans une erreur vulgaire, qui a été la folie de la terre depuis Caïn, et qui va bientôt se changer en bon sens : ils ont cru qu'il fallait arroser de sang les semences des colonies, et que la guerre, inventée par les peuples barbares, était aussi la profession normale des peuples chrétiens. L'Amérique du Sud s'est donc trompée en voulant copier l'histoire des continents vieillis de l'autre côté de l'eau. On avait quelque raison de guerroyer en Europe; tous les peuples n'y avaient pas une place égale au même soleil; toutes les terres n'y rendaient pas les mêmes produits; le froment était pour les uns, l'ivraie pour les autres. Chacun alors a voulu prendre chez son voisin ce qui manquait chez lui, depuis Romulus qui cherchait des Sabines, jusqu'au czar Nicolas qui cherche du soleil. Mais dans cette vaste Amérique méridionale, cette privilégiée de Dieu, dans ce quart de planète subdivisé en paradis terrestres, dans cette zone nourricière où le sol reçoit un germe, un arbuste, un grain, et rend un jardin, une forêt, une moisson, la guerre est une chose impie; c'est beaucoup plus qu'un attentat à la vie de l'homme, c'est une insulte à la munificence de Dieu.

Voilà ce qu'a si bien compris l'homme énergique et sage qui administre aujourd'hui le Paraguay, don Antonio Lopez. Élu président décennal en 1844, et réélu dix ans après, il lui a été donné d'opérer beaucoup de bien, et d'élever ce beau pays à un degré de prospérité jusqu'alors inconnu. Ayant accepté de son prédécesseur le triste héritage de la guerre, il l'a faite avec courage pour conquérir la paix. Aujourd'hui, les querelles de voisinage se sont éteintes; tout est calme sur les quatre frontières du Paraguay : au nord et à l'est, du côté du Brésil; à l'ouest, du côté de la Bolivie; au midi, du côté de la Confédération argentine. Sans la paix, aucun avenir n'est fécond; tout sillon est une fosse, tout monument un tombeau, toute parure un deuil. Il a fallu trop longtemps arroser du sang fraternel cet Éden du Pa-

raguay, pour faire admettre par les deux voisins rivaux qu'il y avait quelque chose de mieux à faire, et le mieux a été fait. Une impulsion vigoureuse restitue en ce moment à ce pays les avantages de son admirable position, et le progrès du bien ne s'arrêtera plus.

Le Paraguay s'étend sur une superficie de quarante-quatre mille lieues carrées; deux grands fleuves l'arrosent, celui qui donne son nom au pays, et le Parana. Dans notre Europe, aucun de ces courants d'eau intérieurs qui marquent la frontière des États ou nomment les départements ne peuvent donner une idée d'un fleuve américain sorti du réservoir des Cordillères. Les fleuves Paraguay et Parana portent des navires de huit cents tonneaux avec autant de facilité que les nôtres portent des barques. La nature américaine n'a pas lésiné dans ses dons.

Le Paraguay a d'abord la richesse des mines, richesse qui est aujourd'hui la première, grâce aux raffinements de la civilisation. L'âge de Saturne et de Rhée n'est pas le nôtre, prenons le nôtre tel qu'il est. Ainsi le Paraguay donne en abondance de l'or, de l'argent, du cuivre, de l'étain, du fer. On y trouve surtout beaucoup de zinc, et le commerce du pays fonde avec raison de grandes espérances sur les développements de l'exportation de cet article. La seconde richesse est à notre avis d'une importance égale; elle consiste dans de précieuses productions recherchées partout, et plus nécessaires à l'homme que les métaux: le blé, le riz, le tapioca, l'indigo, la cochenille; le bois de construction, le bois de teinture, abondent au Paraguay et peuvent répondre aux exigences des plus nombreuses exportations. Le tabac, d'une qualité supérieure à celui de la Havane, doit aussi bientôt devenir pour le Paraguay une immense ressource commerciale. Cette plante est devenue un besoin du monde; tout ce qu'on écrira contre elle ne peut prévaloir. Le tabac a sa raison d'être, raison mystérieuse qui joue son rôle dans les harmonies d'un âge nouveau, comme la vapeur et l'électricité. S'il avait tous les vices délétères qu'on lui impute, la nature n'aurait pas planté sa première tige. Comme les meilleures choses

de ce monde, le tabac est nuisible à quelques-uns, mais il rend de grands services sans péril à la majorité. Un homme d'un grand esprit et d'un profond savoir a soutenu l'autre jour, dans un *feuilleton de sciences*, que le tabac est un poison qui affaiblit les organes et paralyse le cerveau. Jamais peuple n'a usé et abusé du tabac comme le peuple turc. On fume depuis deux siècles dans tout l'empire ottoman, et Silistrie nous a prouvé que les Turcs de 1854 sont aussi forts, aussi vigoureusement constitués de corps et de cerveau, que les héroïques fumeurs en turban qui suivaient Soliman, Achmet, Sélim, Amurat IV, dans ces éternelles campagnes de Perse, où se livraient des batailles de géants, après de longues marches sur des sables de feu, dans des vallons de neige et sous les avalanches du Taurus. En Allemagne, les plus illustres penseurs ont abusé du tabac toute leur vie, et leur cerveau n'a nullement périclité. Schiller, Gœthe, Beethoven, Mozart, ont écrit leurs chefs-d'œuvre en fumant. S'il plaît à la nature de changer un poison en besoin, laissons-la faire; elle veut remplir le monde d'un peuple de Mithridates. L'habitude est un contre-poison, et on gagne une volupté.

Ceci n'est point une digression; nous sommes toujours dans le sujet. En parlant du tabac du Paraguay, qui sera bientôt notre consommation populaire, car le havane est ruineux et ne brûle qu'aux lèvres des riches, nous avons voulu combattre un préjugé réactionnaire, qui pourrait en s'accréditant nuire à une exportation de première nécessité. Considéré sous le rapport d'économie sociale, le tabac est devenu pour la France un impôt volontaire qui augmente chaque année dans des proportions étonnantes. On ne peut prévoir où s'arrêtera le chiffre que cette plante rapporte au trésor public. Si l'*abîme du déficit* doit être un jour comblé, il le sera par le tabac.

Au Paraguay, les articles dits *de Paris* sont très-recherchés, et le président actuel a eu l'excellent esprit de réduire de beaucoup les droits d'importation. C'est une sage provocation aux échanges. La France peut largement puiser dans les mines, les forêts, les récoltes de ce généreux pays, qui regarde Paris comme

son fournisseur patenté. Paris est la ville nécessaire par excellence. Elle amuse le monde avec son théâtre, ses modes, ses meubles, ses fantaisies et ses révolutions; aussi le monde est reconnaissant, et les femmes des deux Indes se croiraient vêtues en négligé perpétuel, si elles n'étaient pas habillées par la main de Paris.

Nous avons cité les principaux produits du Paraguay, mais nous sommes de ceux qui croient que l'homme n'a pas encore pris à la nature tout ce qu'il peut lui prendre. Les guerres ont toujours donné trop de distractions stériles, et bien peu de choses nécessaires ont été découvertes par le hasard ou l'observation. Le Paraguay, par sa position merveilleuse, est peut-être le pays qui garde dans ses fécondes entrailles le plus de secrets ensevelis depuis six mille ans. Les grands fleuves, les rosées du tropique et le soleil vrai ne s'associent pas pour faire éclore tant de tiges, en apparence inutiles, à la surface d'un sol trop généreux. Que de remèdes pour la maladie, que de sucs nourriciers pour la santé s'épanouissent sur cette splendide terre, en invitant l'homme à venir surprendre leurs secrets! Un hasard a fait découvrir le quinquina et la patate; mais n'allons pas croire que c'est là le dernier effort alchimique du laboratoire du soleil! Rien d'inutile ne surgit dans ce parterre luxuriant de fleurs et de larges feuilles sauvages, filles de cette puissante terre. Mais la nature ne met pas une étiquette sur chaque tige; elle exhibe dans ses ardentes galeries tous les individus de sa flore sauvage, mais elle ne révèle pas leurs mystérieuses vertus. C'est à l'homme à chercher, à étudier, à observer, à découvrir. Nous sommes au début du progrès, à l'aurore des grandes révélations. La science de la botanique d'hygiène est à l'état rudimentaire; elle s'est exercée dans le Nord, sur un sol dépourvu de vitalité, où le soleil ne travaille qu'à la surface. Maintenant, grâce à la vapeur et à la paix, qui suppriment les distances et les haines, tout sera étudié dans les exhibitions du musée de la flore tropicale : la science deviendra cosmopolite, et elle apprendra, si elle en doute encore, que Dieu n'a rien fait pour rien dans ce monde

que le soleil du Paraguay n'a point de fantaisies de production, et que tout brin d'herbe arrive avec une bonne idée à la surface d'un sol béni du ciel.

Aux jours, encore récents, où les rapports internationaux étaient lents et difficiles, les voyages rares ou nuls, on ne pouvait rien découvrir de ces secrets naturels. Il fallait perdre trop de temps et de soucis dans les correspondances; et on n'a pas même pris la peine de surprendre un seul des mystères hygiéniques déposés dans le cœur de la sagesse indienne. On ne connaît même pas encore en France une plante qui est un remède souverain, l'*ayapana,* au Bengale et aux îles de la Sonde. Les sauvages en savent plus que nous; ceux qui ont découvert la plante qui guérit la blessure mortelle du *cobra-capel* ont découvert bien d'autres choses encore. Le travail de civilisation universelle qui commence arrachera tous ces secrets aux adeptes. Ils avaient bien raison, les anciens, d'appeler le soleil :

Dieu des savants mystères,
Dieu de la vie et dieu des plantes salutaires.

Et encore, ces pauvres anciens ne connaissaient qu'un pâle Phœbus de quarante degrés de latitude, le soleil de l'archipel ionien. Qu'auraient dit Esculape et Machaon, ces fils du Dieu du jour, s'ils eussent connu leur autre père du Paraguay, cet ouvrier sublime qui perce la terre et le roc avec ses rayons, travaille le diamant et l'or comme objets de luxe; donne la vie avec ses rizières, ses jardins, ses vergers, ses pâturages, et par l'évidence de ses premiers bienfaits, trahissant des soins plus mystérieux, infuse toute sorte de sucs généreux dans des feuilles vulgaires et sans nom, et les prodigue sur le chemin de l'homme, en les couvrant de parfums, pour attirer son regard!

L'avenir, ce grand sphinx muet, a bien des secrets à proposer aux Œdipes divins. Rentrons dans le présent.

II.

Comme tous les pays jeunes, qui n'ont point d'histoire ancienne, et par conséquent point de regrets, le Paraguay a pu choisir la forme de son gouvernement sans craindre les vieux partis, les prétendants, les ambitions en retraite et les comparaisons prises dans un passé ancien ou récent, mais toujours meilleur. La forme républicaine a été adoptée. Un pouvoir décennal est donné au président. Il y a deux chambres : l'une, celle des députés, est élective; l'autre, appelée *conseil d'État*, est nommée par le président, lequel est nommé par la chambre. D'éminents services rendus au pays donnent des titres suffisants pour entrer au conseil d'État. La chambre fait les lois, le conseil d'État les sanctionne. Le code espagnol, sauf les modifications exigées par la forme du gouvernement, est le code du Paraguay.

La religion catholique est dominante; les autres cultes obtiennent tolérance et protection.

L'armée, dont la belle organisation est due au président actuel et à son fils, le général en chef, compte environ cinquante mille hommes sous les drapeaux.

L'esclavage existe encore de fait au Paraguay, mais l'intelligence sagement progressive du président Lopez a pris, depuis onze ans, d'excellentes mesures pour rendre à l'homme et à la femme leur dignité native, et mettre en harmonie les exigences des droits acquis du passé avec la civilisation chrétienne de l'avenir. On ne peut qu'admirer les dispositions nouvelles relatives à l'esclavage.

Tout individu né d'une esclave est libre.

Il est défendu, sous les peines les plus sévères, d'acheter et de faire trafic d'esclaves.

Le maître est forcé d'accepter la rançon de son esclave. Le maximum de la somme du rachat est fixé à cinq cents francs.

On le voit, c'est l'abolition de l'esclavage sagement graduée.

Cela vaut cent fois mieux qu'une brusque et complète abolition, qui rendrait tout à coup aux esclaves une liberté plus gênante pour eux que la servitude. Au reste, lorsqu'un État américain en est arrivé à ce progrès, il est évident que l'esclavage n'existe déjà plus, dans ses anciennes et odieuses conditions. S'il n'en était point ainsi, nous n'oserions pas même prendre la défense de ce qui existe encore; car, les hommes étant frères selon l'Évangile, sans acception de nuance et de couleur, il n'est pas permis, en thèse générale, à un chrétien de retenir son prochain dans l'état humiliant de l'esclavage. Il n'y a donc plus aujourd'hui, à proprement parler, des esclaves au Paraguay; il y a des serviteurs qui peuvent par le travail changer de maîtres, ou devenir libres, et, la génération actuelle une fois éteinte, tout rentre dans le droit commun, les fils d'esclaves étant libres de droit. Le président Lopez a bien mérité de l'humanité chrétienne, en prêtant son zèle et sa persévérance à ce beau résultat.

Il serait bien à désirer aussi que l'ancien préjugé d'inimitié entre les races de diverse origine fût détruit dans cette grande métropole américaine qui, en proclamant l'égalité des hommes, exclut certains citoyens d'un sang équivoque. Voilà une anomalie qui blesse le sens moral de tous ceux qui, comme nous, n'ont pas étudié les mœurs des États-Unis. Si c'est une erreur de notre ignorance, elle est excusable. A Paris, ville moins libre que Washington, on traite fraternellement tous les hommes bien élevés; on ne leur demande pas leurs titres généalogiques; on n'inspecte pas d'un œil minutieux la dégradation des teintes de leur visage. Un Américain de sang mêlé, ayant de l'esprit et des manières, tiendrait un rang honorable dans nos salons et pourrait se montrer aux premières loges, à l'Opéra, côte à côte avec un Montmorency. Le bon exemple de charité chrétienne donné par le Paraguay traversera la ligne, nous l'espérons, et tous les républicains de l'Union, sans exception aucune, seront un jour libres et unis.

Le président Lopez n'a accepté sa réélection que pour cinq ans, la moitié du terme légal. En quinze ans, il aura rendu à

son pays les plus grands services et affermi sa prospérité. Ceux qui le connaissent et l'ont vu de près à l'œuvre disent tous qu'un noble patriotisme, pur de toute ambition, l'a toujours soutenu et guidé dans les pénibles épreuves, les luttes extérieures, les réformes salutaires, qui ont surtout signalé les premières années de son administration. Il quittera le pouvoir honoré de l'estime et de la reconnaissance de ses concitoyens, et laissant à son successeur des devoirs faciles à remplir et un glorieux exemple à imiter.

Avec le nouvel ordre de choses qui commence partout, l'expérience politique, jusqu'à ce jour mot sans signification, doit prendre un sens. Le passé doit éclairer l'avenir. La république du Paraguay n'est pas un édifice bâti sur le sable, la main ferme du président Lopez lui a donné la durée et la solidité; elle a vu les agitations stériles de quelques États voisins; elle a lu les histoires de notre vieux continent, et elle n'imitera qu'elle-même, pour éviter les écueils où tant de gouvernails antiques et modernes se sont brisés. Un philosophe a dit : « L'homme devrait avoir deux existences : la première serait un essai, la seconde la vie, et avec l'expérience de la première on conduirait la seconde. » Heureux sont les États d'Amérique! ils sont nés à propos, et réalisent le rêve de ce philosophe. Le vieux monde a vécu six mille ans pour éclairer, par une première vie d'essai, la vie du monde nouveau. L'Amérique a donc reçu du ciel, en naissant, le plus beau des priviléges, une expérience de soixante siècles, expérience subie par d'autres et écrite dans mille histoires avec des larmes et du sang. Ainsi complétement instruite, si elle tombait dans les mêmes erreurs, si elle effaçait le mot expérience de son vocabulaire social, si elle continuait l'ancien monde, il faudrait désespérer de l'humanité. Nous croyons, nous, que la Providence maternelle a voulu que le Nouveau-Monde fût découvert fort tard, afin qu'il se servît, pour mieux vivre, des leçons séculaires et innombrables de son aîné. C'est le cas de dire avec le roi-prophète : *Non fecit taliter omni nationi.*

Nous le redirons encore, parce que les choses qui paraissent justes doivent être dites deux fois, un pays comme le Paraguay, qui n'a rien à envier à ses voisins, qui a des mines précieuses dans ses montagnes, de vastes cours d'eau dans ses vallées, de grands troupeaux dans ses pâturages, et qui peut ensuite exporter l'immense superflu de ses récoltes de riz, de thé, de café, de tabac, de coton, de miel, de sucre, de rhum, un tel pays, doté si généreusement, tient son bonheur entre ses mains : vu de loin, il ressemble au paradis de la terre; et, à coup sûr, l'illusion n'est pas détruite quand on le voit de près.

La ville de l'Assomption est la capitale du Paraguay. On y trouve une société élégante et choisie. Les femmes sont habillées comme nos Parisiennes, et on retrouve chez elles le superbe type espagnol. La danse, comme de raison, est le plaisir dominant du beau monde. Les réunions sont nombreuses et fréquentes, et, chose extraordinaire, si on y danse beaucoup, on y joue très-peu. Cette particularité mérite d'être signalée en passant. Le jeu a toujours été la passion des créoles américains, non pas le petit jeu de société inventé à Boston, ou le whist somnolent à deux sous la fiche, mais le jeu de banque, le jeu de reste, le jeu qui dédaigne les calculs, les combinaisons, la sagesse; le jeu de hasard pur, qui dévore une fortune sur une carte retournée, ou sur un *roi* souvent illégitime; le jeu qui, dans une seule nuit, fait de la ruine de l'un la richesse de l'autre; le jeu des Français de la Régence, des Espagnols de la presqu'île d'Yucatan, des Américains compagnons d'armes du marquis de Montcalm et de Rosambeau. Voilà donc une passion qui s'éteint en Amérique comme le volcan de Quito. C'est encore le Paraguay qui donne le bon exemple. Voilà donc pour son commerce une source nouvelle de confiance et de crédit. Un peuple industriel, où personne ne joue gros jeu, est bien noté sur le grand livre de l'univers commerçant.

Les femmes de l'Assomption font tous les jours leur promenade à cheval du côté de la Recolletta. On chercherait en vain dans le monde un hippodrome plus charmant. Figurez-vous nos

Champs-Élysées sous un ciel d'or et d'azur, plantés d'orangers sans caisses, d'orangers superbes, toujours en fleurs, et d'arbres équinoxiaux touffus comme des cèdres et embaumés comme des fleurs. A l'extrémité de cette magnifique promenade, créée par le soleil, on trouve une belle église à colonnades, nouvellement construite. Le style d'architecture grec se retrouve là tout à fait à sa place convenable. Athènes et Corinthe n'ont pas inventé leurs péristyles par les brumes du Nord, mais par l'azur du Midi; et quel Midi, le Paraguay! Auprès de lui, le ciel de la Grèce n'est que le crépuscule d'un beau soir dans ses plus éblouissantes irradiations. On retrouve le même style grec à la cathédrale, nommée l'*Assomption*, comme la ville. Ce monument, aussi de construction récente, semble une copie de notre Madeleine de Paris. L'intérieur est décoré avec une grande profusion de richesses. Mais, comme ameublement de saint lieu, rien n'est comparable aux magnificences de l'église des Minimes; on voit qu'on est dans le pays de Rio de la Plata, l'autel est en argent massif. La richesse des églises atteste l'opulence des villes qui les font bâtir.

L'Assomption offre encore une autre promenade qui doit avoir plus de charme pour l'étranger, surtout pour le septentrional, ennemi de l'excessive chaleur, ce bienfait du ciel, ce vêtement de Dieu. On la nomme *Promenade de la rivière*; quelle appellation rafraîchissante! Elle est voisine de la place de l'Hôpital, et rappelle beaucoup notre Champ de Mars. Le soir, les femmes élégantes et tout le beau monde de l'Assomption vont savourer sur cette promenade la fraîcheur des arbres et des eaux. On entend retentir, dans les lointains vaporeux, ces délicieuses *cantilènes* espagnoles, chefs-d'œuvre de compositeurs inconnus; ces doux nocturnes, nés dans les jardins de Cordoue, et qui ont traversé les siècles et les mers, en rebondissant des voûtes de l'Alhambra aux temples de Mexico, et des Cordillères aux *sierras* du Paraguay. On écouterait toujours ces chansons castillanes, brèves comme les mesures d'un soupir mélodieux; elles ne finissent pas, elles s'éteignent; la voix ne chante plus, on

écoute encore. Le *si bémol* final n'a pas encore ravagé ces primevères de l'art.

Les étrangers trouvent à l'Assomption une hospitalité digne des âges antiques. Les créoles ont gardé la tradition des grands festins, et rien ne leur coûte pour charger et orner une table et la couronner de nombreux convives. Cette passion américaine s'est élevée souvent à de nobles excès, traités de folies par les économistes. Il s'est trouvé de riches créoles qui ont commandé un dîner complet au célèbre Colin, de Nantes, ce bienfaiteur de l'humanité voyageuse, et le vaisseau porteur du festin de *conserves* étant signalé à la vigie, l'amphitryon invitait ses convives et leur servait un dîner français cuit à deux mille lieues de la table du festin. Telles sont les mœurs des riches créoles, et, pour qu'elles ne tombent pas en désuétude, souhaitons que la paix durable et le commerce affranchi d'entraves centuplent la richesse de ceux qui, grâce à la vapeur, doivent aujourd'hui être appelés nos voisins et nos amis.

Le président de la république du Paraguay, don Antonio Lopez, a témoigné de son affection pour la France en envoyant son fils à la cour des Tuileries, comme un messager de bonnes relations. Le général don Solano Lopez, à peine âgé de trente-deux ans, a commandé une nombreuse armée avec l'intelligence d'un vieux soldat. Aujourd'hui il applique cette même intelligence au maintien de la paix et à la prospérité progressive de son pays. La circonstance ne pouvait être plus favorable pour donner une véritable idée de la nouvelle France à l'illustre voyageur américain. Dans tous les salons où il entrera, le mot de guerre frappera ses oreilles : mais combien les temps sont changés ! à ce mot de guerre, le mot de conquête ne se réunit plus. Tous les yeux sont tournés sur un coin de l'Euxin ; toutes les lèvres disent le même nom, tous les cœurs battent de la même fièvre ; et le jour où cette grande nouvelle retentira : « Sébastopol est pris ! » tout Paris va s'écrier, avec son million de voix : « C'est la paix ! » Ce qu'on demande à nos héroïques soldats, à nos héroïques alliés d'Angleterre et de Constantinople, ce n'est pas de s'élan-

cer de Sébastopol vaincu comme d'un tremplin, pour commencer une guerre éternelle et une série de bulletins de victoires : on ne demande qu'un seul bulletin, on ne demande qu'une victoire, celle qui coupera le bras droit de la Russie, et ne lui laissera que le gauche pour signer la paix.

Cet enseignement précieux, le général Lopez le transmettra sur la rive droite de l'Océan, et les peuples de la zone du soleil, ces peuples sages qui vivent du commerce, apprendront avec joie que la France nouvelle, aussi belliqueuse que l'ancienne, et toujours prête à écraser une injuste et folle agression, comprend aussi les intérêts pacifiques de l'époque et les tendances de l'universelle civilisation, et que son alliance indissoluble avec l'Angleterre, noble alliance scellée sur le même champ de bataille, a une signification rassurante pour les ports de l'Atlantique. Ce n'est pas la ligue de la guerre, c'est la fraternelle association de la paix. Quand les pavillons d'Angleterre et de France se saluent amicalement sur les mêmes eaux, les armateurs ne courent aucun risque; les échanges se croisent sans péril entre les deux mondes, et les liens de la grande famille humaine se resserrent dans l'univers. Entre tous les pays favorisés du ciel, le Paraguay est celui qui gagnera le plus au nouvel ordre de choses, et la France s'en réjouira avec toute la tendresse d'une sœur.

ALWAYS THE SAME....

LETTRE A LA PROPONTIDE.

Se souvenir, c'est vivre deux fois; donnons-nous un moment cette double vie, sir Charles, *my old friend ;* rappelez-vous donc un dîner au Prado, sur les bords de la mer, dans cette année d'inquiétude où la France et l'Angleterre se regardaient de tra-

vers en Orient. Nous avions pour convives trois officiers de votre marine royale, et le jeune et brillant capitaine sir Georges Grey, qui commandait la frégate *Belveder*. Moi, j'arrivais de Toulon, où je venais de voir dix-sept vaisseaux en rade, magnifique escadre, sous les ordres de votre ami le brave amiral Hugon, qui s'est si bien battu près de vous à Navarin, et qui, au moment de la guerre, avait le courage de désirer la paix. Après le dîner, nous fîmes une promenade sur le bord de cette mer qui allait être le champ de bataille de nos deux nations. L'horizon était sombre; il y avait des plaintes dans l'air, et les goëlands rasaient les vagues, en volant vers le port pour y chercher un abri. Nous nous séparâmes avec tristesse, comme des amis que la fatalité politique doit rendre ennemis le lendemain. La guerre nous paraissait inévitable. Les flottes anglaise et française voguaient dans les mêmes eaux; une étincelle tombée par distraction sur une amorce pouvait tout embraser. L'univers et la civilisation prenaient le deuil. La Providence apaisa tout à coup cette ténébreuse menace de guerre qui allait éclater. *Noctem minacem et in bellum erupturam fors lenivit*, comme dit Tacite, à propos d'une ancienne question d'Orient.

Nous n'avons plus les mêmes motifs d'être tristes aujourd'hui: notre aigle impériale a fait alliance avec *the lion and the unicorn;* Rome et Carthage ont uni leurs flottes, et les deux seules puissantes nations du monde ne renouvellent plus la sottise de s'entre-déchirer pour réjouir les Scythes et les Sarmates, et donner deux siècles de retard à l'horloge de la civilisation. Vous vous êtes beaucoup effrayés là-bas en lisant le discours du pope Philarète, qui prétend que l'Angleterre a tremblé! Je crois que vous avez accueilli cette plaisanterie moscovite avec ce dandysme charmant qui est la grâce de vos gentilshommes de mer.

Allons dans la Propontide, comme dit un philosophique héros de Voltaire. C'est une mer instructive et curieuse; pourquoi l'appelle-t-on Marmara aujourd'hui? Quelle rage ont les barbares de défigurer les noms? Vous avez probablement côtoyé les rivages de la Bithynie et salué les montagnes de Pruse, ville

bâtie par Prusias. Avec une frégate à vapeur on fait bien du chemin en un jour, et j'ai lieu de croire que vous avez déjà beaucoup vu dans les environs. Pruse est une ville tristement célèbre. Annibal y est mort empoisonné, presque au même moment où Scipion mourait dans l'exil. Voilà ce qu'ont gagné ces deux grands hommes en guerroyant. Cannes et Zama ont été des défaites pour tous les deux. Le cri sublime de Didon a été exaucé, *exoriare ex ossibus ultor*, mais les vengeurs appellent les vengeurs. Annibal venge Didon, Scipion venge Paul-Émile; puis vengeurs et vengés, tout disparaît de la carte du monde; il ne reste à Carthage et à Rome qu'un peu de poussière grise: c'est le produit net de la gloire sanglante et des combats.

Une autre ville de la Propontide devait jouir, à mon avis, d'une grande célébrité. Si Annibal est mort à Pruse, chez Prusias, roi de Bithynie, le Grec Callinichus est né à Cyzique. Qu'est devenue cette ville? Je l'ignore, et, si vous avez autant de loisirs en Propontide qu'à Bezika, veuillez bien prendre quelques renseignements sur l'état actuel de cette ville, qui se rattache aujourd'hui à la question d'Orient, parce qu'elle a donné naissance à Callinichus. Ovide et Virgile sont les seuls poëtes, je crois, qui aient parlé de Cyzique. *Hinc Propontiacis hœrentem Cyzicon oris*, dit Ovide; le même poëte ajoute que Cyzique est une illustre fille de la race thessalienne, *Hœmoniæ nobile gentis opus*. Virgile, qui crayonne un paysage en quatre mots, décrit ainsi cette ville : *Urbs placidis demissa jugis* [1]. On la voit d'ici, elle est charmante dans sa position.

Vers le milieu du septième siècle, Callinichus vivait à Cyzique et s'occupait des sciences occultes; tous les physiciens et chimistes de notre temps me paraissent inférieurs à cet inventeur merveilleux qui a failli tuer la guerre en exagérant les procédés homicides. Un bruit se répandit en 671, bruit formidable qui glaça de terreur les paisibles rivages de la Propontide. On annonça que les Sarrasins marchaient sur Constantinople! A cette

1. Cet hémistiche si virgilien n'est pas de Virgile, comme me l'a appris un charmant anonyme. Il se trouve dans les *Argonautiques*.

époque, le mot Sarrasin était synonyme de l'enfer. Les historiens élèvent à six mille le nombre des vaisseaux ou barques qui voguaient sur la mer Noire sous pavillon sarrasin.

Callinichus s'enferma dans son laboratoire et arracha au néant tous les secrets de destruction. Il inventa le feu de l'enfer pour combattre l'enfer, le feu éternel, le feu grégeois ; quand il crut son œuvre bonne, il fit une expérience sur le bord de la Propontide : il lança la foudre grégeoise dans des buissons de pourpiers marins dont les racines s'étendaient sous les eaux. Tout fut consumé, tiges et racines, l'eau même brûla, et le feu ne s'éteignit point.

Ayant répété le mot de la Genèse, *vidit quod esset bonum*, Callinichus, cet héroïque ancêtre de Canaris l'incendiaire, se rendit à Constantinople, où régnait Constantin IV, de la race héraclienne. L'expérience, renouvelée devant l'empereur, eut un plein succès ; on prépara l'artillerie grégeoise sur l'emplacement de Tophana, là même où se trouve encore aujourd'hui l'arsenal de Constantinople, et on attendit le Sarrasin en riant, comme un chasseur attend le gibier stupide, quand le coup est sûr.

La flotte sarrasine ne rencontra aucun obstacle à l'embouchure du Bosphore de Thrace ; elle parut devant Constantinople, le 10 mai 1672, à quatre heures du matin, et à quatre heures du soir, on apercevait quelques débris noirs, emportés par le courant vers l'autre bosphore de l'Hellespont. En douze heures, Callinichus avait résolu cette question d'Orient.

Vous autres Anglais, vous avez bien aussi à bord, sans en rien dire à personne, quelques secrets sournois, renouvelés du Grec Callinichus ? N'en parlons pas.

Une autre ville mérite mention d'honneur sur les rives de la Propontide, la ville de Nicée. Catulle, ce poëte qui eut le bonheur de naître dans la richesse et de dépenser sa fortune dans les voyages, le charmant Catulle vante la campagne féconde de l'ardente Nicée, *Nicææque ager uber æstuosæ*. Aujourd'hui, toujours grâce aux barbares, ce doux nom de *Nicæa* est transformé en *Isnik*. En 789, on la nommait encore de son nom romain, et

elle eut alors l'éternel honneur de voir tenir, dans son enceinte, le septième concile œcuménique, où les dogmes de la foi reçurent une solennelle consécration. Un siècle auparavant, l'empereur grec Phocas préparait, à Constantinople, le concile de Nicée, en reconnaissant la suprématie et le pouvoir des papes. Phocas, nous devons le reconnaître, était un intelligent lecteur d'avenir; il pressentait en 602 beaucoup d'orageuses questions d'Orient, beaucoup de schismes belliqueux, beaucoup de protectorats politiques, mal cousus à la religion; de son côté, Rome, la ville intelligente par excellence, comprit le service rendu par l'empereur grec Phocas à la cause pacifique du monde, et, pour perpétuer le souvenir de ce service, elle érigea sur le Forum la colonne isolée qui porte le nom de Phocas. Cette colonne cénobite est *une pensée*, comme dit René, de Châteaubriand. En 1817, la duchesse de Devonshire fit exhumer cette colonne dans une fouille, et, grâce à l'intervention anglaise, nous avons vu, vous et moi, le monument de Phocas, encore debout, devant le temple de la Concorde en ruines. Comment trouvez-vous ce rapprochement? je ne crois pas au hasard, moi!

Vous voyez, sir Charles, que je fais remonter bien haut la question d'Orient du jour; au reste, rien ne me paraît curieux comme ce procédé, pourtant si facile, qui consiste à remonter aux causes les plus lointaines en présence des effets contemporains. Voyez donc les dangers que le Bas-Empire a fait courir au monde, depuis le jour où, dédaignant la voix qui parlait à Nicée (*vocem loquentem Nicææ*), il s'écarta capricieusement de l'unité de la foi (*unus Deus, una fides, unum baptisma*). Nous assistons au plus grave de ces dangers : si l'orthodoxie, mais l'orthodoxie véritable, pas celle de Moscou, se fût maintenue à Constantinople jusqu'à 972; si les bonnes traditions de l'empereur Phocas et du concile de Nicée eussent régné sur le trône grec, sous la communauté impériale de Basile et de Constantin, le rite grec schismatique n'aurait pas été adopté par le fondateur de l'empire russe, Vladimir, dit le Grand, beau-frère des empereurs de Constantinople. Le pouvoir spirituel en Russie relève-

rait de Rome, comme au temps de Phocas. Le protectorat grec ne figurerait plus comme *casus belli* en 1853. Vladimir le Grand embrassa chaudement la religion nouvelle, disent les historiens; il avait assassiné son frère, selon les usages sarmates, et il cherchait dans l'Évangile une consolation à ses remords. Les mêmes historiens affirment que ce fratricide fut expié par la pratique des vertus. Ces choses se passaient précisément à la même époque où la race de Charlemagne s'éteignait en France, dans la personne de Louis V, le *Fainéant*. Autre fatal concours de circonstances. La forte race de Charlemagne aurait protégé Rome contre la fausse orthodoxie des descendants de Rurik.

La lettre politique tue, mais l'esprit religieux vivifie. Dans vos loisirs de Propontide, veuillez bien réfléchir sur les antécédents historiques; toutes les ruses de la diplomatie ne valent pas une décision du concile de Nicée. On a semé la division : voilà les fruits.

Insere, Daphni, piros; carpent tua poma nepotes.

APRÈS LES JOURNÉES DE JUIN 1848.

UN ÉCONOMISTE AMUSANT.

La secte des économistes est très-ancienne : elle a eu pour fondateur Gabélus, qui prêta dix *talents* d'or au père de Tobie. La *gabelle*, qui joue un grand rôle dans l'économie du siècle dernier, tire son nom de l'Hébreu Gabélus.

L'économiste Tibérius Gracchus publia son système 121 ans avant l'ère chrétienne. La garde nationale romaine, que Cicéron appelle *Urbis vigiliæ,* fut convoquée à domicile et réfuta victorieusement le système du premier des Proudhon, système qui consistait à enrichir tous les citoyens en les appauvrissant tous.

A Pékin, l'économiste Pan-Hei a publié, sous le règne de Ty-Hoang, un système d'économie politique fort simple, qui consiste à noyer tous les enfants pour faire vivre les hommes à leur aise. Hérode a été le pâle imitateur de cet économiste chinois. En 93, un économiste français adopta l'inverse de ce système; il s'agissait de tuer tous les hommes pour faire vivre les enfants.

Dans plusieurs villes d'Angleterre, pays berceau de l'économie politique, les écrivains économistes ont amené un résultat satisfaisant : une moitié de la population demande l'aumône, et l'autre ne la donne pas.

Avec un peu d'habitude les hommes se contentent de tout.

L'autre jour, un économiste avancé a publié à Paris un système qui tend à supprimer deux choses inutiles : Dieu et l'art. C'est la règle de soustraction *qui de deux paye deux, reste zéro*. Cet économiste a inventé le néant pour éteindre tous les maux du corps social. Il y a de la profondeur dans cette découverte.

Si la France et l'univers avaient été plus économes d'économistes, nous serions tous bien riches aujourd'hui.

La semaine dernière, j'ai rencontré M. Élie Sebron; il m'a permis de le nommer.

— ?

— C'est un nouvel économiste.

Après les journées de juin, Paris a vu accourir cent mille hommes des départements au secours de la république. Cette armée de généreux citoyens accomplissait un noble devoir; elle a dissipé les dangers du présent, elle a conjuré les dangers de l'avenir.

Une bonne idée en amène une autre. On peut venir au secours de Paris de toutes les manières. Paris est le cerveau de la France; si la tête se paralyse, les membres s'engourdiront. C'est toujours l'apologue éternel de Ménénius Agrippa. Notre dernier économiste, Élie Sebron, a envisagé le danger sous un point de vue nouveau.

M. Élie Sebron est un riche capitaliste du département de Seine-et-Marne ; j'ai foi aux économistes qui sont riches : ils connaissent les chemins où l'or aime à passer.

Au moment où des familles opulentes commettent la faute énorme de quitter Paris sous prétexte de barricades, et confient la garde de leurs immeubles à la légion sédentaire de leur arrondissement, M. Élie Sebron est arrivé à Paris, avec sa famille et sa caisse, le 22 juillet 1848.

Notre économiste a loué le rez-de-chaussée et le premier étage d'un hôtel garni rue de la Paix, et là, il mène la vie que vous allez voir.

Il donne trois bals et trois concerts chaque semaine, et il envoie surtout ses invitations aux étrangers qui traversent les hôtels des rues voisines, et notamment de la rue de Rivoli. Les soirs de réception, il loue douze loges à quelque théâtre, et les distribue à sa société.

Grâce à l'intermédiaire d'un ami, j'ai examiné de près ce phénomène vivant de l'économie politique, et nous avons eu un entretien fort curieux, dont il a fait seul tous les frais, par habitude de prodigalité millionnaire ; entretien presque monologue qui pourrait être publié en volume, si on publiait des volumes en 1848, et qui mettrait au néant les rêves in-octavo de Say, de Malthus, de Riccardo et autres avares de toutes les nations.

« De temps en temps, m'a-t-il dit hier, je m'amuse à sauver la France, par des procédés nouveaux, et sans que la France s'en doute. Je serais au désespoir si elle le savait. Je crains l'ingratitude, et, quand je rends un service, je garde l'incognito.

— La récompense est.... »

Il m'interrompit brusquement, et j'en fus bien aise, car j'étais embarrassé pour terminer ma phrase.

« Monsieur, poursuivit-il, en 1815 la France était ruinée, et Paris n'avait pas un écu. Il fallait pourtant payer à Wellington, à Blucher, à Kutusoff, à Tchichakoff, à Bianchi et à l'état-major de l'Europe coalisée, une somme énorme comme prime d'en-

couragement pour l'invasion. La France se saigna, et après avoir donné son *dernier écu*, comme dit l'histoire, elle donna son *dernier sou*.

« Cependant, comme le dernier sou d'une puissante nation n'est qu'une métaphore métallique, nos ennemis les alliés regorgeaient d'or et de dépouilles opimes, et les principaux chefs méditaient déjà de superbes acquisitions, payées avec notre argent.

« Les économistes se mirent à l'œuvre pour sauver la France. Les uns proposèrent à l'État de faire des plantations de mûriers, et d'autres d'encourager la culture de la cochenille sur le littoral du Midi, et le commerce de la garance dans le Comtat Venaissin. En attendant, Paris mourait de faim, et le pain coûtait vingt-quatre sous. Les pauvres gens criaient *Vive l'empereur!* en pleine rue, pour gagner six mois de prison et vivre avec le pain noir du geôlier.

« J'arrivai à Paris, et je me rendis chez M. Bernard, rue des Bons-Enfants, 19. M. Bernard était alors fermier des jeux publics. Je lui donnai des conseils, et il opéra.

« On ouvrit plusieurs maisons de jeu avec un luxe et un attrait inouïs; on envoya des invitations à Blucher, à tous les généraux et à tout l'état-major des alliés. Une nouvelle bataille s'engagea entre l'Europe coalisée et la *roulette* et le *trente-un*. Blucher commandait la charge contre les deux redoutes vertes de la rue Richelieu, pendant que les lieutenants de Wellington et d'Alexandre s'engageaient dans les embuscades du Palais-Royal, des rues Dauphine, Marivaux et Saint-André-des-Arcs. A cette bataille, le dernier allié laissa son dernier écu. La restitution fut complète. L'ennemi perdit même, avec l'aide des banquiers de Vienne et de Londres, cent millions que nous n'avions pas donnés, et qui circulèrent encore dans les mille canaux de l'industrie parisienne, et rendirent la vie au petit commerce et aux arts. Voilà ce que l'histoire n'a jamais dit, parce que cela est vrai. »

J'approuvai fort le plan que M. Élie Sebron avait imaginé pour

faire restituer à la France tant de millions donnés aux Russes, aux Anglais, aux Allemands. Les hommes d'État, les économistes, les ministres des Finances n'auraient jamais rien inventé de pareil ; et il faut ajouter que les étrangers ayant contracté l'habitude, en 1815, de venir perdre leur argent à Paris, aux tables de Frascati et du *Salon Richelieu*, ont continué leurs largesses jusqu'en 1837. Paris gagnait par an cent millions à cette générosité de nos ennemis. La mode, les étoffes, l'orfévrerie, la bijouterie, le théâtre, les restaurants étaient alimentés par l'Europe voyageuse, qui a été chassée de Paris, en 1837, par M. Eusèbe de Salverte, et qui, depuis, a porté ses millions à Spa, à Hombourg, à Bade, à Londres, enrichis à nos dépens.

C'est aujourd'hui que de pareilles aubaines sauveraient Paris ! Mais les profonds hommes d'État en ont décidé autrement.

M. Élie Sebron, économiste d'un nouveau genre, donne en ce moment un exemple qui, s'il était suivi, rendrait l'existence et la santé à des malades et à des morts. Le dernier bal que M. Sebron a donné dans son hôtel garni a été très-brillant. On a dansé jusqu'à trois heures et demie du matin. La veille, il y avait eu concert, avec chœurs et solistes, en tout quarante exécutants, qui tous ont été largement rémunérés.

Si chaque département de la république envoyait un économiste fait à l'image de M. Sebron, le bien opéré serait immense. Ces quatre-vingt-six représentants n'auraient jamais une séance stérile; leur session produirait les meilleurs fruits, et Paris leur élèverait un arc de triomphe à leur départ.

On a bâti souvent des pierres votives à la gloire de ceux qui tuent des hommes; il serait temps d'en élever à ceux qui les font vivre.

Si la reconnaissance des cités prenait ce caractère monumental, les actions généreuses seraient aussi fréquentes qu'autrefois les batailles. Il y a toujours un grain d'amour-propre dans le cœur le mieux fait : le soldat donne son sang pour voir son nom sur un ordre du jour ou sur une pierre; il y a en France, à coup sûr, quatre-vingt-six riches qui donneraient la moitié de leur

fortune pour être sculptés par Étex, Préault, David, Pradier, sur un panneau d'arc de triomphe.

Malheureusement, nous avons beau faire des révolutions, nous avons beau remplacer des monarchies par des républiques, nous restons toujours au fond de l'ornière française creusée par Pharamond. Le vieux est toujours refait sous un drapeau qui change. Nous n'inventons rien, nous ne créons rien. Les ministres des Finances et les édilités parisiennes ne font aucuns frais d'imagination pour découvrir des ressources nouvelles. C'est toujours Necker et Sartines qui alignent les mêmes chiffres sur le même tapis. Aujourd'hui, ce sont d'humbles citoyens qui pensent et trouvent dans le domaine de l'argent. C'est un capitaliste qui n'a jamais lu un traité de finances, et qui, plein de foi dans son inspiration, vient à Paris pour donner des fêtes de luxe, afin que son généreux exemple complète le dévouement montré par la province après les journées de juin.

Necker n'aurait jamais deviné cela.

A ALEXANDRE DUMAS.

Toulon, 1844.

Nos deux lettres étaient sur le point de se croiser; vous me recommandiez un voyageur, mon cher Dumas, et je vous recommandais une ville. Vous cherchiez inutilement le nom de ma ville protégée; elle n'est mentionnée ni sur la carte de l'empereur Théodose, l'inventeur des cartes à voyager, ni sur l'atlas portatif de Roger et Girard. Vous me permettrez de vous instruire sur ce point, mon maître, et c'est ce que je vais faire à travers un labyrinthe de divagations que le mois de mars imprime au style épistolaire, lorsque le soleil fond la neige sur la

montagne et dans le cerveau. En voyage, d'ailleurs, on doit écrire comme on marche; la ligne tortueuse est la seule qui conduise au but. Il n'y a pas douze kilomètres de chemin taillé en I, excepté le chemin qui passe à travers les marais Pontins; et encore que prouve cela? c'est que le pape Pie VI, qui l'a fait faire, avait peur de la fièvre, ou était pressé d'arriver à Terracine.

Nous aimons, vous et moi, mon cher Dumas, deux sortes de villes : celles qui n'existent plus et celles qui existeront. Vous avez visité comme moi les deux modèles de ces cités adorables, Bouc et Taurentum. Bouc a été fondé par Napoléon en 1809, et ne compte encore qu'un seul habitant et une salle de billard. Le port, les quais et la citadelle sont superbes et dignes de la population qui viendra. Taurentum intéresse davantage; il est situé sur la rive méridionale du beau golfe de la Ciotat. On prend un canot, on traverse le golfe, et on arrive à Taurentum. Il y a deux douaniers qui veillent à la contrebande du sel, en regardant la mer avec une attitude mélancolique : c'est le peuple actuel de Taurentum, cette puissante ville qui fut couverte de sel par ses destructeurs, selon un vieil usage antérieur à l'invention de la douane. M. Marin, l'ennemi de Beaumarchais, a publié un livre sur les ruines de Taurentum; M. Marin a vu ces ruines; elles existaient donc évidemment sous le règne du *Mariage de Figaro*. Aujourd'hui elles ont disparu, et en disparaissant elles ont rendu un véritable service aux voyageurs, qui, débarquant sur le rivage, étaient assaillis par la tempête d'une formidable controverse, engagée entre M. Marin et la statistique du département. Un préposé de M. Marin était domicilié dans une cuve d'un bain de Diane, et il attendait les voyageurs pour leur exposer les doctrines de son maître. Dès que M. Brémond, le représentant des théories de la statistique, remarquait une certaine agitation sur le rivage de Taurentum, il partait en canot de la Ciotat, et venait soutenir ses principes avec une voix de mistral. Les voyageurs étaient fort à plaindre pendant ce temps-là.

Enfin la douane vint, et des jours plus doux commencèrent pour Taurentum. Les douaniers firent d'abord condamner le fils de M. Marin et M. Bremond comme contrebandiers en sel; puis ces mélancoliques préposés, cherchant un remède à leurs ennuis administratifs, égrenèrent pierre à pierre les ruines des temples de Vénus, de Diane, de Neptune, pour faire des ricochets dans le golfe, *quum placidum ventis staret mare*. M. Bremond publia une satire pleine de sel attique contre les douaniers. Ce fut le dernier effort de la science en faveur de Taurentum. Une génération de douaniers épuisa les ruines en ricochets; toute l'antiquité y passa. On n'y trouva plus, pour la controverse, la moindre pierre d'achoppement. Le rivage reprit sa nudité rocailleuse des jours de la création.

Vous qui avez tout vu et si bien vu, en Italie, mon cher Dumas, vous avez sans doute franchi le seuil d'un portail grisâtre qui s'ouvre pour deux *pauls*, sur la voie Appia, de l'autre côté des thermes d'Antonin. Il y a dans cette ferme une sibylle qui vous oblige à voir les tombeaux de tous les Scipions, à 55 centimes par Scipion. Le bon marché engage. On entre dans un souterrain humide, avec une bougie jaune du jeudi saint; la sibylle vous impose six stations, devant six éboulements de terrain, et elle vous montre avec respect les places humides où furent autrefois les sépulcres de Publius et de Cnéius Scipion, de l'Africain, de Lucius, de Nasica et de l'Émilien. Cela coûte 3 francs 30 centimes, monnaie de France, et on s'enrhume ordinairement, parce qu'il fait très-froid dans ces tombeaux invisibles des Scipions absents.

Notre Taurentum est aujourd'hui dans la catégorie de ce genre d'antiquités. On y montre l'absence complète de trois temples, de deux thermes, de deux promenoirs comme les aimait Martial, d'un cirque orné d'obélisques sur son épine et d'un camp prétorien. Le visiteur ouvre de grands yeux, et voit deux douaniers assis sur douze arpents de néant pétrifié.

Ainsi, les ruines mêmes s'effacent partout dans le monde des vieux monuments. Nous avons soin toujours de mettre ces

grandes dévastations sur le compte du Temps rongeur, dont la *faux est impitoyable*. Cela nous décharge de toute responsabilité. Le Temps n'est pas si destructeur qu'on le dit, et, si l'homme n'entrait pas en collaboration avec lui dans son œuvre de ravage, beaucoup de saintes pierres seraient encore debout. En Provence surtout, on devrait renoncer à peindre le Temps avec ses vieux attributs mythologiques. Ce dieu doit être représenté avec l'habit vert et le sabre du douanier.

Si nous enlevons pièce à pièce tous les hochets à notre pauvre monde si enfant, nous allons périr sous l'invasion de l'ennui, cet Attila moral de l'extrême civilisation. Le Turc nous échappe; il y a des marchandes de modes de Paris sur le boulevard d'Athènes; j'ai vu *Atim-Bey* passer à Marseille avec un étroit pantalon à sous-pieds; l'autre jour, le sultan de Stamboul, le commandeur des croyants, m'a prié, dans une lettre française, de lui envoyer douze gilets de flanelle semblables à ceux que j'avais expédiés à Alphonse Royer, en 1841, et qui sont fort estimés au sérail. Toute poésie se meurt : le prosaïsme nous déborde, et, pour accélérer sa marche, on lui donne des chemins de fer. Bien plus! on vient de faire un trou à la Chine! Hier, j'ai frémi devant une adresse de lettre, écrite par moi, comme le statuaire devant le marbre de son Jupiter. Le domaine du mystérieux va disparaître de la porcelaine et du paravent. A Toulon, l'autre jour, dans un Cercle, le docteur Marbot m'a adressé, avec un sang-froid désolant, cette question inouïe : *Avez-vous quelque commission à me donner pour la Chine? Je m'en chargerai volontiers.* Je me suis mis courageusement au niveau de la situation, et j'ai répondu : « Docteur, je vous prie de vouloir bien vous charger d'une lettre pour Pékin. » En rentrant chez moi, j'ai écrit une lettre, et je l'ai cachetée avec le plus grand sérieux, comme je vais faire pour celle-ci, qui dans soixante-cinq heures vous tombera dans votre Chaussée-d'Antin. A mon réveil, le lendemain, j'ai reculé d'effroi devant ma propre écriture : concevez-vous l'effet d'une suscription de ce genre sur les imaginations nerveuses? *A M. de Lagrénée, ambassadeur à*

Pékin (province de Pé-ché-li), entre deux parenthèses, comme on écrirait (*département du Cantal*). Dans cette lettre, je prie M. de Lagrénée de vouloir bien se rappeler qu'à son passage à Marseille il m'honora d'une visite, à cause d'un petit roman chinois publié dans la *Presse*, et qu'il promit de m'envoyer, sur ma demande, un petit morceau du bois rouge qui décore la balustrade de *Sschinn-ta quana-min* (*la vraiment grande et éblouissante lumière*), dans la salle impériale de réception, à Pékin.

De prime abord, il semble que le monde pourra s'amuser longtemps avec ce grand joujou de la Chine, et que cette découverte nous consolera de tout ce que nous avons perdu en Orient, devenu occidental ou ennuyeux. C'est une erreur. Tant que la Chine était une succursale de la lune sur notre terre, elle était charmante comme une arabesque ou un rêve peint; aujourd'hui, cette illusion de porcelaine est brisée. Avant cinq ans, la Chine sera pour nous ce qu'est le Mexique après Fernand Cortez, un pays de brocanteurs universels portant des chapeaux de feutre à longs poils et des topazes sur le jabot, fumant la cigarette et parlant Babel.

Nous avions Herculanum et Pompéi, deux jolis bijoux que le Vésuve avait eu soin de mettre sous cloche pour nous divertir après une guerre de vingt-cinq ans. Hélas! nous en avons abusé! L'Europe a brossé ces deux cadavres de villes. Nous les connaissons mieux que Pline, qui les vit mourir : nous les avons habitées sous Titus; nous avons dîné chez Diomède, rue des Tombeaux, nº 1; nous avons assisté à l'hyménée de Plotius, dans la grande rue du Forum, à la maison dite d'Atéon; nous nous sommes abrités du soleil sous l'*impluvium* de l'édile Pensa. Si tous ces grands propriétaires de Parthénope revenaient au monde, nous leur servirions de *cicerone* pour les conduire chez eux. Pompéi et Herculanum ont fait leur second temps; ils sont morts une dernière fois. Paix à leur cendre! Ces deux spectres devaient se fondre au soleil.

Que reste-t-il donc au monde désœuvré, au monde rêveur, au

monde vagabond, aux enfants, aux sages, aux fous?... J'ai vu le moment où il ne restait rien.

J'étais arrivé à cette phrase de mon désespoir, lorsqu'on m'annonça qu'on venait de découvrir une ville en cherchant des champignons. « Une ville? — Oui, une ville romaine. — Où? — Là-bas, derrière cette montagne, au bord de la mer. »

Mon ami Cordouan, de Toulon, ce grand artiste qui peint et connaît la mer comme s'il l'avait faite, me montra la ville ressuscitée dans une aquarelle qui est exposée au Louvre en ce moment, et s'offrit de m'accompagner vers la tombe devenue le berceau de cette nouvelle cité.

« Ah! voilà une ville qui nous arrive à propos! m'écriai-je; et, si le printemps voulait bien un jour se mettre d'accord avec le calendrier, j'irais visiter demain notre Herculanum provençal. »

Il faut vous dire que le temps était humide, froid et pluvieux, température qui me dispensera toujours de visiter les villes mortes ou vivantes, assises ou couchées sur le rivage de la mer.

Comme je gémissais au fond de l'âme sur la suppression de ce beau et doux printemps, qui, lui aussi, a suivi dans leur néant toutes les poétiques choses de ce monde, je reçus une lettre de vous, mon cher Dumas; elle m'annonçait que le plus jeune, le plus cher et le plus charmant de vos amis courait en poste vers notre Méditerranée pour rencontrer le printemps, saison représentée aux Tuileries par une statue avec des fleurs à la main, et tremblant de tout son marbre entre Méléagre et Spartacus.

Ma douleur fut grande. Je me croyais responsable à vos yeux des iniquités atmosphériques de mon pays. Jamais je ne me trouvai en si cruelle position. D'un côté, Cordouan, à la veille de son départ pour Paris, me faisait d'amicales violences pour m'entraîner vers l'Herculanum provençal; d'un autre côté, vous m'ordonniez impérieusement de préparer un printemps d'âge d'or pour votre jeune voyageur, et de ne ménager ni les lilas aux jardins ni les degrés au-dessus de zéro de Réaumur. J'aurais mieux aimé cent fois être ministre des Affaires étrangères.

Un vent humide et froid continuait à siffler un démenti au calendrier. Je me chauffais dans le salon maritime du brave commandant Jacqueminot, à bord du vaisseau *l'Océan;* et sur les flancs du colosse à cent vingt canons les vagues se hérissaient, blanchâtres comme les banquises polaires qui enchaînaient cet intrépide marin aux limites de l'univers glacé.

Que vous dirai-je? j'ai tout un jour désespéré du printemps!

N'approfondissons pas les secrets de la nature; le printemps a peut-être son amour-propre, comme le peintre Redouté, qui faisait si bien les fleurs et qui en était si fier. Le printemps s'est donc ravisé : je m'efforce d'avoir l'orgueil de croire que ma plainte l'a ému. Il s'est levé soudainement sur la pointe des mâts de l'escadre, sur les collines de la rade, sur les créneaux des citadelles, sur la cime des montagnes, avec l'éclat et la sérénité des fêtes du ciel. Les vaisseaux se sont diaprés de tous leurs pavillons, et *le Muiron* et *la Belle-Poule*, ces deux navires de l'Empereur, ont arboré leurs flammes pour saluer le véritable soleil du 20 mars.

Maintenant votre charmant voyageur peut venir. Nous répondons du printemps.

Nous sommes donc partis pour visiter la ville morte, héritière d'Herculanum et de Pompéi. Nous avons côtoyé un rivage sans égal au monde pour la grâce et la beauté. Malheureusement ce rivage n'est pas en terre étrangère : il a commis en naissant la faute d'être français; aussi les dessinateurs au long cours ne le connaissent pas, et il n'est consigné par livraisons dans aucun album de voyageur. Cette admirable promenade entre la mer et des forêts de pins et de chênes conduit à l'Herculanum provençal. Un homme de beaucoup d'esprit et de science, M. Ferdinand Denis, a mis en lumière les premiers massifs de cette grande relique romaine connue aujourd'hui sous le nom de Pomponiana.

Le paysage est superbe : il a toutes les conditions exigées par l'artiste, les collines boisées, les montagnes arides, les horizons infinis, la mer, les îles, les vaisseaux et le soleil. Le premier

Romain qui a passé sur ce rivage devait y bâtir une ville, c'était inévitable. Jamais peuple n'a mieux connu les convenances d'un terrain pour y asseoir des pierres et y faire vivre des hommes. Quel bonheur si Pharamond eût été Romain! Paris serait à Hyères ou à Pomponiana; mais il ne serait pas à Paris.

J'ai fait un système; pardonnez-moi cette erreur, mon cher Dumas. J'ai voulu savoir quel était ce premier Romain qui avait dit : « Il fait bon en ce coin de terre; bâtissons-y une villa, un temple et des bains. » Vous savez que les auteurs latins sont entrés dans ma mémoire à mon insu, et qu'ils y sont restés malgré moi; or je me suis rappelé un passage de Pline assez assorti à la circonstance. L'amiral romain de ce nom, surpris par l'éruption du Vésuve en 79, ordonna à son pilote de voguer vers Stabia, où était la maison de campagne de Pomponianus. *Verte ad Pomponianum.* Pline se mit au bain en arrivant; mais Pomponianus, dit l'histoire, abandonna lâchement sa famille et s'enfuit dans la campagne, où il trouva la mort. Il avait une fille d'une rare beauté, qui périt le même jour. On ne parle pas de ses fils; ils se sauvèrent probablement. Les bains de Pomponianus, où Pline fut étouffé par la cendre du Vésuve, étaient bâtis sur le rivage de la mer. Ils étaient conformes au plan que Vitruve donne des bains du Pausilippe, au dixième chapitre de son cinquième livre. L'*hypocaustum*, ou fourneau pour chauffer l'étuve, était soutenu par de petits piliers en briques assez rapprochés pour qu'on pût y poser des briques de deux pieds.

C'est la première chose qui vous frappe en abordant les ruines de Pomponiana en Provence. La mer couvre de ses vagues les bains et les fourneaux, tels que Vitruve les a décrits d'après les modèles des maisons de plaisance de la Grande-Grèce : on peut donc hasarder qu'un des fils de Pomponianus, l'hôte de Pline, émigra vers 79, chassé par le Vésuve et par le souvenir de ses malheurs domestiques, et vint fonder un établissement sous un ciel et devant une mer qui lui rappelaient si bien le pays natal. Afin que l'illusion fût complète, l'émigré romain rebâtit la villa

paternelle sur le plan primitif. Il mit la maison sur la colline, dans un bois de pins, de chênes et de lentisques, et les bains au bord de l'eau. Il avait ainsi sous les yeux un autre cap Misène, une autre Caprée, une autre Ischia, un autre Pausilippe; il n'avait perdu que le volcan. C'était autant de gagné.

Les siècles, qui font tant de poussière en passant, et qui ont amoncelé à Rome, sur la voie Sacrée, tant de débris, que vous avez pu, comme moi, vous précipiter du Forum sur la roche Tarpéienne; les siècles ont enseveli la villa et la cité de Pomponianus. Il faudrait cent mille écus pour exhumer ce trésor. On a donné cent louis; avec cette aumône, faite à la prodigue antiquité, on a découvert les quais d'une ville, les thermes, les fourneaux, les murs et le sommet de la rotonde d'un temple : fort peu de chose certainement, mais assez pour faire deviner tout un monde souterrain, qui n'attend pour jaillir au soleil qu'un vote de la Chambre des députés. Nous avons dépensé quelques millions avec l'obélisque de Luxor, qui appartient au département du Nil, et nous hésitons à donner cent fois moins pour une ville entière, qui appartient au département du Var!

Telles que les cent louis de gratification nous les ont faites, ces ruines fraîchement écloses donnent au paysage un caractère merveilleux. La mer se brise sur les quais romains; les pins et les chênes fendent les ruines avec leurs racines; il y a des voûtes de pierre et de mosaïque, voilées pudiquement par des voûtes d'arbres; il y a de gigantesques massifs de ciment d'airain, tapissés de pervenches, d'immortelles, d'iris, d'aubépine, de myrte, de thym, enlacées tige à tige avec une confusion adorable et un luxe digne du soleil. Par intervalles, le bois vous montre des recoins mystérieux et recueillis, où des frontons croulants se hérissent d'un panache de lentisques et semblent vous proposer l'énigme de leur antique destination. Autour des ruines, la plaine est jonchée, avec une profusion incroyable, de la neige des marguerites, et c'est ravissant de voir l'écume folle de la mer venir jouer avec ces charmantes fleurs. Rien de capricieux comme ce rivage! il mêle le sable à la verdure, l'algue vile au

velours du printemps; il se festonne, il se creuse, il se nivelle, il s'élance vers la haute mer, en promontoire aigu, tout chargé de pins qui semblent courir avec lui pour voir passer les vaisseaux. A l'horizon opposé, on distingue sur les collines de l'aurore les cimes des palmiers du jardin d'Hyères, cette exquise miniature de l'Orient.

A dix pas des ruines, on trouve une cabane isolée; on entre dans cette cabane du désert avec l'espoir d'y rencontrer un de ces heureux campagnards qui connaissent leur bonheur... il y a deux douaniers! Le passé de Taurentum me fait trembler pour l'avenir de Pomponiana. C'est que cette plage a déjà vu dévorer d'autres ruines par des dents inconnues, et le goût de la dévastation vient en dévastant. Il y avait au-dessus des thermes de Pomponiana un couvent de saintes filles, le couvent d'Almanare. C'était un superbe édifice, couronné de bois et penché sur la mer. Un jour les Sarrasins débarquèrent sur cette plage et ravagèrent la pieuse maison. Les religieuses disparurent, les ruines restèrent, et nous avons ensuite achevé l'œuvre des Sarrasins, toujours en accusant l'impitoyable faux du temps rongeur. Les bergers de Provence ont aussi une hypocrisie champêtre qui cache des siècles de méfaits. Après les Sarrasins, il n'y a pas chez nous de plus grands Sarrasins que les bergers. Vous les croyez couchés à l'ombre des hêtres, enflant de rustiques pipeaux, et ils incendient des forêts entières pour donner de bons pâturages à leurs chères brebis, et ils démolissent des pans de murs antiques pour rappeler au bercail les chèvres vagabondes ou pour abriter leur troupeau contre les ardeurs du solstice, selon le précepte : *Solstitium pecori defendite, jam venit æstas torrida.* Virgile nous a fait bien du tort.

Ainsi, mon cher Dumas, à votre première velléité de migration, *verte ad Pomponianum*, et prenez sous votre protection puissante cet Herculanum que nous voyons poindre à travers son immense linceul bordé de pervenches et de thym fleuri. Allez au Louvre pour voir l'aquarelle romaine de notre compatriote Cordouan; dites à Théophile, qui prodigue en ce moment tant de

science spirituelle et originale autour des tableaux, d'ajouter un rayon à ce dessin lumineux de Pomponiana, qui est suspendu dans les giboulées de la place du Carrousel. Vous tous qui travaillez là-haut pour le succès de toutes les richesses souvent si pauvres de l'étranger, songez un peu à nos trésors enfouis sous le sol national. Nous avons chez nous une ville morte qui ne demande pas mieux que de ressusciter, tendons-lui la main; tendez-lui la vôtre, mon cher Dumas, et exhumez un peu de poésie nouvelle de notre prosaïque terre, où l'on ensemence tant d'ennuis pour la récolte de nos neveux.

Votre ami dévoué, etc.

PARIS PORT DE MER.

LETTRE A M. ALEXANDRE DUMAS.

Paris, 25 octobre 1854.

MON CHER DUMAS,

Les jours n'ont plus que six heures, et je voulais vous remercier économiquement en six lignes de votre obligeance. Mes éditeurs de *Constantinople* me chargent aussi d'un surcroît de remercîments à votre adresse; il est très-important pour eux et pour moi d'avoir ce luxe d'annonces dans votre journal, populaire comme votre nom. Or, voyez où la plume peut nous conduire quand on la prend pour écrire votre nom : ce petit billet a voulu s'allonger démesurément, et je l'ai laissé faire; il a eu l'ambition de devenir lettre. C'est excusable : on n'ose pas écrire six lignes à vous, l'infatigable travailleur. D'un autre côté, on m'engageait à rendre public un projet particulier. Je profite de l'occasion, et je poursuis.

Voici la plus belle chose que Paris montrera aux étrangers à la fin de l'Exposition de 1855 : ce sera le bouquet.

Une compagnie est faite, les actionnaires sont trouvés, l'autorisation ne court aucune chance de refus.

On achète les terrains occupés autrefois par le Pré aux Clercs et la tour de Nesle, et aujourd'hui par l'Institut, la rue Mazarine, la rue de Seine et l'ancienne rue des Petits-Augustins; on démolira ce quartier taciturne et tumulaire où se réfugiaient les marchands de bric-à-brac, les vendeurs de gravures du dix-huitième siècle, les brocanteurs de faux dieux, les agathophiles du moyen âge, les étudiants logés dans des hôtels dégarnis, les invalides des académies, les peintres octogénaires, les poëtes incompris, les sculpteurs dépourvus de marbre, les collectionneurs d'autographes, les cénobites de la pensée, les débiteurs de la rive droite, les horlogers qui retardent d'une heure, les vendeurs sans acheteurs, les acheteurs sans vendeurs, les libraires sans écrivains, les écrivains sans libraires, le néant pétrifié, le désert numéroté.

Tout ce qui n'existait pas sur cette zone va disparaître sous ce marteau diligent qui a déjà mis en poussière la moitié de Paris pour le reconstruire en granit ciselé.

On creusera un magnifique port dans ce néant Mazarin, et les navires construits comme *la Sole* et *France et Bretagne* ne stationneront plus en rivière comme des bains Vigier; ils ancreront comme à Brest et à Rochefort.

Nous gagnerons d'abord à ce nouvel état de choses la démolition de ce palais de l'Institut, dont l'architecture dépare le quai Conti. On récompensera les vertus de cinq cents francs à l'hôtel Bullion.

L'église Saint-Germain des Prés ne sera pas démolie : elle formera une île, comme l'église Saint-Jean à Venise, et Saint-Borromée au lac de Como.

Ce que Paris gagnera dans cette révolution est incalculable. Paris deviendra Londres. Le Havre sera un faubourg de transit.

Quatre beaux navires ont ouvert la voie d'eau sur la Seine;

ces quatre précurseurs annoncent des escadres marchandes; sur tous les chantiers du globe, on construit des *Soles* et des *France et Bretagne;* tous les capitaines marins veulent naviguer *sur les prés fleuris qu'arrose la Seine;* tous les matelots veulent doubler le cap du Louvre; tous les armateurs veulent noliser pour le pont des Arts. C'est une furie universelle. Depuis Christophe Colomb et Améric Vespuce, on n'avait jamais vu tant de proues dirigées sur un seul point.

C'est ce que les créateurs de cette entreprise gigantesque ont admirablement compris, et le succès marche avec l'idée; si cela ne réussissait pas, il faudrait défendre à l'invention d'inventer.

Du pont des Arts, ce sera un tableau merveilleux; nous verrons une forêt de mâts, une immense arabesque de pavillons, un horizon de vergues se dérouler sur ce quartier de bouquinistes, d'antiquaires et dé bric-à-brac; des matelots de Naples, de Gênes, de Livourne, chanteront des barcarolles et des stances du Tasse, et donneront des leçons au Conservatoire; les étudiants se feront marins, les antiquaires se feront choristes aux Italiens, les marchands de tableaux regarderont de vraies marines, les académiciens chanteront Neptune et Amphitrite; la garde qui veille aux barrières du Louvre apprendra l'art de la navigation, et les pères de famille n'habilleront plus leurs petits enfants en gardes nationaux : ils leur donneront la veste bleue et le chapeau plat goudronné. Le goût naval fera fureur; on criera *Vivent les marins!* comme en Angleterre; on ne criera plus *Vive la Ligne!* comme en 1830. Le trident de Neptune et le sceptre du monde seront à nous. Paris marin doit être le roi de l'univers. On ne regrettera pas la démolition de l'Institut.

La compagnie demande un an pour accomplir ce travail. En octobre 1855, ce port sera terminé; il contiendra deux mille navires à mâts brisés. Les entrepreneurs demandent à l'État un faible intérêt sur le droit d'ancrage, et ils auront un énorme bénéfice sans léser le fisc.

Par une de ces bizarreries qui suit aussi la destinée des monuments, le théâtre de l'Odéon va devenir le théâtre le plus vi-

vant de Paris. Il se trouvera tout à coup dans la position du *Carlo-Felice* à Gênes et du *San-Carlo* à Naples. L'Odéon sera naval. Les petites places et le parterre seront chaque soir encombrés de marins; c'est l'ancre de salut de Melpomène. On ne connaît pas encore *Mérope, Zaïre, Œdipe, Irène, Venceslas, Ninus, Asdrubal, Clovis, Frédégonde,* à Calcutta, au Brésil, au cap de Bonne-Espérance, à Pondichéry. Les marins de ces pays porteront le dimanche au caissier de l'Odéon des flots de piastres, de gourdes, de guinées, de coris, de sequins. Il y aùra un bureau de changeur de monnaies au bureau de location.

Admirez comme la nature se venge toujours des maladroits qui entravent ses desseins. Un jour, Napoléon, qui n'avait qu'une faiblesse de grand homme, la faiblesse de croire à l'infaillibilité des savants, pose un point d'interrogation devant l'Institut. Il demande à ses sphinx hydrophiles ce qu'ils pensent de l'invention de la vapeur appliquée à la navigation, à New-York, en 1806. Les sphinx de l'Institut n'avaient jamais ri de leur vie; mais, à cette interrogation impériale, ils éclatèrent comme des dieux olympiens devant les filets de Mars et de Vénus. Jamais on ne vit tel ouragan de gaieté dans les catacombes mazarines. La vapeur! une vapeur concentrée!! faisant mouvoir des roues!!! se riant des fureurs d'Éole!!!! Oh! les savants n'en revenaient pas! Ils riaient toujours à se détraquer le mécanisme du rire; ils croyaient que la folie était descendue sur la tête de Napoléon, et que Minerve venait de déménager des Tuileries en léguant son hibou à l'Institut.

Au reste, mon cher Dumas, vous avez admirablement raconté cette histoire des savants, de Napoléon et de la vapeur, dans les cent représentations de votre beau drame, *la Barrière de Clichy.*

Napoléon s'inclina devant ce rire homérique de la science, et renonça aux essais de la vapeur. Voyez-vous d'ici le changement opéré dans l'histoire, si les savants n'eussent pas trouvé la découverte si saugrenue? Avec la vapeur, Napoléon trouvait le levier d'Archimède; il soulevait le monde.

Le châtiment vient tard, *pede claudo*, mais il vient. La vapeur va emporter l'Institut comme le zéphyr emporte un brin de paille. Il sera vraiment curieux de voir un paquebot fumer à la place même où les savants ont ri de si bon cœur, lorsque Napoléon les interrogea pour savoir leur avis sur la découverte de Fulton.

LE MONUMENT DE NAPOLÉON IER.

Nous voyons surgir à de trop rares intervalles les grandes œuvres d'art; aussi c'est avec une joie bien vive que nous saluâmes l'apparition de ce livre monumental qui est l'Iliade peinte et burinée de l'empereur Napoléon Ier. Le monde artiste a regardé ce poëme gigantesque avec une admiration mêlée de surprise, car on ignorait à Paris le travail immense accompli au delà des monts, en mémoire des hauts faits d'armes de notre grande armée et de son glorieux empereur. Nous devons cette merveilleuse exhumation au zèle, au patriotisme, à la persévérance de M. Pietro Barboglio, qui a si dignement inauguré l'autre jour son étonnante publication en offrant deux exemplaires des *Fastes*, reliés avec un luxe inouï, à LL. MM. l'empereur et l'impératrice. D'augustes éloges ont été la première récompense de l'éditeur italien; le succès populaire ne lui manquera pas ensuite. Tout le monde voudra feuilleter cette colonne Vendôme portative, ce poëme si admirablement gravé sur un vélin colossal.

L'Empereur, qui, dans sa course aux victoires, suivait toujours les traditions des héros antiques et associait la gloire des armes à la gloire des arts, demanda au grand peintre Andrea Appiani une série de tableaux historiques, pour illustrer les galeries du palais impérial de Milan. Appiani avait restauré la peinture en

Italie, à la même époque où David rendait le même service à l'art français. La peinture italienne, dégénérée sous le pinceau de la routine, de l'imitation et de l'afféterie, après le siècle de Raphaël, de Léonard, du Titien et du Corrége, puis ressuscitée dans sa splendeur par la trinité des Carrache, puis retombée encore dans l'impuissance, malgré les efforts merveilleux de Caravage, du Dominiquin et de Salvator Rosa, ne jeta plus de rayons sur ce bel horizon italien, qu'elle avait éclairé en concurrence avec le soleil. Enfin, vers la fin du dix-huitième siècle, la peinture eut sa renaissance; la forte école de Mengs fit naître le David italien, le Vien du Milanais, l'illustre peintre Andrea Appiani.

L'enthousiasme et la foi, ces deux antiques vertus des artistes italiens, ces deux muses religieuses, inspirèrent Appiani et le soutinrent dans l'œuvre prodigieuse qu'il allait accomplir au palais impérial de Milan, pour répondre aux idées de Napoléon. Le pinceau d'Apollodore, le peintre du Palatin, le favori de César, l'ami de Virgile, fut retrouvé aux bords du lac de Pusiano. Andrea Appiani se mit à reproduire les fastes impériaux avec la fougue de Salvator Rosa et du Michel-Ange des batailles; il chanta sur la toile l'épopée sublime de Napoléon, et fit retentir sous son pinceau tout le fracas des mêlées, toute cette grande voix de la France impériale qui remuait le monde et fécondait l'avenir. Notre artiste peignit la bataille de Montenotte, qui vengeait Shérer; les passages des ponts de Lodi et d'Arcole, ces défilés de bois jetés sur des fleuves, défendus par deux volcans et emportés d'assaut par l'épée de Napoléon; il peignit Millesimo, Castiglione, Peschiera, Mantoue, où les champs de bataille étaient des champs de fleurs; il peignit la prise de Trieste, cette reine de l'Adriatique, cette sœur de Venise, glorieuse conquête qui donnait à la France deux lacs français. Ensuite l'artiste, passant la mer, suivait son héros en Égypte et déployait le drapeau de Lodi aux cimes des palmiers, sur les corniches des temples d'Isis, sur le dôme des mosquées, sur le sommet des Pyramides; il repassait la Méditerranée avec la frégate *Muiron*, qui portait César et sa fortune, et suivait Napoléon à travers les

précipices du mont Saint-Bernard, chemin triomphal de Marengo. Le pinceau de l'artiste italien, inépuisable dans ses ressources et toujours nouveau devant une nouvelle victoire, s'élevait à la hauteur de ces noms de batailles, de ces noms retentissants qui éclatent comme la foudre : Austerlitz, où le Moscovite fut enseveli sous la glace natale par nos boulets fossoyeurs; Eylau, où le colonel Lepic traversa comme un météore toute l'armée russe; Iéna, Friedland, gloire et orgueil de nos pères, journées mémorables où l'héroïsme guerrier s'est élevé si haut, qu'il semble devoir exclure à jamais la guerre sanglante et assurer au monde la paix universelle et la civilisation. Nous ne ferons jamais mieux par l'épée, faisons autre chose aujourd'hui : burinons les fastes de la paix.

Dans ce vaste musée impérial peint par Appiani, tout n'est pas exclusivement réservé aux batailles, aux prises de villes, aux passages de fleuves, aux conquêtes sanglantes : il y a des repos pour les yeux, l'esprit et la pensée. Napoléon n'avait pas toujours l'épée à la main, et même il aurait bien voulu la remettre pour toujours au fourreau, succéder comme empereur de la paix à l'empereur de la guerre, et réaliser tous les rêves qui charmaient ses rares loisirs, lorsque, du balcon des Tuileries, il regardait le Louvre enseveli dans un cloaque de carrefours lépreux; rêves pacifiques si religieusement recueillis, comme le plus précieux des héritages impériaux, par Napoléon III, ce glorieux architecte couronné qui renouvelle la face de Paris, et donne au pauvre la lumière, l'air et le soleil, ces bienfaits de Dieu. Le peintre des batailles, Andrea Appiani, a voulu aussi représenter Napoléon dans ses fastes civils; nous voyons cette grande figure moderne, antique déjà, présider ces réunions solennelles où furent reconnues l'union de la France et de la Lombardie et la Confédération de la république cisalpine; et nous assistons, devant une vaste toile, au couronnement de Napoléon à Milan. Ces tableaux calmes forment un contraste nécessaire et complètent l'idée que la postérité devra se faire de Napoléon, guerrier, administrateur et législateur. L'homme mérite le titre

de grand par la réunion de toutes les qualités surhumaines; triompher par le glaive ne suffit pas. Un historien a dit qu'Annibal avait mérité la gloire, et le divin Jules l'apothéose : deux grands hommes à degré différent; l'un n'avait su faire que la guerre, l'autre savait faire la paix.

En peignant les batailles de la république en Italie, Andrea Appiani s'est trouvé placé en face d'une difficulté très-grande pour un peintre enthousiaste des formes plastiques de l'antiquité grecque et romaine. Dans les pays naturellement artistes, comme Athènes et Rome, les inventeurs de costumes ont voulu répondre aux exigences et aux délicatesses futures des sculpteurs et des peintres; ils se seraient bien gardés de donner aux vêtements et aux coiffures des bizarreries qui auraient contrarié la reproduction plastique des guerriers et des héros. Dans les pays où la mode, qui n'est souvent que l'inconstante fantaisie du mauvais goût, domine tyranniquement les sévères exigences de l'art, on trouve des époques où le peintre et le statuaire sont contraints à idéaliser, à dénaturer, à supprimer les costumes et les coiffures, pour donner à leurs œuvres le cachet de distinction héroïque indispensable dans les lignes austères de l'art. Le peintre Appiani a lutté avec tout le bonheur du génie contre les difficultés sans cesse offertes par les costumes et les coiffures des héros de la république. Sans avoir recours à l'audace académique de David, qui habille Romulus d'un bouclier dans le combat des Sabines, Appiani prend des moyens termes, selon la situation, sans jamais s'asservir exactement aux lois du code modiste de l'époque : quelquefois il donne à nos cavaliers de la république le galbe équestre romain; dans d'autres tableaux, il ennoblit l'enveloppe trop bourgeoise de l'héroïsme français par des procédés linéaires fort ingénieux; souvent même il reproduit costume et coiffure dans toute leur vérité native, et, grâce à des adoucissements de formes ménagés dans les perspectives avec un art infini, il poétise l'accoutrement vulgaire de nos soldats, et les fait ressembler quelque peu à ces émouvantes figures de Daces qui décorent l'arc de triomphe de Constantin. Mais ce

qu'on ne saurait trop louer, dans ces batailles républicaines ou impériales, c'est la vie, le mouvement, le feu, l'impétuosité militaire, le *fit via vi* de cette épée de Napoléon qui emporte tous les obstacles à sa pointe, et donne des ailes à la victoire *Aptère* des Athéniens. Toutes ces mêlées d'Appiani sont chaudes, tous ces champs de bataille sont en ébullition; les fantassins ont un élan qui donne le vertige, les cavaliers sont emportés par des hippogriffes; tout ce monde de combattants et de démons incarnés semble descendu des fresques ardentes du Vatican : et partout domine l'antique figure de Napoléon, âme et tête de ce grand corps armé qui est la France militante, reine républicaine ou impériale, labourant l'Europe avec l'épée pour y semer la civilisation.

Que d'années il a fallu aux premiers artistes de la gravure italienne pour traduire avec le burin ce musée d'Appiani! On sent vivre dans ces magnifiques gravures l'école contemporaine de l'illustre Morghen, l'immortel auteur de la *Cène* de Léonard de Vinci. Que de peines, de soins, de labeur opiniâtre, de patience assidue il a fallu dépenser pour conduire ainsi l'œuvre d'Appiani aux étalages de Rittner et Goupil, sur le boulevard, et la livrer à l'admiration du public parisien, comme le premier joyau de l'Exposition de 1855!

ROSSINI.

Il existe une erreur fort accréditée dans le monde et qui vivra ce que vivent les erreurs, l'espace d'une éternité : il est admis que la musique est soumise aux capricieuses lois de la mode, comme le costume et la coiffure, et que cet art divin, le premier des arts et le plus pur, parce qu'il est dégagé de tout

alliage matériel, peut subir des transformations infinies, selon le goût, les temps, les mœurs, les habitudes, les pays. Ceux qui ont inventé cette erreur sont tombés dans une confusion étrange : ils ont pris le corps pour l'âme, la matière pour l'esprit, le cuivre pour le son. La musique change les formes grossières de son enveloppe; mais son essence immatérielle, la mélodie, ne fait aucune concession aux exigences capricieuses de la mode; elle garde son aspiration divine et son inviolable virginité.

Sans la mélodie, la musique est le plus intolérable des tumultes humains; la science des accords parfaits, c'est la science du bruit organisé; un orchestre qui se borne à écrire correctement la langue de l'harmonie est un avocat, bon grammairien, qui étourdit son auditoire, parle sans rien dire, et perd son procès. Voilà précisément le genre de musique qui subit des variations et mérite de les subir. Le bruit parle une foule de patois quand il s'agit de donner une titillation voluptueuse à des oreilles de bronze. Gédéon invente un orchestre de trois cents cruches; l'Orphée chinois invente le charivari des *gongs;* un colonel sourd invente la fanfare des régiments. La mode a pu choisir chez tous les peuples et dans tous les âges; il y a toujours eu des musiciens; les mélodistes sont plus rares, et ils appartiennent à chaque époque; et, malgré leur acte de naissance, ils sont toujours nés aujourd'hui.

Mais qu'est-ce que la mélodie? Ah! voilà le mystère! Comment toucher l'impalpable, analyser la brise, voir l'invisible, matérialiser l'air? Ici, nous abordons en tremblant le domaine idéal de la métaphysique de l'art.

La nature, ce compositeur sublime, a inventé la mélodie dans les zones du soleil et de la mer, dans les pays tièdes où les nuits sont de beaux jours; sur les rives calmes où l'homme peut rêver, écouter, veiller, sans craindre les périls de la solitude, les embûches de la nuit, les intempéries de l'air. La mélodie est italienne de naissance.

L'Italie, c'est la presqu'île favorisée du ciel entre tous les pays

de la terre : elle appuie sa tête sur les lagunes de Venise, ses pieds sur la Sicile; elle écoute ce que disent les forêts des Alpes et des Apennins; elle se baigne dans deux mers; tout chante autour d'elle, depuis le Lido jusqu'au golfe de Tarente; l'Adriatique et la Méditerranée lui envoient, comme deux échos éternels, les éclats émouvants de la tempête ou les mélodies lascives de la sérénité. En aucun autre pays, la nature n'a donné aux arbres, aux montagnes, aux vallons, aux jardins, aux rivages, plus de voix charmantes, plus de soupirs amoureux, plus de murmures veloutés; l'Italie est le Conservatoire de Dieu : le petit enfant y chante; il bégaye partout ailleurs. Puis il arrive qu'un des innombrables élèves de cette école péninsulaire a reçu du ciel une vocation spéciale; alors cet enfant d'élite continue à son insu ses études, et se recueille pour écouter jour et nuit les leçons de mélodie qui lui arrivent de tous les horizons italiens; dans ce Conservatoire naturel, les omnibus du faubourg Poissonnière n'interrompent jamais le professeur. L'enfant écoute les caresses du golfe de Baïa, le frémissement des orangers du Pausilippe, le vent qui souffle sur la mer, la vague qui meurt sur les îles, le Vésuve qui se plaint dans ses arsenaux, lorsque tout est joyeux aux environs. Quel concert divin! quel orchestre inouï! quel chœur angélique! Toutes ces voix, tous ces bruits, tous ces murmures, toutes ces haleines se croisent et se confondent sans faire une fausse note; ils composent la langue de l'extase, la parole du ravissement, et le cœur, oreille de l'âme, recueille ces merveilleuses confidences comme des trésors d'émotions, et ne les oublie jamais. Ce sont les provisions de l'avenir; rien n'en sera perdu pour l'homme, héritier de l'enfant. Cette première leçon de la nature mélodieuse est entrée dans une mémoire vierge; elle accompagnera l'artiste toute sa vie, comme le chœur invisible des voix du ciel, de la colline et de la mer.

Arrive l'âge où les tendresses de l'amour, les charmes de la rêverie, les joies mystiques de la religion donnent à l'artiste italien des sensations nouvelles, et lui révèlent un monde inconnu. Alors éclate dans son cœur une fête perpétuelle, pleine

d'hymnes et de chants : ses pèlerinages à travers les villes et les Apennins sont des révélations de mélodies ; il écoute la vague ligurienne devant les gerbes d'eau du palais Doria, et sous l'ombre flottante de la nymphée, où chantent les conques de marbre et les oiseaux ; il traverse le val d'Arno, où chaque bruit est un souffle de Dante ; il visite les quatre merveilles de Pise, où le cimetière n'a pas même pu faire de la mort une chose triste, car le murmure d'une vie éternelle résonne incessamment autour des quatre édifices de Dieu ; il gravit les sentiers des montagnes, et prête l'oreille aux confidences majestueuses des solitudes de l'air ; c'est le torrent de Riccorsi, qui secoue les roseaux et donne des plaintes à l'écho de ses vallées ; c'est le lac de Bolsena, qui caresse ses deux îles de verdure et joue avec les cailloux de ses grèves ; c'est la forêt sublime de Viterbe, qui couvre toute une montagne de ses arbres toujours agités par le vent ; c'est la cascade de Terni, qui anime un paysage immense et lui fait parler toutes les voix de l'infini ; et au bout de cet orchestre apennin, c'est Rome, Rome dont le silence même est une mélodie éternelle ; Rome, la noble institutrice des arts, terre bénie dont la poussière même est harmonieuse, quand elle s'élève dans le soleil pour couvrir des ruines ou des tombeaux. La religion, la rêverie et l'amour, ces trois grandes choses dignes de la vraie musique, retentissent dans toutes les voix aériennes de la campagne de Rome : du sommet du Janicule, où la cascade Pauline chante dans les airs, jusqu'au tombeau de la fille du Crétois, toujours plein de bruits mystérieux sous son énorme couronne de lierre, tout brin d'herbe, tout grain de pierre, tout atome lumineux a son souffle et sa respiration ; le passé se lamente dans des touffes de saxifrages aux vomitoires béants du Colisée, et sous les voûtes des aqueducs et des arcs de triomphe ; les thermes d'Antonin secouent leur pluie de mosaïques sur les hautes herbes ; le Tibre réveille les hymnes de la rotonde de Vesta ; le néant parle dans la poussière grise de la voie Appienne ; des plaintes intermittentes descendent du mont Aventin ; les ruines de la région palatine s'agitent sous d'immenses linceuls

de genêts, de câpriers et de figuiers stériles; et toutes ces harmonies naturelles s'exhalent à l'unisson avec la voix lointaine de la cloche de Saint-Paul, dans ce désert où depuis quinze siècles le vent du Soracte ébranle les remparts auréliens. Tristesse, mélancolie et désolation sur cette zone; l'oreille et le cœur apprennent là des secrets de mélodie qu'aucun maître ne peut donner ailleurs. Ensuite, la grâce se révèle dans ces villas tranquilles où passèrent tous ceux qui ont aimé, et où ils ont laissé quelque chose de leurs âmes, précieux héritage toujours recueilli avec soin. Torquato Tasso chante encore ses amours à la villa d'Est; Raphaël soupire encore à la villa Pamphili; et l'amoureux duo de ces grands hommes se continue dans ces calmes élysées du soleil, où les pins unis aux cyprès devant les fontaines ont des notes suaves comme les lèvres de l'homme n'en connurent jamais. Tibur est la station dernière de ce Conservatoire italien; nuit et jour un divin concert s'y fait entendre; les cascatelles, l'Anio, les pins, les ruines du temple de la Sibylle, les échos des vallons, les voix joyeuses de l'air forment un orchestre inouï, où les lois humaines de l'harmonie sont même observées; car cette grande institutrice italienne, nommée la Nature, connaît les susceptibilités méticuleuses de son auditoire, et ne heurte jamais cette suave délicatesse d'oreille, qui est le plus court chemin du cœur. L'artiste choisi de Dieu pour donner des adoucissements à la terre; l'artiste, privilégié entre tous, qui a saturé sa mémoire et son âme de tous ces mélodieux accents de tendresse, de rêverie, de mélancolie et d'amour, doit les traduire bientôt dans une autre langue et les naturaliser dans le domaine de l'homme; et selon l'âge des civilisations, selon l'instrument que son siècle remet en ses mains, cet élu de Dieu s'appellera Virgile ou Rossini : il sera la mélodie incarnée et l'écho vivant des voix du ciel.

Aussi les écoles, les théories, les systèmes et tout l'arsenal de la musique matérielle tomberont, la mélodie seule vivra. Trois siècles se sont éteints depuis le pape Marcel II, et la première fleur de mélodie, éclose dans les jardins du Vatican, au

souffle de Palestrina, a conservé jusqu'à nos jours sa fraîcheur et son parfum; et si on chantait demain à Notre-Dame la messe du pape Marcel, composée en 1554; si le *Deus rex cœlestis* de Palestrina éclatait sous nos vieilles ogives, il éveillerait encore ces douces extases qui ravirent les artistes de la chapelle Pauline, ces artistes si noblement protégés par le successeur de Jules III. Dans la musique improprement nommée *profane*, — la musique sérieuse est toujours une chose sainte, — les exemples d'éternelle vitalité abondent chez les maîtres mélodistes. Il y a telle aspiration du cœur, un souffle, une haleine, un rien, qui traversera les siècles, toujours remuant les cœurs, toujours jeune, toujours vierge, et qui resterait seul intelligible, même dans la confusion des langues d'une nouvelle Babel. Voilà donc, pour conclure, voilà ce qui assure la pérennité de la gloire au prodigieux artiste contemporain dont l'œuvre est une longue mélodie que les voix humaines rediront toujours : *Sine fine dicentes.* Merveilleux privilége de ce pays italien! il lui a été donné de dire le dernier mot de tous les arts et d'en entretenir éternellement le monde : il règne depuis dix-huit siècles par la poésie, la statuaire et l'architecture; il a créé Virgile, Raphaël, Michel-Ange, Bramante; il lui manquait encore un demi-dieu sur l'autel de la mélodie : le *Moïse* de Buonarotti a mis ses deux rayons de flamme sur le front d'un compatriote, et Rossini a paru! *Benedetto sia il giorno!* comme dit Pétrarque; béni soit le jour où cet astre se leva sur l'horizon italien! Quel service la terre ingrate avait donc rendu au ciel ce jour-là, pour être ainsi récompensée? Depuis la venue du Cygne de Mantoue et de l'Ange d'Urbin, notre terre n'avait donc fait que deux bonnes actions! Oui, quand naissent de pareils hommes, il semble que les colères d'en haut s'apaisent et que le cri *Rorate, cœli, desuper*, poussé par ce pauvre monde, a été entendu au firmament; il semble que l'ère de la civilisation fraternelle descend du ciel avec la rosée de la mélodie, et que l'argile des Attila et des Genseric a été perdue dans les arsenaux de l'enfer!

Ainsi la mélodie incarnée qui a reçu le nom divin de Rossini

traversera les siècles en dépit des dissidents, comme la foi évangélique. Ce grand maître n'a pas donné aux hommes le trésor complet qu'il avait reçu du ciel, la faute en est aux hommes, mais son œuvre est immense; elle embrasse le monde; elle répond à tous les besoins des âmes d'élite, à toutes les exigences de l'esprit et du cœur. Hors la chose vulgaire, qu'il abhorre comme son compatriote Horace, Rossini a tout abordé, en triomphant partout, et avec cette distinction suprême qui seule fait les véritables chefs-d'œuvre, phénix si rares dans tous les arts, quoi qu'en disent les rhéteurs. Rossini a touché, avec un bonheur égal, les deux antipodes de la création. Dans *Guillaume Tell*, il a chanté la terre, avec ses joies, ses amours, ses douleurs, ses plaisirs, ses lamentations, ses triomphes, ses grâces, ses horreurs, ses rayons, ses ténèbres, et l'hymne prodigieux ne laisse plus rien à dire à ceux qui viendront après. Dans *Moïse*, il a chanté le ciel avec ses extases, ses miracles, ses victoires, ses mystères; il a pris l'antiquité biblique, cette pyramide à l'invisible sommet; il l'a fouillée dans ses cryptes et ses arcanes les plus profonds, et il en a tiré toute la poésie sublime des prophètes de Jérusalem. *Moïse* seul fait de Rossini un musicien sans égal; l'impossibilité du point de départ constitue la supériorité d'un ouvrage; on peut faire, et même on a fait un chef-d'œuvre avec un libertin qui poursuit des jeunes filles; mais prendre le divin législateur des Hébreux, cette colossale figure qui touche au ciel, et nous émouvoir jusqu'au fond de notre âme, pendant trois heures, toute notre vie, avec cette austère musique dont le cœur est friand; avec ces notes graves qui nous viennent du Nil, du désert et de l'oasis; avec ces mille échos de l'antiquité biblique, dont le foyer est dans le puits des pyramides et les vallons du Sinaï, voilà le plus étonnant des miracles de la mélodie! voilà le chef-d'œuvre impossible! L'homme est insuffisant pour l'accomplir; il faut l'association d'un esprit céleste; il faut que dans un rêve d'Orient le musicien écrive un pareil poëme sous la dictée immédiate de Dieu! Si Rossini n'eût fait que *Moïse* et *Guillaume Tell*, il serait

encore l'étonnement des âges à venir; mais il ne s'est pas contenté de cette antithèse sublime; il a voulu remuer toutes les touches du clavier humain; il est descendu du Sinaï pour enchanter tous les ennuis de notre vallée de pleurs; il a quitté le buisson ardent pour s'entretenir face à face avec l'homme, et toujours dans une langue inouïe, charme de l'oreille, délices de l'âme, fête éternelle du cœur. Il a exhumé des lagunes cette lamentable histoire de jalousie et de passion furieuse où les rugissements du tigre africain se marient aux plus suaves accents de l'amour; il a exhumé des ruines de l'Euphrate cette sombre légende de Ninus, où les cris du remords, les hymnes des mages, les terreurs des apparitions, les voluptés des reines adultères, les épouvantements des sépulcres, s'unissent aux mélodies des fêtes babyloniennes dans les jardins aériens de Sémiramis; il a retiré des deux mers qui baignent Corinthe, *bimaris Corinthi*, un poëme magnifique qui vint s'évanouir dans l'immense oreille des sourds; puis il a créé trois femmes merveilleuses et prises dans les extrêmes conditions du contraste, Ninetta la villageoise, la Dame du lac et la Cendrillon des contes bleus; les trois Grâces de la musique, les trois éternelles amantes de l'univers; il a créé les trois expressions du rire humain, les trois gaietés de la vie, les trois sages folies de ce monde triste, l'*Italiana*, le *Barbier de Séville*, le *Comte Ory;* trois chefs-d'œuvre sans tombe, où l'hilarité homérique, l'ivresse amoureuse, l'orgie aristocrate, éclatent avec une verve qui change l'orchestre en feu d'artifice olympien. Et l'amour! ce bien-aimé de la mélodie! l'amour, en a-t-il semé à pleines mains, ce maître adorable, dans son jardin des Hespérides! A-t-il prodigué les nuances de cette passion qui est la vie et jette la flétrissure de la vanité sur tout ce qui n'est pas amour! Comptez les duos d'amour de Rossini, réunissez-les tous en faisceau, et ils vous donneront la mesure de tout ce qui a été dépensé, depuis la création, en extases, en tendresses, en molles langueurs, en aspirations pures, en caresses exquises, en ravissements divins! Tout ce que le cœur de l'homme et la lèvre de la femme ont exprimé d'angélique ou de sensuel pal-

pite dans ces duos d'amour; voilà la vraie histoire universelle! elle commence sous les palmiers de Memphis, et finit sous les orangers de Séville, en passant par le castel de Noirmoutiers. Enfin, de même que Corrége, le peintre des Amours, a peint la Cène de l'Annonciade de Gènes, Rossini a écrit son *Stabat*, immortel comme le souvenir du Calvaire. Par un coup de génie, digne de lui seul, Rossini n'a pas confié à l'ennui et aux basses le soin de psalmodier la plainte de la Mère des douleurs; Rossini a chanté, dans ce *Stabat*, les grâces de la rédemption, les joies de l'espérance, les rayonnements de la porte du ciel, ouverte par le sang de Golgotha; il a fait flotter sur cette page de désolation toutes les fleurs du jardin céleste, toutes les guirlandes de Sârons, toutes les perspectives de la terre promise; il s'est souvenu du mot si chrétien d'Augustin : « La mort, c'est la vie, » *mors viva;* il a écrit sa divine élégie dans ce *Campo Santo* de Pise, où les tombes se baignent dans l'azur, se couronnent de lis et rient au soleil. Et maintenant, après tant de travaux accomplis, Rossini, qui pouvait nous dire encore tant de merveilles, a le droit de chanter pour lui seul et de se taire pour nous; son *exegi monumentum,* quoique incomplet, grâce à nous, sera l'étonnement de l'avenir; la postérité ne demandera pas si Rossini aurait pu faire davantage; elle regardera ce qu'il a fait comme l'œuvre la plus merveilleuse du génie humain. Nous serions trop accusés aux assises futures, si la postérité savait tout!

L'HOTEL RAMBOUILLET.

I.

Il y a dans la vie des peuples des époques de découragement profond, où les plus clairvoyants ne découvrent que catastrophes sociales sur tous les horizons de l'avenir, où les plus

fermes esprits chancellent, où les architectes désespèrent de l'édifice, et les semeurs de la moisson. Il est d'autres époques où l'excitation et la foi sont dans toutes les âmes, où l'heure présente ne donne que des fleurs et de riches promesses, où l'avenir s'illumine de rayons. Bienheureuses époques! il n'est pas accordé à toutes les générations d'en voir de pareilles. Rien aujourd'hui ne peut nous donner une idée de l'ébranlement qui agita le monde au seizième siècle, lorsque le domaine de l'impossible fut envahi sur tous les points, et que l'homme, violemment entraîné jusqu'au délire par l'enthousiasme des découvertes, ne douta de rien, pas même de l'immortalité du corps. Les nouvelles qui émeuvent aujourd'hui nos places publiques et défrayent nos entretiens de famille ne sont rien auprès de ces grands bruits qui retentirent alors coup sur coup dans les populations. On annonçait la découverte de l'imprimerie, et les villes se montraient des exemplaires de la Bible sortis du pressoir de Gutenberg. Puis, au delà du Rhin, c'était un nouveau Salmonée qui venait de copier la foudre inimitable, *inimitabile fulmen*, avec trois grossiers éléments, le salpêtre, le soufre et le charbon. Une autre fois, les môles des villes italiennes et castillanes tressaillaient de stupéfaction en apprenant qu'un nouveau monde venait d'être découvert, et que notre vieille planète avait une sœur jumelle de l'autre côté de l'océan d'Atlas. Ensuite, c'était Copernic qui surprenait les secrets des astres avec deux lentilles de verre, et, arrachant notre globe à son ancienne et fausse immobilité, le faisait rouler autour du soleil, reconnu immobile à son tour. Du ciel, les yeux des peuples retombaient sur la terre, et suivaient un aventurier nommé Cortez, qui abordait au pays de l'or et soumettait un empire superbe, qui, par sa religion, ses lois, ses monuments, ses coutumes, semblait continuer, à l'autre limite du monde, l'antique Égypte des Pharaons. Cette merveilleuse succession de faits accomplis dut nécessairement ébranler l'Europe et donner aux peuples de cet âge une exaltation inouïe. L'homme sentit croître sa dignité de toute la hauteur de ces prodiges venus de l'homme; il lui sembla que Dieu,

touché des longs ennuis de sa créature, déchirait enfin le voile qui cachait les mystères de la création, et qu'il associait les ignorants de la terre aux intelligences du ciel. Alors de toutes parts éclatèrent ces œuvres fortes qui attestent chez l'ouvrier une foi souveraine dans l'avenir. L'enthousiasme, secouant partout ses étincelles, tira du néant un monde d'artistes. Les peintres, les sculpteurs, les architectes apparurent en foule pour meubler les villes de palais, de tableaux, de statues, de basiliques, en épuisant les marbres de Carrare et de Saravezza. L'Italie et l'Espagne, ces deux filles de la foi artiste et chrétienne, devinrent deux musées, et suspendirent leurs œuvres aux murailles éternelles des Apennins et des Sierras, pendant que Rome, la mère de tous, appelant Bramante et Michel-Ange, ajoutait une huitième colline de marbre à son enceinte et fondait sa basilique papale, que le travail de deux siècles pouvait seul accomplir. Au milieu de cet effort sublime qui poussait l'Europe vers un avenir qu'elle voyait si fécond, un seul coin de l'Italie payait son tribut à la faiblesse humaine, et cette exception démontre encore aujourd'hui à quel degré l'enthousiasme était arrivé alors, puisqu'il donna naissance, par son exagération, aux *adeptes de l'immortalité*. Cette incroyable secte fut l'expression hyperbolique d'un siècle qui ne doutait de rien; le délire de ces illuminés tenta l'escalade du ciel pour lui arracher le secret de la vie. Ces adeptes de Bolsena, mystiquement réunis dans une île du lac de ce nom, demandèrent aux arcanes les plus profonds de l'alchimie la flamme inextinguible qui devait supprimer la vieillesse et la mort.

Ces grandes choses, quoique séparées dans leur accomplissement par d'assez longs intervalles, semblaient être des événements de la veille; lorsque le dix-septième siècle commença, l'impulsion était donnée. Copernic avait fait marcher la terre, et l'immobilité cessant d'être une loi de la nature, le génie humain se lança sur la voie infinie du progrès, des réformes et de l'examen. On voit déjà poindre l'aurore de 89 dans les livres imprimés sous le règne de Louis XIII enfant.

Un immense besoin de connaître domina tous les esprits; les écrivains religieux répondirent les premiers à cette noble exigence de l'époque, et obéirent au précepte saint qui leur ordonnait d'écarter de la lumière le boisseau qui la couvrait. Notre France, élevant sa tête par-dessus ses frontières, voulut savoir quels destins avaient agité les autres pays. Les historiens se présentèrent en foule pour satisfaire la curiosité d'un peuple qui rougissait de son ignorance, au milieu de cet élan unanime du monde vers l'inconnu. Rien, dans les grands événements politiques qui signalent le commencement du dix-septième siècle, ne pouvait détourner les esprits du culte des arts, des sciences et des lettres. Henri IV venait de tomber sous le poignard; le royaume était gouverné par une Médicis et un favori italien; les états généraux préparaient leurs harangues et leurs menaces; la guerre civile désolait nos provinces; la Picardie et la Champagne se soulevaient en faveur du prince de Condé; trois armées allaient combattre pour un roi enfant, sous les ordres de trois chefs illustres : le duc de Guise, le comte d'Auvergne et le maréchal de Montigny. Eh bien! en ces moments même, l'imprimerie parisienne livrait à la soif publique des œuvres colossales, des in-folio compactes qui semblent défier la patienc des lecteurs; et l'imperceptible journal de *l'Estoile*, racontant les faits et gestes des hommes politiques du jour, passait inaperçu au milieu de tant de livres graves, élevés sur les rayons des bibliothèques comme les échelons lumineux qui devaient conduire l'homme à la vérité. Alors, le studieux Bernard du Haillan publie le premier corps d'histoire de France, en langue française, depuis Pharamond jusqu'à Charles VII. Un capitaine calviniste, Lancelot de la Popelinière, écrit nos chroniques depuis 1550 jusqu'à son temps. Le professeur Cayet publie ses documents sur le règne d'Henri IV. Le grand audiencier de la chancellerie, Pierre de l'Estoile, imprime le curieux journal du règne d'Henri III. Brantôme, gentilhomme ordinaire de Charles IX et d'Henri III, nous donne, avec ses Mémoires, les Vies des hommes illustres et des grands capitaines français. Jacques-Au-

guste de Thou, président au parlement de Paris, se fait l'éditeur de l'histoire de son temps jusqu'en 1610. Pierre Matthieu donne une physionomie nouvelle à la langue française, dans sa belle histoire qui commence à François Ier et finit à Louis XIII. Un simple capitaine, Théodore d'Aubigné, publié son Histoire générale de 1550 à 1601, écrite avec une franchise et une hardiesse de style inconnues jusqu'à lui. André Duchesne, l'historiographe de Louis XIII, mérite le surnom de *Père de l'histoire de France*, par ses admirables travaux sur *l'Antiquité et la majesté des rois de France* et sur les papes, depuis saint Pierre jusqu'à Paul V. En même temps, d'infatigables traducteurs nous donnaient l'Histoire des Pays-Bas, de Méteren, ce livre qui est à lui seul la longue vie d'un écrivain, et l'Histoire de l'Inde, de Mohammed Férichtah, le célèbre chroniqueur persan.

A chaque pas que faisaient ces écrivains, la langue française subissait d'heureuses transformations, et perdait son âpreté première dans le contact des formes grecques et latines qui florissaient à l'ombre des couvents érudits, et des formes italiennes que la cour de Médicis, engouée du Dante, popularisait chez les beaux esprits du Louvre et de Saint-Germain. Cette naïveté charmante, qui est le style de Clément Marot et de Montaigne, ne s'évapora point dans ce travail; la langue garda ce parfum prime-sautier, et s'enrichit de ces allures magistrales qui devaient lui assigner le premier rang sous la plume de Rotrou et de Regnier.

A la faveur de cette même impulsion, le génie du théâtre préparait ses merveilles. Les poëtes scéniques arrivaient au monde, et l'haleine fécondante de ce siècle passait sur leur berceau. Le tombeau de Thespis s'embourbait dans les vieilles ornières de la barbarie; la comédie bouffonne, apportée par les Italiens des Médicis, s'épanouissait au grand soleil des Prés-Saint-Gervais et du quai de la Samaritaine; gens de robe et gens d'épée, clercs et bourgeois, nobles et vilains applaudissaient les *pantalonnades* créées au delà des monts : les maîtres futurs de la scène française, alors enfants vagabonds et curieux, suivaient, à travers les carrefours, les exhibitions de cette éternelle

comédie humaine, qui est faite avec le vieillard jaloux, la jeune fille pleine de ruses, le jeune homme ivre de folie et d'amour. Sur ce thème primitif, tous les poëtes s'exerceront; la broderie changera, le fond restera immuable. Née au pied du Vésuve, entre un volcan et la mer, fille de Vulcain et de Vénus, comme dit Goldoni, cette comédie réjouissait nos soldats quand ils *s'en allaient guerroyer au delà des monts*, et, dès que le souffle des beaux-arts chassa les ennuis du vieux et sombre Louvre, Paris donna des lettres de naturalisation à cette muse railleuse qui conseille la folie aux jeunes gens et la sagesse aux vieillards.

L'exhibition scénique de ces grandes choses opérées dans le siècle dernier propagea le goût du théâtre chez le peuple parisien. On allait voir le dimanche à Ménilmontant une sorte de drame, placé en dehors de l'autorité de Richelieu et d'Aristote, et intitulé *la Découverte de l'Amérique*, œuvre d'un poëte de campagne nommé Lemarrois, qui s'insurgeait contre l'unité de lieu avant l'invention de l'Académie par Boisrobert. Aux spectacles forains de Vincennes et de Saint-Denis, on représentait un *mystère* intitulé *les Immortels*, où les adeptes, qui avaient bu dans la coupe de plomb une liqueur infernale, croyaient trouver le secret de vivre éternellement, et mouraient tous d'un coup de foudre à la chute du rideau. Quelquefois la démonstration scientifique d'un grand fait contemporain ou récent était égayée par de joyeux et galants détails, comme dans une pièce foraine intitulée *la Découverte de Copernic* [1]. Les planètes formaient des intrigues amoureuses autour du soleil, qui montrait une belle tolérance pour leurs folies, et se permettait même quelques madrigaux incestueux au passage de sa fille Vénus. Le théâtre, ainsi lancé sur une voie de liberté plénière au début d'un siècle

1. Cette pièce a donné plus tard l'idée d'un ballet intitulé *le Système de Copernic*, qu'on avait intercalé dans l'opéra de *Castor et Pollux*. Les planètes y dansaient autour du soleil. Ainsi, l'impression produite par la découverte de l'astronome allemand durait encore sous Louis XIV, et obtenait les honneurs du théâtre et la musique de Lully.

M. Kreutzer a mentionné cet étrange événement chorégraphique dans un excellent article de la *Revue et Gazette musicale* de Paris.

si poétique et si exalté, avait des destinées merveilleuses. De puissantes imaginations préparaient sans doute quelques-unes de ces œuvres inouïes comme les Grecs en représentaient sur le théâtre de Taorminium, devant cinquante mille spectateurs, à la clarté des flammes de l'Etna; mais les précurseurs de Boileau sonnaient déjà l'alarme dans le camp de Malherbe en faisant pressentir les réquisitoires de Boileau et les jugements de l'Académie contre les criminelles témérités du *Cid*. Alors les Copernic et les Colomb du monde dramatique, les fougueux poëtes revenus entre deux guerres de chez les Anglais, où ils avaient vu jouer Shakspeare, et de chez les Florentins, où ils avaient vu Dante, traduit par Orcagna; tous ces hommes de fortes études, nourris de Sophocle et d'Euripide, reculèrent devant leur propre audace, et se diminuèrent de toute la hauteur du génie pour ne pas se brouiller avec les grands seigneurs qui donnaient de petits soupers, et un ministre jaloux qui donnait des pensions. A cette époque, le public n'existait pas encore pour les poëtes, et les bibliothèques des couvents n'achetaient que les gros livres sérieux.

Le théâtre s'arrêta donc sur le double chemin grec et anglais qui le conduisait aux ravissantes fantaisies du *Midsummer dream*, aux sublimes inspirations d'*Antigone*, d'*Alceste*, de *Prométhée*. Le théâtre adopta des allures plus conformes au bon goût et à la saine raison, qualités inconnues chez l'antique peuple qui avait bâti le Parthénon et le temple de la *Victoire non ailée*; qui avait adoré, dans ses statues, Phidias, Scopas et Praxitèle; qui avait ciselé tous les marbres et toutes les pierres de Corinthe, de l'Ionie, de la Trinacrie et de Pæstum. Les législateurs du Parnasse français décrétaient déjà, sous le règne de Boisrobert, qu'il nous était permis d'imiter, et surtout de mal imiter les Grecs dans la parodie monumentale de leurs temples, de leurs colonnes, de leurs attiques, de leurs bas-reliefs, de leurs statues; mais que toute imitation devait s'arrêter là : ce qui était permis aux maçons était défendu aux poëtes. On pouvait naturaliser, sous les brumes et les pluies du Nord, les péristyles lumineux

et les frontons rayonnants du Sunium et de l'Acropolis; mais il était interdit à tout poëte d'attacher le Titan ravisseur du feu divin au sommet du Caucase et de faire gémir en chœur les Océanides dans les grottes et les vallons. Boisrobert et Richelieu reconnaissaient que les Grecs étaient des modèles de bon goût et de haute raison en toute chose, mais que le sens commun leur avait subitement fait défaut à l'endroit du théâtre. Ainsi, lorsque plus tard Boileau criait aux poëtes : *Soyez plutôt maçons!* il disait une chose juste. Un poëte pouvait être Grec tout à son aise, la truelle à la main. Perrault aima mieux traduire Sophocle avec une colonnade qu'avec des vers.

II.

En présence des difficultés que Richelieu, Boisrobert et Vaugelas créèrent despotiquement pour renfermer le *bon goût* dans de sages limites inconnues des Grecs, les lettres entrèrent dans des voies vulgaires, ou descendirent jusqu'au quatrain pour vivre en bonne intelligence avec la liste civile et le pouvoir.

Saint-Sorlin et le Moine lancèrent dans le poëme épique la fougue de leurs doctes imaginations; Desbarreaux, poëte de génie, voua son existence aux amours, et ne se révéla que par un sonnet sublime, qui *vaut seul un long poëme*, et sera le cri éternel de l'humanité; Regnier composa des satires et des élégies, chefs-d'œuvre de grâce, d'esprit, de style et de verve. La Rochefoucauld prit le cœur humain sous le tranchant de sa plume, et fit la désolante autopsie de l'homme. Théophile fonda cette filiation d'écrivains impies et débauchés qui devait s'arrêter au marquis de Sade, leur maître à tous. Un seul homme, Garnier, accepta la tragédie selon les règles de Boisrobert et la liste civile de Richelieu, et fit la *Bradamante*, en cinq actes et en vers, bien avant le *Vencèslas* et le *Saint Genest* de Rotrou. Le besoin de la tragédie se faisait déjà si vivement sentir à la ville et à la cour, que l'œuvre de Garnier eut un succès prodigieux. Il y avait un acteur nommé Robert, père tragique de

Lekain et de Talma, qui arrachait des ruisseaux de larmes aux yeux des spectateurs lorsqu'il était obligé de livrer une amante adorée à son heureux rival. La tirade poétique où ce malheur est dépeint était dans toutes les bouches; les barbiers du pont Neuf la déclamaient le rasoir à la main, et ameutaient les passants devant la Samaritaine. Tous les échos de la place Royale répétaient d'arcade en arcade ces vers :

Ah! regret éternel! crève-cœur! jalousie
Dont ma détestable âme est justement saisie!
Mourons tôt! Dépêchons! ne tardons plus ici.
Allons voir des Enfers le royaume noirci!

Richelieu, ne craignant pas d'être détrôné par cette poésie, accorda une pension de six cents livres au tragique Garnier. Ce fut là l'origine de beaucoup de malheurs et de peu de pensions.

La passion des jeux scéniques donna aux mœurs parisiennes une physionomie nouvelle : elle créa les salons, la galanterie, les ruelles, la société; elle vulgarisa cette chose charmante qu'on appelle l'amour. Avec l'esprit chevaleresque, il y avait eu des *dames;* avec l'esprit galant, il y eut des *femmes.* Le troubadour se retira devant le séducteur; la sensualité détrôna le platonisme. Au lieu du beau Raymond qui se glorifiait de n'aimer qu'une cruelle, on rencontra Voiture, qui se vantait de ses quatorze maîtresses devant les beautés de la cour. Regnier, le grand poëte, osait écrire ces vers assez licencieux :

Quoi! ne l'avais-je assez, dans mes vœux, désirée?
N'était-elle assez belle, ou assez bien parée?

Théophile mettait en circulation, aux petits levers des duchesses, ses rondeaux libertins. Bassompierre multipliait ses conquêtes faciles, et publiait les bulletins de sa guerre amoureuse dans le boudoir de Mme de Saint-Évremond. La pantomime ultramontaine et les tirades tragiques inspirèrent à toutes les intrigues de cette époque leurs équipées bouffonnes ou leurs incidents sérieux. L'armorial de d'Hosier posait en sautoir sur quelques écus l'épée du gentilhomme et la batte d'Arlequin; on rossait les tuteurs des Colombines sous les arceaux de la place

Royale, et on s'escrimait d'estoc et de taille avec un rival tragique, sur la berge du Pré aux Clercs. Le vieux Paris, fatigué de guerres civiles et de mysticismes genevois, sentait la vie s'épandre à flots joyeux dans son enceinte et promettait bien de s'abstenir d'émeutes et de barricades, si le roi et Richelieu lui donnaient du pain et des amusements.

Il y a une hauteur qui dépasse la cime des Pyramides et des Cordillères; cette hauteur se nomme *le pouvoir*. Les vertiges qu'elle donne aux cerveaux humains engendrent une folie grave chez les hommes d'État. Le plus déplorable effet de ce genre de folie, c'est de persuader au malade que seul il suffit au bonheur d'un peuple; que seul il tient lieu de tout, lorsqu'on a la chance de le posséder, et que les hommes peuvent démolir leurs monuments, chasser leurs poëtes et leurs artistes, fermer leurs théâtres, si cet homme d'État consent à rester sur son piédestal et à livrer son génie à une perpétuelle contemplation. Le cardinal de Richelieu a été le plus illustre de ces malades arrivés au Chimborazo du pouvoir. Lui ayant la bonté de régner, il ne comprenait pas que les hommes s'occupassent d'autre chose que de Son Éminence Rouge. Ce ministre avait entre ses mains le plus beau siècle que les âges aient produit, et, au lieu de seconder ce magnifique mouvement qui se manifestait, il en comprima tous les élans avec une jalousie infernale; il enraya le char du génie, et, au milieu de ce monde charmant où la poésie, l'art, le courage, l'esprit, le costume, la dignité, la galanterie s'associaient si bien, il ne sut que dresser des échafauds et couper toutes les têtes qui ne s'inclinaient pas devant lui. La noblesse ne demandait pas mieux que de vivre dans le voisinage du peuple en lui prenant tous les roturiers de mérite et les élevant jusqu'à elle pour leur donner le bien-être et les couronnes. Richelieu refusait de se servir du peuple pour humilier les grands, et des grands pour écraser le peuple : il les avait tous en égale haine, et, sans le savoir, il préparait déjà cette chute de la royauté française, qui devait être produite non par la colère du peuple, mais par la vengeance des grands.

En ce temps-là florissait un grand seigneur du nom de Charles d'Angennes, marquis de Rambouillet, lequel s'occupait fort de sa famille, qui était belle, et de ses amis, qui étaient spirituels; mais il n'avait pas l'air de se douter que Richelieu fût au monde. Pareille distraction, chez un gentilhomme, était un crime de lèse-cardinal. La cour et le ministère daignèrent honorer de leurs tracasseries le marquis de Rambouillet. Celui-ci, piqué au vif, rassembla un conseil de famille, et il fut décidé que l'hôtel Rambouillet serait désormais le Louvre des belles femmes et des beaux esprits. Même rébellion fut renouvelée un siècle plus tard, lorsque la noblesse, irritée des grands airs des hautes duchesses de l'Œil-de-bœuf, se retira chez M. de Choiseul au château de Chanteloup, surnommé Versailles par dérision, et qu'elle tira le premier coup de canon contre la Bastille en applaudissant pour la première fois le *Mariage de Figaro* de Beaumarchais. Les sociétés s'écroulent toujours par la faute de ceux qui ont le plus d'intérêt à les défendre. Ainsi, le formidable esprit d'opposition, provoqué par les impertinentes folies d'un ministre, trouvait son berceau dans l'hôtel Rambouillet. Nos grands vassaux ne se retranchaient plus dans leurs châteaux forts comme sous Louis IX, Louis XI et Louis le Gros : ils changeaient de tactique et de guerre; ils remplissaient leurs arsenaux dorés de toute l'artillerie légère du bel esprit, et la garde qui veillait aux barrières du Louvre ne pouvait croiser la hallebarde devant les épigrammes d'une pacifique rébellion. *Nous allons à Versailles*, disaient les jeunes seigneurs de Louis XV en montant en carrosse pour se rendre à Chanteloup. *Nous allons à Saint-Germain*, disaient les nobles du dix-septième siècle en dirigeant leur chaise vers l'hôtel Rambouillet. En ce même moment, le peintre Rubens venait de terminer sa galerie du Luxembourg, et la belle Catherine de Vivonne, arrêtant le grand artiste au passage, livrait les plafonds de l'hôtel Rambouillet à son pinceau, et donnait ainsi à des lambris seigneuriaux la splendide décoration d'un palais de souverain.

Entrons à l'hôtel Rambouillet, où nous allons trouver Marion Delorme dans tout l'éclat de sa jeunesse et de sa beauté.

Catherine de Vivonne, marquise de Rambouillet, avait elle-même présidé aux embellissements de son hôtel : ennemie de la routine, du luxe indigent et des formes vulgaires, elle avait donné à chaque mur, à chaque meuble, à chaque ornement, le cachet original de sa fantaisie, sans rien emprunter aux modèles bourgeois des tapissiers du Louvre et de Fontainebleau. Le salon bleu était surtout le chef-d'œuvre du caprice féminin et millionnaire : une grâce adorable rayonnait dans les plis de toutes les étoffes, dans les ciselures de tous les bois et de tous les métaux. Sur le grand panneau du fond, Rubens, conseillé par la divinité du lieu, avait peint le triomphe d'Amphitrite; toutes les radieuses nudités des Nymphes de la mer semblaient vouloir exclure de ce salon les propos graves, le mysticisme puritain, les consciences méticuleuses, les pudeurs trop susceptibles : ceux qui entraient pouvaient lire les statuts de la maison dans la fresque lascive du peintre Rubens. Amphitrite de Rambouillet donnait, du haut de sa conque marine, la liberté la plus mythologique aux entretiens de son salon.

L'ennui pleuvait au Louvre, comme disait Voiture.

Louis XIII, ce roi que Victor Hugo a si bien peint dans son admirable *Marion,* n'était pas homme à égayer nos courtisans, et pourtant il ne lui manquait rien pour se faire ressembler à un roi heureux. Il s'était montré brave comme son père Henri IV, à la tranchée de Royan; il avait conquis l'amour des bourgeois, il aimait les arts et les poëtes, il pouvait lutter d'esprit avec tous les seigneurs de sa cour; d'où lui venait donc cette mélancolie incurable qui plombait sa figure en éteignant son regard? Il faut croire qu'il y avait dans quelque galerie de ce vieux Louvre un sombre fantôme qui montrait l'avenir au roi quand il passait à minuit. Louis XIII, déjà vieux à dix-huit ans, pâle et flétri à la fleur de sa jeunesse, avait peut-être, dans quelque horrible vision du Louvre, suivi de l'œil les sanglantes funérailles du troisième de ses successeurs.

La noblesse de la naissance et la noblesse du talent allaient donc s'égayer, bien loin des ennuis de la cour, dans le salon bleu

de l'hôtel Rambouillet. Le spectre de la forêt de Senlis n'aurait osé s'y montrer à la clarté des girandoles qui encadraient les Néréides de Rubens. On rencontrait là tout ce que Paris avait mis au monde en esprit et en charmes. La marquise ne redoutait aucune rivale; ainsi, aucune femme ne pouvait être exclue pour crime de beauté. A côté d'elle, s'épanouissait dans ses atours florentins Mlle Julie de Rambouillet, que le duc de Montausier aima vingt ans. Puis, le cercle s'agrandissant, on voyait arriver Mme de Saint-Yon, blonde superbe, qui semblait, disait Voiture, sortir de l'échancrure de sa robe de velours azuré, comme Vénus du sein des ondes; Mme de Sablé, qui, dans un mélodieux éclat de rire, secouait les cent boucles de sa chevelure noire à chaque observation grammaticale de Vaugelas; Mlle de Montmorency, toujours jeune et belle comme en 1609, lorsque le roi Henri tenta d'ajouter une *barre de bâtardise* à la *croix de gueules* et aux seize *alérions* d'azur des armoiries du premier baron chrétien; Mme de Senneterre, qui préférait les élégies aux madrigaux depuis son mariage; Ninon de Lenclos, que tout un siècle aima, et qui sut distribuer le bonheur avec une prodigalité si touchante. A cette première phase de l'hôtel Rambouillet, les nobles seigneurs de Guébriant et de Senneterre tournaient comme des satellites autour de ce soleil de beauté qui se levait sur l'horizon du monde galant; ils adoraient tous deux cette Ninon, qui n'aimait encore personne; et un soir, après un double accès de jalousie, ils se rencontrèrent devant le temple, sous un rayon d'étoile, seul réverbère de l'époque, et se battirent sans témoins pour les beaux yeux de Ninon. Blessés tous deux, ils reparurent après leur guérison devant elle, et ne lui parlèrent ni de leur courage ni de leur amour.

Comment oublier dans cette radieuse pléiade Mme de Saint-Évremond, charmante comme le démon de l'esprit railleur? Julie d'Angennes, qui avait, disait-on, deux trésors de perles précieuses dans sa bouche, ses jolies dents et ses bons mots? Madeleine de Scudéri, romanesque comme une fausse bergère du Lignon? la baronne de Panat et Mme de Chevreuse, qui aban-

donnait furtivement la cour de Louis XIII pour traverser le salon bleu, comme une comète des *Tourbillons* de Descartes qui va se perdre dans un monde étranger?

Les nobles seigneurs et les nobles esprits qui passaient devant ces femmes, dans toute la dignité du maintien, la grâce virile de l'allure, l'éclat sans égal des costumes du temps, étaient tous dignes de ces solennités merveilleuses. C'étaient Henri de Montmorency, que Richelieu devait faire décapiter à Toulouse; le duc de Luynes, courtois et fidèle comme un compagnon d'Amadis; le marquis de Bassompierre, créé maréchal au siége de Royan; le prince de Condé, toujours brouillé avec les cours et toujours prêt à les servir; le marquis de Brézé, le conservateur des étiquettes royales; Henri de Talleyrand, que Médicis avait envoyé à Florence pour y étudier la diplomatie de Machiavel; le brillant duc de Montausier; François de La Rochefoucauld, amoureux de la marquise de Rambouillet et de Ninon de Lenclos; le duc de Chevreuse, le poëte Garnier, le grammairien Vaugelas, le jeune Desbarreaux; Boisrobert, espèce de Sinon dans le camp troyen, recommandé par Richelieu à la marquise, et reçu ironiquement comme ami; Saint-Sorlin, auteur de *Clovis;* Quillet, le célèbre poëte latin, qui, disait-on alors, faisait mieux les vers que Virgile; enfin Voiture, l'inventeur de l'esprit, Voiture, aimé de toutes les femmes et détesté de tous les hommes avec un égal bonheur. Plus tard, d'autres noms célèbres retentirent dans les salons de l'hôtel Rambouillet; car d'autres poëtes et d'autres écrivains n'ont donné que leur aurore au siècle de Louis XIII, en réservant au siècle de Louis XIV l'éclat de leur midi.

Ce cénacle des lettres, des belles manières et de l'esprit, exerça sans doute une grande influence sur les progrès de la langue et de la littérature françaises dans la première période du dix-septième siècle. On peut affirmer que notre vocabulaire et notre syntaxe furent créés là par des maîtres familiers avec les humanités grecques et latines et les belles formes de la langue des Médicis. En vieillissant, l'hôtel Rambouillet adopta peut-être une certaine afféterie de langage que la satire des *Précieuses ridicules*

a immortalisée ; mais tous les écarts sont permis à la vieillesse, et cela ne doit point nous faire oublier de grands services rendus. Au reste, s'il nous est permis d'exprimer ici une opinion toute personnelle, nous n'avons jamais trouvé trop *ridicules* ces formes que certains esprits introduisirent dans la conversation, en haine des banalités traditionnelles. Nous pensons qu'en tout temps on peut appeler un miroir le *conseiller des grâces*, sans compromettre son goût, et que

Belle Philis, on désespère,
Alors qu'on espère toujours,

est un trait délicieux et d'une émouvante vérité. *Ce n'est pas ainsi que parle la nature*, dit Alceste : cela est vrai ; mais la nature aussi n'aligne pas des vers alexandrins et ne cloue pas des rimes à chaque douzième syllabe, comme fait Alceste. La nature parle créole, ce qui n'est pas très-amusant en conversation. La nature ne s'habille pas, et tout le monde s'habille, même Alceste, qui ajoute à sa pompeuse toilette un *ruban vert* que la nature n'a jamais porté.

Un soir, on vit étinceler, au milieu de la constellation du salon bleu, une femme inconnue qui se présenta devant la marquise de Rambouillet avec cette aisance que donnent, même à une provinciale, la supériorité de l'esprit, le luxe de la toilette, l'éclat de la beauté. Deux hommes s'empressaient autour de la nouvelle venue, et lui parlaient de ce ton familièrement poli qui ouvre un champ libre aux conjectures de la médisance. Mme de Carignan, la seule femme du salon qui eût le malheur de n'être pas belle, se retourna vers Vaugelas et lui dit :

« A quoi pense donc la marquise, monsieur de Vaugelas ? Elle reçoit chez elle cette petite Marion Delorme, la fille d'un huissier ?

— Ce n'est pas comme fille d'huissier qu'elle est introduite, dit le grammairien, c'est comme filleule de Mme de Saint-Évremond.

— Ajoutez comme maîtresse de Bassompierre, monsieur de Vaugelas.

— Ajoutez comme maîtresse de Desbarreaux, madame de Carignan.

— Arrêtons-nous à ces deux suppléments, de peur d'aller trop loin.

— Il faut être charitable envers les Madeleines, madame.

— Celle-ci, monsieur de Vaugelas, sera une Madeleine incomplète; elle aura le courage des fautes, elle n'aura pas celui du repentir. C'est écrit dans ses yeux.

— Ce n'est pas Desbarreaux qui la remettra dans le sentier de la vertu, dit Vaugelas; il est athée comme l'algèbre, et c'est son plus petit défaut.

— Oui, dit Mme de Carignan, ce Desbarreaux m'a toujours paru un animal assez pervers; il ne s'est donc pas contenté d'être athée, ce petit ambitieux?

— Oh! que nenni, ma belle dame! une fois lancé dans le vice, on ne s'arrête plus. Desbarreaux attend le coche au quai Saint-Paul, pour assister au débarquement de toutes les vertus campagnardes qui viennent chercher fortune à Paris.

— Et après?

— Après il choisit, il recueille une vertu et ne donne pas la fortune.

— C'est justement l'histoire de Marion Delorme, monsieur de Vaugelas... Passons au troisième défaut.

— Il est avocat.

— C'est plus grave... je n'ose demander le quatrième.

— Il est poëte.

— De plus fort en plus fort! Vous me faites trembler, monsieur de Vaugelas!

— Tout cela n'est rien encore...

— Comment! interrompit Mme de Carignan, tout cela n'est rien... Athée, avocat, poëte, séducteur de rosières...

— Rien, vous dis-je, madame; voici son péché capital : Desbarreaux parle le français comme Ronsard, et il est brouillé avec les participes comme avec Dieu.

— Miséricorde! voilà un homme qui sent le soufre d'une

lieue! Aussi le gros Bassompierre l'a-t-il jugé digne de l'associer à ses amours.

— Oui, madame, *associer*, vous avez trouvé le mot, il est scandaleux et juste. Bassompierre et Desbarreaux règnent ensemble sur le cœur de Marion, comme ces deux rois de la dynastie carlovingienne, Louis III et Carloman, qui régnèrent à la fois, avec un trône à deux places, en 879.

— Aussi, monsieur de Vaugelas, leur règne ne fut pas long, de ces Carlovingiens.

— Ils régnèrent cinq ans, *ex æquo*, comme on dit en Sorbonne. Ce serait bien long pour Marion. Elle détrônera bientôt sa première dynastie de rois, pour épuiser ensuite les Capétiens.

— Je voudrais bien savoir, monsieur de Vaugelas, ce qu'on trouve de remarquable dans cette petite fille d'huissier. Êtes-vous de ceux qui en faites bruit?

— Moi, madame, je suis le dernier des connaisseurs en fait de beauté, en ma qualité de grammairien. Je juge une femme comme un sonnet de Saint-Sorlin ou un chapitre de Matthieu. Ma vocation me pousse à l'analyse. Un visage de femme est un quatrain en chair et en os, moins la rime; mais qu'importe la rime, à nous grammairiens? Ainsi, madame, puisque vous me faites l'honneur de me demander mon opinion esthétique sur la petite Marion Delorme, je vous dirai ceci : C'est une courtisane au futur, sans aucune espèce de conditionnel. Elle est le régime direct du verbe actif Bassompierre. La figure de Marion me produit l'effet d'un verbe irrégulier. Son œil *ne s'accorde pas en genre* avec sa bouche. Je n'aime pas la forme des accents circonflexes de ses cils, et je trouve trop étroit le trait d'union de ses yeux. Quand elle parle, je crois voir en action, sur ses lèvres, un *hiatus* du poëte Régnier. Il me serait impossible de rester cinq minutes en tête-à-tête avec ce visage-là. J'aimerais mieux lire une tirade de *Clovis*.

— Vous êtes adorable, monsieur de Vaugelas, et qu'il serait à désirer que tous les hommes fussent des grammairiens, au lieu de barbouiller des quatrains, comme tous ces damerets du salon!

— Madame, poursuivit Vaugelas, toutes ces femmes folles de leur corps ne vivent que l'espace d'un matin, comme dit Malherbe. Il n'y a que les beautés sérieuses, correctes, les beautés grammaticales, qui restent et font souche et racine grecque pour l'avenir. En voilà, devant nous, deux, Ninon de Lenclos et Marion Delorme, qui vont se dessécher à la première gelée du mois de mars. Après, on n'en parlera plus. »

Malgré cette protestation dialoguée dans un coin du salon contre Marion Delorme, le triomphe de la jeune femme fut complet : Desbarreaux et Bassompierre célébrèrent en deux quatrains son esprit, sa beauté, sa grâce; et dès ce jour, la marquise de Rambouillet trouva une rivale digne d'elle dans l'éblouissant gynécée de son hôtel.

La *Confession* que Marion Delorme a écrite est la confession de son siècle. Les fautes et les crimes appartiennent au temps et non à la femme. La célébrité de la belle courtisane est déjà sans doute, rigidement parlant, une grande faute; mais, au lieu de jeter à Marion Delorme la première pierre, nous aimons mieux jeter aux moralistes trop susceptibles une courte digression qui se rattache d'ailleurs à notre sujet.

Les guerres civiles, telles qu'on les fait en France depuis plusieurs siècles, ont toujours eu des influences singulières sur les époques qui suivent les agitations intérieures de ce pays. Les femmes, victimes cloîtrées de nos discordes urbaines, se sont de tout temps dévouées, avec une ardeur trop défavorablement jugée par les historiens, à la pacification des villes, dès que le calme luisait à l'horizon. Il y a chez elles un instinct de conservation qui manque aux hommes : elles comprennent la guerre extérieure, et se révoltent contre la guerre intestine. A la moindre éclaircie, on les voit toujours envahir les promenades, les théâtres, les salons, et rappeler ainsi les hommes aux saints devoirs oubliés; il faut dire aussi que, malgré notre renommée chevaleresque de galanterie et notre admiration républicaine pour les Romains, nous n'avons jamais rien compris aux guerres civiles.

A toutes les pages de notre sanglante histoire, depuis les

premières barricades du moyen âge jusqu'à celles du 13 juin, les gazettes et les histoires ont cru découvrir, dans le vieux et le nouveau Paris, une foule de Gracques et de Catilinas. C'est une longue erreur qu'il faut enfin retirer de l'hospice des Incurables et changer en vérité. Les insurgés de l'antique Rome respectaient le foyer domestique, les dieux pénates et la sainteté du gynécée, le sommeil des vieillards, des enfants, des agonisants. Dès qu'ils avaient des griefs à exposer ou des armes insurrectionnelles à prendre, ils sortaient de la ville et se retiraient sur le mont Aventin. C'est là qu'ils faisaient leurs barricades, bien loin des femmes, des vieillards, des malades et des enfants. Ce terrible Catilina, dont le nom trouve quelque synonyme dans toutes nos guerres civiles, envoya Manlius, son lieutenant, dans les gorges de l'Étrurie, *in fauces Etruriæ,* dit Cicéron. Son armée de cent mille communistes résolut héroïquement de livrer sa bataille à Pistoie, dans un désert, où *les cris de mort ne pouvaient être entendus d'aucune femme,* dit Ammien Marcellin. Voilà une glorieuse rébellion, qui mérite d'être honorée même par les vainqueurs ! Depuis deux siècles, on calomnie chaque jour Catilina, cet homme qui, après avoir crié : *Aux armes !* dans le temple de la Concorde, siége du sénat, sortit immédiatement de la ville, gagna les montagnes, respecta les gynécées et les infirmeries, et, se mettant à la tête de son armée rebelle, se fit tuer glorieusement au centre des *hastati* romains.

On s'étonne ensuite qu'après les premières barricades du moyen âge, après les guerres civiles de la fronde, après le siége de Paris, après les discordes religieuses et sanglantes du dix-septième et du dix-huitième siècle, après l'écroulement du 9 thermidor, on s'étonne que les femmes se soient ainsi révoltées à leur tour contre leurs devoirs, et qu'indignées d'être aussi peu respectées par les hommes les plus galants de l'Europe, elles aient introduit dans les salons des mœurs nouvelles qui ont défrayé les histoires galantes de Brantôme et les mémoires amoureux de la Régence, du Directoire et du Consulat. Nous avons

vraiment des prétentions étranges. Nous nous donnons le droit, à la moindre raison politique ou religieuse, d'ébranler nos villes jusque dans leurs fondements, de jeter l'épouvante sur le seuil de chaque maison, et, quand nous avons éteint les mèches de nos arquebuses à croc ou épuisé les cartouches de nos gibernes, nous exigeons que les femmes, dont nous avons troublé le sang et le lait, nous remercient de notre courtoisie chevaleresque et continuent à vivre paisibles, dans la cendre du foyer et à l'ombre des voiles de la sainte pudeur. Si elles transgressent notre programme, nous les flétrissons sans pitié.

Depuis Cléopatre, qui, sur sa galère d'Actium, emporta Antoine, pour en finir avec les guerres civiles, jusqu'à nos époques modernes, les femmes ont toujours joué le même rôle, quelquefois même aux dépens de leur honneur. Les hommes ont eu beau dire, comme Martial : *Épouse, sors de chez moi, ou conforme-toi à nos mœurs*[1] ! la volonté du beau sexe a prévalu. Toujours les guerres civiles ont amené des époques de dissolution morale ; juste châtiment des folies humaines ! Un philosophe s'est même rencontré, qui n'a jamais voulu, de son temps, flétrir l'adultère sous son véritable nom. Quand ce crime se trouve sous la plume de Molière, il n'est signalé que par un synonyme railleur qui ne flétrit que le mari.

Ces réflexions peuvent servir, sinon à justifier, du moins à expliquer devant de trop rigides moralistes la vie aventureuse d'un grand nombre de femmes dont le nom a conquis une fatale célébrité après toutes nos guerres civiles. L'histoire des *Dames galantes*, de Brantôme, n'est, à nos yeux, que la satire des hommes de ces temps-là. Lorsque Paris était encore tout frémissant des horreurs d'un siége et d'une famine où des mères avaient mangé leurs fils ; lorsque les plaines d'Arques et d'Ivry donnaient encore des moissons ensanglantées par les guerres civiles, on ne sera point surpris de voir éclater tout à coup un besoin immense de distractions folles, une rébellion de la faiblesse contre la tyrannie turbulente et ennuyeuse des forts.

1. *Uxor, vade foras, aut moribus utere nostris.*

Parmi ces femmes qui acceptèrent cette œuvre de paix civile au congrès de l'hôtel Rambouillet, et qui résolurent d'arracher les hommes aux sanglants orages de la rue, on doit inscrire en tête le nom à jamais illustre de Marion Delorme. Cette femme est l'expression vivante du côté poétique et charmant du siècle de Louis XIII : en mettant le pied sur le sol de Paris, pauvre provinciale arrivée de Châlons-sur-Marne, elle y rencontra une populace affamée, qui mangeait des lambeaux du maréchal d'Ancre. Il y a eu, toujours eu, par intervalles, de ces sortes de festins, dans la capitale de la civilisation. On conçoit ce que dut éprouver à un pareil spectacle une jeune fille douée d'un esprit supérieur, et de cette sensibilité exquise que paraissent devoir exclure des dehors pleins de sourires et d'abandon joyeux. La gaieté de la parole vient du sérieux de l'âme. Marion entrait donc à Paris sous de tristes auspices, et l'avenir devait donner raison à ces pronostics. Du milieu de ce monde de soie, de parfums et d'or, la jeune femme était destinée à voir surgir des spectres et des bourreaux ; ses beaux yeux noirs, qui avaient tant de sourires à donner, avaient encore plus de larmes en réserve ; ses nuits de fête devaient s'alterner avec des nuits d'horreur ; ses caresses fatales devaient conduire les plus gracieuses têtes de l'édredon de sa couche au billot du supplicié.

Marion Delorme avait tout un siècle à traverser, en côtoyant tout ce que ce siècle produirait de sublime, de honteux, de terrible. La courtisane devait s'élever quelquefois jusqu'à l'ange, et l'ange retomber dans les gémonies de l'abjection : ses belles mains, qui ont relevé tant d'hommes illustres de la poussière de ses pieds, se sont tendues, suppliantes, pour arracher des têtes à l'exécuteur, et la reine impérieuse de la veille se trouvait esclave désobéie le lendemain.

Son cri de grâce n'a pu sauver Henri de Montmorency à Toulouse et Cinq-Mars à Lyon. Il y avait entre la mort et Marion un ministre qui aimait les pleurs des femmes et le sang des hommes : il y avait Richelieu. Toujours il était là, comme un mauvais génie, quand le monde se disposait à faire quelque bien, et tout

de suite le mal s'accomplissait. Marion Delorme vous racontera qu'elle a même rencontré Richelieu à la première représentation du *Cid* : car, après les supplices de la maréchale d'Ancre, d'Urbain Grandier, de Montmorency, de Cinq-Mars, de de Thou, de Deschapelles, le ministre préparait le supplice de Corneille, autre grandeur qui offusquait ses yeux jaloux. Cette immense galerie de tableaux hideux et charmants, déroulée sur les deux faces de ce siècle, a été ainsi parcourue, moitié dans l'azur, moitié dans l'orage, par Marion Delorme; ses derniers pas se sont arrêtés dans un de ces tristes asiles où la raison meurt avant le corps, où l'infortune suprême fait oublier la courtisane, et ne nous montre plus que la femme, à laquelle on pardonne tout, parce qu'elle a beaucoup aimé.

OVIDE ET DIOGÈNE.

Dans les convulsions géologiques qui ont bouleversé les mers et les continents, une intelligence supérieure a creusé des rades et des ports, a taillé à pic des falaises, a laissé debout des aspérités menaçantes pour les besoins du commerce, la défense et la sûreté des villes, le logement des garnisons, l'ancrage des vaisseaux. Cette sorte de devis primitif, tracé par une prévoyance surhumaine, est plus remarquable dans la mer Noire qu'en aucun lieu du monde. Si la ceinture granitique de son étroit bassin n'avait pas eu ses échancrures si bien ménagées par intervalles, toute navigation était interdite sur cette zone; le grenier de la Crimée ne pouvait plus nourrir les peuples de l'Occident; les navires n'auraient point d'abris échelonnés sur les côtes, lorsque soufflent les tempêtes hyperboréennes qui viennent du Caucase, du Taurus et des Balkans.

Le doigt providentiel a tracé sur la côte d'Asie le gisement de Sinope : il y a deux ports, une rade, de hautes falaises, une colline escarpée pour recevoir une citadelle, tout ce qui appelle enfin un fondateur de ville et des habitants. Aussi, dans la plus haute antiquité, le fondateur est venu, et les premiers colons de l'Asie ont entretenu commerce avec le Bosphore de Thrace, le Bosphore Cimmérien, les peuples des Palus-Méotides, et, par les bouches du Danube, avec les Daces, les Pannoniens et les Germains. Lucullus, le seul général qui ait fait la guerre pour agrandir le domaine des festins, Lucullus a aimé Sinope : la côte est poissonneuse et le gibier abonde dans les montagnes; c'est ce qui explique l'affection de Lucullus. C'est du port de Sinope que partit la première trirème qui apportait à Rome les deux plus belles conquêtes de Lucullus, les premières cerises et les premières pêches.

La ville éternelle, un peu dégénérée depuis le repas frugal de Curius Dentatus, reçut avec enthousiasme les produits envoyés de Sinope, et décerna l'ovation au conquérant gastronome. Ces dépouilles opimes furent trouvées dignes d'un consul, *consule dignæ;* on planta les arbres de Perse et de Cérasonte sur les hauteurs *apriques* du mont Quirinal, où le vertueux Salluste établit ses jardins, et bientôt le *cerasum* et la *persica* étalaient leurs teintes savoureuses sur toutes les tables des patriciens. Rome a mis à la tête de ses armées quinze cents généraux environ. Lucullus est le seul qui ait fait à Sinope quelque chose d'utile pour le peuple romain.

Mithridate fit de Sinope la capitale de son royaume de Pont. C'est sur le môle de cette ville que ce grand homme déposa un germe qui, plus tard, devait porter ses fruits; c'est là qu'il rêva l'invasion de l'Italie et la destruction de Rome. Mithridate obéissait à un légitime sentiment de justice. Le génie insensé des conquêtes lointaines poussait continuellement les Romains vers cette Asie, qui ne demandait qu'à vivre paisiblement sur les limites du Pont-Euxin. Avec, et surtout sans prétexte, les consuls venaient ravager ce beau pays pour se faire décerner des

ovations, l'an expiré. Dès que des séditions éclataient en Pannonie, et il en éclatait souvent, on faisait traverser l'Euxin aux séditieux, pour leur procurer en Asie l'amusement de la guerre et un riche butin.

Annibal avait laissé chez les Bithyniens du voisinage ses vieilles traditions de vengeance; Mithridate les recueillit et crut que le temps était enfin venu de commencer une quatrième guerre punique. Afin d'épargner à Sinope le sort de Carthage, il tourna ses regards vers le Danube, et résolut, en courant vers Rome, de se créer des auxiliaires, non plus, comme Annibal, avec les Ibères, les Gaulois, les Alpins, les Liguriens, mais avec les Daces, les Germains et les peuples riverains de l'Adriatique. Cette réaction de l'opprimé contre le conquérant était noble et juste.

Il ne fut pas donné à Mithridate de l'accomplir; mais les peuples voisins de Sinope recueillirent à leur tour le suprême cri de guerre du roi de Pont, l'écho de la mer le porta aux pieds du Caucase, dans les ports de la Chersonèse, sur les rivages du Don, aux Palus-Méotides, chez les Bulgares, et le monde opprimé se fit conquérant à son tour, et l'ouragan, parti de Sinope, renversa tous les arcs triomphaux, toutes les colonnes votives, tous les monuments de victoire que Rome avait élevés à ses héroïques ravageurs de la Perse et du Pont-Euxin. Puisse la grande leçon prêchée à Sinope n'être pas perdue pour les injustes conquérants, si leur race doit renaître dans l'univers!

Sinope a eu l'honneur de donner naissance à Diogène, le chef de la secte cynique, le philosophe qui, en inventant la promenade à la lanterne, a découvert l'enfance éternelle de l'homme avant la moderne invention de l'homme sérieux. Le bagage de Diogène était bien plus léger que celui de Bias. Il ne portait que ses provisions dans une seule poche, et habitait un tonneau :

Diogenes cui pera penus, cui dolia sedes.

Nous rappelons ce vers, quoiqu'il soit faux, à notre avis du moins : il est d'Ausone, poëte de Bordeaux et consul, en 379,

sous l'empereur Valentinien. Les deux vers que le même poëte a faits sur la tasse de bois de Diogène sont meilleurs :

Namque cavis manibus cernens potare bubulcum :
Cur, scyphe, te, dixit, gesto supervacuum ?

Cette horreur pour un tel superflu met Diogène au-dessus de Bias.

Diogène n'a pas habité Sinope longtemps. Le philosophe avait le goût des voyages, et cela se conçoit : rien ne le gênait en route; il portait son repas dans sa poche, buvait dans le creux de sa main, et logeait dans le premier tonneau venu. Avec une pareille organisation de voyageur, on peut faire le tour du monde. Un jour il rencontra le grand Alexandre de Macédoine, et lui ordonna brutalement de ne pas éclipser le soleil. Celui devant qui la terre tremblait obéit en souriant. Arrivé sur le sol de la Grèce, Diogène traita les philosophes comme il avait traité le roi de Macédoine : il ne vit que des fous parmi les sages, des orgueilleux parmi les humbles, des infortunés parmi les heureux, des traîtres parmi les bienveillants. Les philosophes voulurent répondre en préparant une adroite coupe de ciguë; mais Diogène, qui connaissait les mœurs et les discussions de la sagesse du Portique, s'obstinait à boire de l'eau claire dans le creux de sa main. Mithridate n'avait pas inventé cet ingénieux contre-poison.

A propos de Diogène, le poëte Ovide a décoché contre Sinope une ingénieuse épigramme que nous oserons discuter, malgré sa prescription de dix-huit siècles, et malgré tout le respect que nous professons pour le grand poëte Ovide, notre maître après Virgile et notre seconde admiration. Avant tout, il faut défendre Sinope, ville destinée à jouer un grand rôle dans l'avenir : car sa position, comme l'a dit un Anglais l'autre jour, doit faire de Sinope le Gibraltar de la mer Noire.

Or, le poëte Ovide, à qui nous devons toujours revenir lorsqu'on parle de cette mer, a écrit ce vers :

Non doluit patria Cynicus procul esse Sinopeus.

L'accusation contre Sinope est grave, comme on voit, quoique détournée habilement.

Ainsi, pour Ovide, il y a des pays qui ne sont pas des patries; Ovide n'admet pas le *nescio qua natale solum dulcedine;* à son jugement, les hommes ne doivent aimer leur sol natal qu'à condition que ce sol sera aimable. Un Lapon doit détester son sol natal.

A un certain point de vue, cette première opinion d'Ovide me paraît assez raisonnable. Je conçois le sauvage Potavéri pleurant devant un fantôme de palmier, dans une serre du Nord; je conçois le Napolitain pleurant au mois de janvier sur le quai Voltaire; mais je ne comprendrai jamais un prisonnier finlandais pleurant ses glaces et ses ours blancs, au mois de décembre, dans le soleil de la ville d'Hyères, sur la radieuse *place des Palmiers*. Me voilà donc d'accord avec mon adoré maître Ovide sur ce point. Je crois, comme Ovide, que Dieu a créé les beaux pays pour être habités, et les mauvais pour servir de contrastes comme déserts. Je crois que l'homme a méconnu les intentions paternelles de la Providence, et que Pierre, surnommé *le Grand* par lui, a commis une faute énorme en bâtissant Pétersbourg sur le pôle, faute que les pauvres méridionaux expient à l'heure présente; faute qui a créé le rêve chaud de Constantinople et mis au monde l'éternelle et sanglante question d'Orient; je crois que le froid, les glaçons, la neige, sont les plus terribles des fléaux, et que les deux pôles devraient se faire naturaliser équateurs. Voilà pourquoi, étant du parti méridional d'Ovide, je vais le combattre sur le terrain de Sinope, dans les rayons du soleil d'Anatolie et d'Armasia.

Ovide était exilé à Comes, sur la rive européenne de la mer Noire, près des Balkans et des bouches du Danube, *Scythicas relegatus in oras*. L'hiver est long et rude dans ce pays; Ovide regrettait ses tièdes abris de l'Aventin, ses chaudes collines de Tibur, son promenoir d'Octavie, sa treille du Janicule, son doux soleil de décembre, ses nuits étoilées, ses mélodies aériennes du mont Palatin. Ovide avait bien raison de regretter tout cela

au pied des Balkans; à sa place, j'aurais regretté les mêmes choses perdues; mais la rive européenne de la mer Noire ne ressemble nullement à la rive asiatique. Ovide, qui connaissait tous les secrets de l'âme, de l'esprit et du cœur, comme Virgile, n'était pas fort en géographie; il ignorait que Sinope est au quarante et unième degré de latitude comme Naples, et qu'ainsi Diogène de Sinope, *Cynicus Sinopeus*, pouvait très bien regretter sa terre natale, dans ses moments d'ennui, lorsqu'un importun ou un Alexandre lui volait un rayon de soleil. Ovide a commis une erreur du même genre en plaçant le palais du sommeil à Sébastopol, près du Bosphore Cimmérien, *est prope Cimmerios*. Du fond de son exil, ce divin poëte voyait tout en noir aux quatre horizons du Pont-Euxin; la presqu'île de la Crimée lui paraissait aussi sombre que la grotte de l'Averne. Si le sommeil n'a pas changé de domicile depuis Ovide, il va se réveiller en sursaut un de ces jours dans son palais de Sébastopol. Ces erreurs de poëte proviennent toutes de l'incurable mélancolie de l'exil. Tout ce qui n'était pas Rome était pour lui le domaine du vide, *inania regna*, le désert de la mort. Jamais le patriotisme n'alla plus loin.

Le vers épigrammatique décoché de Comes contre Sinope peut se résumer ainsi : « Oui, moi, Ovide, j'ai le droit de m'affliger en me voyant si loin de Rome; mais Diogène à coup sûr n'est jamais tombé en tristesse en se voyant trop loin de Sinope. *Non doluit procul esse.* »

Si Diogène eût vécu quand Ovide écrivait ses *Tristes*, il aurait pu répondre au poëte avec son cynisme habituel : « Vous ne savez ce que vous dites, jeune exilé. Quoi! vous osez comparer votre Rome à ma belle Sinope! Rome, une ville morte, une ville enterrée dans les vallons de sept collines! une ville abreuvée par un petit fleuve jaunâtre, *flavus Tiberis*, comme votre ami l'appelle! une ville qui ne respire jamais et se débat dans une ceinture de fièvres marécageuses! une ville qui ne connaît pas la mer et grelotte dans les froides brumes de l'Occident!

» Je comprends, moi, Diogène, qu'on ne regrette pas Rome,

mais Sinope! Oh! je la regretterai toujours, même dans Rhodes l'illustre, ou dans les bois de myrtes de l'île de Crète, ou dans la ville de Minerve, la ville brouillée avec les Naïades et avec Thétis! O poëte Ovide! vous n'avez donc jamais vu Sinope, cette fleur de l'Anatolie, cette perle de l'Euxin? Si vous saviez comme il est doux de s'asseoir au bon soleil de la rive de Sinope et de suivre de l'œil les navires tourmentés par le Neptune de la Tauride! Comme il est doux de respirer dans ce portique de l'Orient et de s'endormir sous les arbres aimés de Lucullus, en écoutant les vents tièdes qui sortent des profondeurs mystérieuses de l'Asie, comme les voix des sages de l'Indus! Oh! il était bien inspiré, l'argonaute Autolycos, lorsqu'au retour de sa fabuleuse expédition, cherchant une terre propice aux dieux, il fonda Sinope, en souvenir de la Colchide aimée! Ce voyageur qui avait vu tant de beaux pays cherchait le repos et des abris doux, et, en voyant ma terre natale encore vierge, il s'écria :

Vos etiam silvæ, vos Colchidos hospitis oræ!

« Il reconnut le climat d'or où régna Æétès, le père de Médée, le sol vigoureux qui mûrit les poisons et les fruits doux, et dompte la mort par l'exubérance de la vie. O poëte! quand j'habitais Sinope, je n'avais point de tonneau, je vivais à l'air, je dormais aux étoiles; on m'a exilé en Occident, et j'ai cherché un abri contre les injures de l'air, un toit économique affranchi des tribulations du trésor public. Rendez-moi Sinope, et je change mon tonneau du Nord contre l'ombrage du cerisier. »

Ovide, le poëte le plus spirituel qui ait jamais existé, aurait probablement répondu par des raisons ingénieuses à Diogène plaidant pour Sinope; mais, à coup sûr, l'illustre cynique n'aurait pas été convaincu.

On peut ajouter quelque chose encore au plaidoyer de Diogène. La mer Noire a deux aspects très-opposés de teintes. Ovide la regardait du mauvais côté. Son agonie dans la ville de Comes n'a duré que sept ans. Il est donc mort bien jeune et dans la force de son esprit, cet admirable génie, ce divin pla-

giaire de tous les pauvres poëtes de l'avenir! Elle s'est éteinte trop tôt avec lui, cette merveilleuse langue virgilienne, auprès de laquelle toutes les autres langues sont de sourds et vulgaires patois. Eh bien! si l'édit impérial qui désignait Comes, la Bulgare, comme un lieu d'exil, eût désigné Sinope, le poëte des *Tristes* et de *l'Amour* aurait revêtu l'épiderme de soleil que l'Asie donne à ses enfants; il aurait vu luire à ses pieds cette mer orientale qui console avec son chant éternel, et sur sa tête ces constellations chaldéennes qui parlaient de Dieu même aux païens. Ovide aurait vécu, aurait vieilli au milieu des splendeurs de cette nature qui a changé les peuples de l'Euphrate en peuples de poëtes. Nous n'aurions pas aujourd'hui dans nos bibliothèques la désolante élégie des *Tristes*, sombre livre inspiré par la neige des Balkans, lugubre poëme de la mort; nous aurions le poëme de la vie, tout un firmament d'alexandrins chauffés au soleil asiatique; un hymne d'amour parfumé de toutes les fleurs de l'Orient; une mélodie de dactyles, une cascade d'or comme les oreilles de l'homme n'en entendront jamais.

FIN.

TABLE.

FIN DE LA TABLE.

BIBLIOTHÈQUE DES CHEMINS DE FER

Torn slightly only. (23)

I

LES MATINÉES

DU LOUVRE

II

PARADOXES ET RÊVERIES

PAR MÉRY

PARIS

LIBRAIRIE DE L. HACHETTE ET Cie

RUE PIERRE-SARRAZIN, N° 14

1856

PRIX : 1 FRANC.



TYPOGRAPHIE DE HENRI PLON, IMPRIMEUR DE L'EMPEREUR,
Rue Garancière, 8, à Paris.



